


201
3 E
19



COLLECTION D'HISTORIENS CONTEMPORAINS

HISTOIRE

DU

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

DEPUIS LES TRAITÉS DE VIENNE



IMPRIMERIE L. POUPART-DAVYL, RUE DU BAC, 30.

G.-G. GERVINUS
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE HEIDELBERG

HISTOIRE
DU
DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

DEPUIS LES TRAITÉS DE VIENNE

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR J.-F. MINSSEN

PROFESSEUR AGRÉGÉ AU LYCÉE DE VERSAILLES
PROFESSEUR ADJOINT A L'ÉCOLE MILITAIRE DE SAINT-CYR

TOME DIX-NEUVIÈME



SEULE ÉDITION AUTORISÉE PAR L'AUTEUR

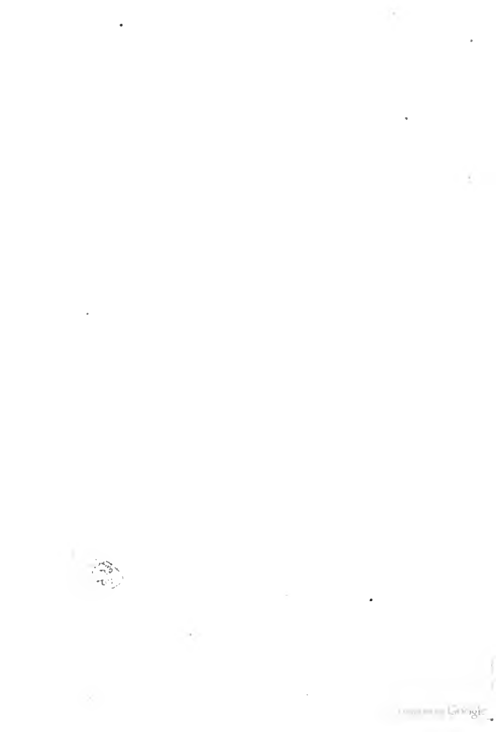




PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, BOULEVARD MONTMARTRE

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie, ÉDITEURS
A Bruxelles, à Leipzig et à Livourne

1868



HISTOIRE

DU

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

IX. — MOUVEMENT INTELLECTUEL DE 1820 A 1830

---

1. — CULTURE DE LA SCIENCE EN ALLEMAGNE

Remarques préliminaires.

Pendant ces années où l'on voyait régner partout un profond découragement dans le domaine politique, une vie intellectuelle très-intense se concentrait chez deux nations de l'Europe continentale. C'étaient les deux nations où déjà auparavant, au milieu même de la grandeur et de la gloire militaires de l'une d'elles et pendant l'asservissement peu glorieux de l'autre, le revirement politique de la Restauration avait été précédé d'un mouvement général qui, dans le domaine de la religion,

de l'art et de la philosophie, avait réagi contre le caractère sceptique du siècle dernier. Nous avons nommé les Français et les Allemands.

De ces deux peuples, ce furent surtout les Allemands qui développèrent dès lors la science dans ses moindres ramifications. Après les débordements du romantisme, dont les eaux en disparaissant peu à peu du sol avaient déposé un limon fertile sur le champ tout entier du savoir, la jeune plante grandit avec une rapidité et une exubérance extrêmes : aussi les Allemands étendirent-ils les limites de la science de la manière la plus grandiose, en creusant et en approfondissant tous les genres des connaissances humaines. Si Fichte eût assez vécu pour assister à ce changement remarquable, il aurait répété en y insistant de nouveau ce qu'il avait dit autrefois, lorsqu'il avait affirmé que le siècle actuel n'avait pour le peuple allemand qu'un caractère purement scientifique et ne l'appelait en aucune façon à l'action directe. Il aurait répété ces paroles avec mépris, s'il avait vu la fin rapide de l'enthousiasme national, tel qu'il s'était montré pendant la guerre de l'indépendance; son langage aurait été celui de l'admiration, s'il lui avait été donné d'approfondir toute l'importance que les nouveaux travaux scientifiques avaient en eux-mêmes.

En effet, à aucune autre époque, l'esprit allemand n'avait montré autant de vigueur créatrice; jamais il n'avait aussi bien eu conscience de sa propre activité, devenu le bien commun de tous; jamais il n'avait eu autant de confiance en lui-même et jamais il n'avait si bien senti sa propre valeur. Dans le domaine de la science, il cherchait à s'élever à la même hauteur à laquelle il était parvenu dans celui de l'art : la puissance

littéraire de l'Allemagne, ignorée jusqu'alors de l'étranger, et dépréciée par lui, commençait à dépasser même celle des nations les plus avancées, en soumettant à ses recherches et en dominant les immenses matériaux qui forment le sujet des connaissances humaines.

La situation de l'Allemagne étant donnée, cette tournure des choses était-elle un gain ou une perte, un danger ou bien le salut, une promesse pour l'avenir ou bien une fatalité néfaste? A ce moment, les destinées de la nation, qui devaient lui servir de leçon et d'avertissement, l'avaient fait entrer dans une nouvelle phase de sa vie politique; son intérêt, sa mission et le devoir de son honneur exigeaient donc impérieusement qu'elle maintînt la position politique qu'elle venait de conquérir. Or, pour parvenir à ce but, l'Allemagne devait faire tendre tous ses efforts en première ligne vers l'achèvement de son éducation politique; mais, en ce moment, rien ne semblait autant à redouter que de lui voir donner à la vie intellectuelle une nouvelle prépondérance et une fécondité excessive. Cette nation cosmopolite, déchirée par les divisions intestines et devenue étrangère à tout sentiment de solidarité commune; cette nation, qui ne pouvait pas encore entendre la voix de la politique, qui ne comprenait plus la noble ambition d'être un peuple libre, qui était plongée dans l'inaction, et dont les jouissances intellectuelles avaient affaibli la vigueur morale : cette nation, disons-nous, était plus que jamais en danger de retomber dans un état où la soif de science et le besoin d'écrire pouvaient facilement étouffer l'instinct politique qui venait à peine de se réveiller dans son sein.

C'est ce qu'on espérait à Vienne, où l'on était peut-être sûr que, si la poésie continuait à se développer et à

déborder, et si la science prenait un nouvel essor (Cf. t. V, p. 242, t. XVII, p. 129), on avait réussi à distraire les Allemands en les détournant de leurs récentes velléités politiques et en dirigeant leur attention vers des occupations stériles. Ailleurs, on se consolait d'une tout autre façon; en voyant la vie intellectuelle en Allemagne prendre une importance plus considérable, on croyait qu'elle ne manquerait pas de fortifier le sentiment national, espérance dont on pensait avoir le droit de se réjouir. On s'attendait surtout à ce que la culture des sciences morales ramenât le peuple tout naturellement, d'une manière inévitable, sans qu'il le voulût et même malgré sa volonté, précisément dans le domaine de la vie publique qu'on avait fermé pour lui. Effectivement, toute connaissance véritable, acquise dans ces branches du savoir, est en elle-même une excellente école préparatoire pour l'éducation pratique; toute théorie entièrement satisfaite est un premier pas vers l'application judicieuse, et toute acquisition faite dans ce domaine se multiplie d'elle-même et porte des fruits abondants dans les affaires de la vie sociale.

Les Schiller et les Fichte s'étaient à bon escient retirés des misères politiques pour se réfugier dans le royaume de l'idéal, afin que, plus riches en lumières et avec une plus grande force de volonté, ils pussent ramener leurs compatriotes de ce monde de la pensée dans celui de la réalité. C'est ce qu'avaient compris et bien retenu bon nombre de jeunes et de vieux patriotes, qui avaient vu les intentions de ces hommes se réaliser dans l'histoire de la guerre de l'indépendance, et qui, à l'époque actuelle, ne voyaient pas de mal à ce que la nation s'éloignât des misérables affaires publiques pour

se retirer dans la sphère salutaire de la science, comme dans le refuge le plus digne d'elle.

En effet, dans son développement national, l'Allemagne ne peut suivre qu'une voie unique pour marcher laborieusement vers le progrès; il faut qu'elle achève son éducation intellectuelle, avant d'arriver à son développement politique; bien que cette route soit pénible et sans fin, qu'elle suive des détours et qu'elle se perde dans des dédales, elle est cependant tracée de la manière la plus nette, comme le seul chemin naturel qui puisse conduire cette nation vers ce but.

Dès que ses vigoureuses dynasties impériales se furent éteintes, le peuple allemand avait perdu la grande position nationale qu'il avait occupée au moyen âge, et toute la sève vitale avait quitté le centre du corps pour refluer vers les différents membres. A partir de cette époque et dans les temps modernes, sa marche vers la communauté nationale, qui doit l'arracher de nouveau à cette division, est l'histoire d'une régénération qui s'accomplit lentement de siècle en siècle. Depuis que la nation s'est physiquement renouvelée au quatorzième et au quinzième siècle, et que les basses classes ont pu se faire valoir, on voit cette régénération suivre une marche lente, mais complétement régulière, où un anneau vient s'ajouter à un autre. Grâce à ce développement tout à fait intérieur, le peuple, comprenant de plus en plus quels sont les liens qui l'attachent à l'ensemble de la patrie et sentant clairement le besoin de la solidarité commune, allait se préparer pas à pas dans l'Église, dans l'école, dans les arts et dans la science, pour arriver enfin à l'état commun qui sera le couronnement définitif de l'édifice national.

Le monde tout entier a pu profiter des fruits précieux de ce grand travail intellectuel des Allemands, dont la réformation religieuse et littéraire a fait sentir partout son heureuse influence. Quant aux destinées ultérieures de l'Allemagne elle-même, elles sont, suivant notre manière de voir (Cf. Introduction), subordonnées à la solution d'une grande question. La croissance lente et tenace de la vie nationale promet-elle au nouvel arbre un tronc d'autant plus solide et le fera-t-elle s'élancer avec d'autant plus de force, ou bien menace-t-elle de retarder l'épanouissement de sa cime et d'en étioler la force vitale? Ce peuple passera-t-il à la vie politique avant d'avoir épuisé ses forces, ou bien son existence, restant limitée à la vie intérieure, se traînera-t-elle jusqu'à la fin des fins au milieu de tous les peuples qui, représentants de la véritable civilisation, mènent chacun isolément une vie réellement politique? Le retour continuel vers la vie intellectuelle n'est-il autre chose qu'un retard apporté au développement politique de la nation par suite d'un détour qui n'est pas essentiellement nuisible à sa marche, qui, au contraire, lui est peut-être assez favorable, ou bien ce retour vers la vie intellectuelle montre-t-il que la nation s'égare dans de faux chemins et que jamais elle ne saura retrouver la bonne route? L'amour des Allemands pour la philosophie produit-il une action créatrice ou bien menace-t-il de l'anéantir?

Lorsque nous nous sommes adressé ces questions pour la première fois, nous avons trouvé dans l'état de choses, tel qu'il était alors, tant de faits contradictoires que nous n'avons su comment y répondre; cet état de choses étant resté le même, nous éprouvons encore actuellement la même difficulté. Nous voyons la nation

arrivée à un point où deux routes se séparent, et hésiter laquelle des deux elle doit suivre; nous la voyons parvenue à un point de transition où elle se sent mal à l'aise et mécontente. Nous trouvons chez elle les commencements nettement marqués d'une nouvelle vocation et les restes aussi nettement accusés de ses anciennes habitudes ; de nouvelles prétentions nationales et de nouvelles exigences politiques, mais point de but commun, peu de principes et de travaux partagés de tous, et absence presque complète de tout résultat heureux. A côté de cela, nous voyons dans les puissants courants de la vie intellectuelle les forces motrices les plus énergiques que, dans tel pays, on veut abandonner à leur propre marche indépendante, tandis que, dans tel autre, on espère les diriger vers la vie politique pour imprimer à cette dernière une puissante impulsion.

Il nous manque un fait décisif pour arrêter notre jugement sur la situation incertaine dans laquelle se trouve le peuple. Les Anglais et les Français, hommes pratiques, aiment à se moquer des Allemands, en disant qu'ils n'apprendront jamais à traduire leurs pensées en actes, ni à transformer les idées pacifiques de leur esprit en armes défensives pour les luttes politiques (1). Qui voudrait leur donner un démenti absolu, en face de cette incapacité incroyable, de ces divisions innombrables et de cette inaction complète dans toutes les questions politiques, qui, à chaque occasion nouvelle, font de l'Allemagne la risée du monde? Pourrait-on s'inscrire en faux contre ce jugement, quand on voit l'affectation de bel

(1) Comme le dit Cousin dans W. Reymond : *Corneille, Shakespeare et Goethe.* 1863, p. 70.



esprit qui envahit tout, et la suffisance vaniteuse qui perce partout chez ces beaux esprits? Pourrait-on, enfin, trouver ce jugement injuste, quand on connaît les tendances égoïstes des vieux maîtres solitaires de la science, qui jadis considéraient la cognition en soi, le seul acte de la pensée, comme la plus noble des activités humaines; qui trouvaient que le manteau de la science couvrait toutes les nudités nationales, ou qui s'habituaient même à faire plier la pensée sous le joug de la réalité et à inventer en raffinant des théories destinées à pallier toutes les corruptions et toutes les misères?

En examinant cette période de la littérature allemande et ses mouvements ultérieurs, nous aurons donc à étudier avec le plus grand soin l'attitude prise par la nation en face de ces savants qui détournaient leur attention des affaires de la vie publique. Nous aurons à observer, à cet égard, tout le caractère de cette époque dans ses traits généraux, l'instinct du peuple, dont les besoins pratiques augmentent rapidement, et enfin, au fond des choses, le génie de la vie intellectuelle en Allemagne lui-même. Nous aurons à voir si ces divers éléments se montrent disposés à pardonner à la science sa présomption à cause de l'essor qu'elle a pris; à oublier son caractère exclusif à cause de la variété de ses acquisitions, et, enfin, à accepter patiemment sa parcimonie envers la grande patrie à cause des trésors amassés dans son domaine restreint.

Pour répondre à cette question relative à l'avenir de l'Allemagne, question qui n'est nullement décidée et qu'aucun historien, quelque bon prophète qu'il soit, ne saura résoudre avec certitude, il faudra chercher un certain nombre de points de repère; en même temps, il ne

faudra pas négliger de se rappeler les faits correspondants de la marche des grands événements historiques pour ne pas désespérer trop facilement en face des petits faits insignifiants de l'histoire du jour.

Un développement trop hâtif n'était pas dans les destinées de ce pays très-peuplé, divisé en un grand nombre d'États et situé au centre immobile de notre partie du monde. Souvent cette nation a su retrouver le bon chemin, quand elle semblait errer à l'aventure et se perdre dans de fausses routes sans but fixe. On ne peut pas mourir plus résolûment à toute vie extérieure, que ne le firent les frères mineurs du quatorzième siècle; cependant, deux cents ans plus tard, ce fut de leur école que sortirent les réformateurs qui renouvelaient la religion et, avec elle, toute la vie nationale de l'Allemagne. Pendant les deux siècles suivants, la vie intellectuelle et politique croupit de nouveau dans les eaux stagnantes de la théologie, jusqu'à ce que, se rattachant à l'œuvre de Luther, les précurseurs de la poésie allemande appelassent la nation à une vie et à une activité communes qui lui avaient été jusqu'alors inconnues. A cette époque, comme plus tard, le peuple se plaisait à demeurer plein d'apathie et pendant tout un siècle dans les bas-fonds d'une littérature de bel esprit, gaspillant misérablement les forces les plus nobles dans des productions et dans des jouissances qui, au lieu de favoriser le progrès, ne faisaient que l'entraver. Cependant, dès les premières années de cette période, on vit la nation passer de l'art à la science, de la philosophie à l'histoire, des sciences abstraites aux sciences appliquées. Ce fait, de même que les exigences immédiates et incessantes de la vie politique, pouvait consoler même les impatients, et leur

faire espérer qu'à ce moment encore le développement national ne courait aucun danger d'être arrêté à la longue par des tendances intellectuelles d'un caractère exclusif.

Pour le moment, nous laisserons entièrement de côté les sciences naturelles et l'influence, riche en conséquences, qu'elles exercèrent sur les sciences techniques et sur la pratique. Plus tard, dans l'histoire de la période de 1830 à 1850, nous opposerons en bloc aux débordements de la littérature révolutionnaire de cette époque postérieure les merveilles que nous présentent le développement, la propagation et l'effet de ces sciences et, à leur suite, la transformation grandiose de l'industrie et du commerce dans le monde entier.

A présent, nous nous bornerons à examiner le mouvement intellectuel, tel qu'il s'est manifesté, de 1820 à 1830, dans le domaine des sciences morales. Nous rattachant dans cet examen, comme nous l'avons fait ailleurs, plutôt à la surface et au côté extérieur des choses, sans nous occuper de leur importance intrinsèque, nous nous placerons sur les limites mêmes de la vie intérieure et extérieure, afin de n'observer que sur le terrain où les deux limites se touchent l'effet réciproque que les faits exercent dans ces deux domaines les uns sur les autres.

La théologie.

Nous avons vu plus haut qu'une période de réaction religieuse dans le sens de l'Église avait succédé, en France, à l'incrédulité païenne de l'époque révolutionnaire et, en Allemagne, au rationalisme sceptique du dix-huitième siècle (Cf. t. II, p. 116). Le commencement de cette période était marqué par les *Discours sur la Religion* de Schleiermacher (1799), et par le livre de

Châteaubriand sur le *Génie du Christianisme*. Tout le caractère de l'époque de la Restauration avait favorisé d'une manière peu ordinaire un retour plus prononcé de cette réaction et un recueillement plus profond encore des âmes qui revenaient vers la foi et la piété. On peut considérer comme les points saillants et caractéristiques de cette époque la *Théologie dogmatique* de Schleiermacher (1821), et l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion* de Lamennais (1817-1823).

Rien ne saurait être plus attachant et, *dans ce cas spécial*, plus flatteur pour les Allemands, que d'étudier, dans l'action de ces deux hommes, la manière différente dont se comportent les Français et les Allemands quand ils mettent leurs idées en œuvre pour les faire servir à un but pratique. Lamennais, qui avait été élevé dans une orthodoxie étroite et qui d'abord était influencé par des motifs essentiellement ecclésiastiques, se laissait de plus en plus par son ambition détourner des choses intérieures vers les affaires extérieures, pour perdre enfin sa personne et sa cause dans des rêveries vaines et fantasques. Chez Schleiermacher, au contraire, le point de départ était l'école du scepticisme outré; il se laissait diriger par des mobiles d'abord essentiellement pratiques, pour arriver ensuite à cette profondeur scientifique, grâce à laquelle il fit pénétrer une vie toute nouvelle dans la théologie protestante engourdie au sein de son immobilité.

Pendant la jeunesse de Schleiermacher, le propagandisme des doctrines rationalistes était arrivé à son épanouissement le plus complet. On avait eu soin, il est vrai, d'éloigner le jeune enfant de cette atmosphère sceptique, en le faisant élever chez les pieux frères mo-

raves à Gnadenfrei; mais la nature avait fait naître en lui le besoin de penser; dès son jeune âge, il était « tout esprit » et aussi accessible à l'étude des mathématiques qu'aux séductions d'une musique sans désaccord. Quant aux croyances des frères moraves, son imagination seule lui fit penser qu'il se les était appropriées; il arriva incrédule à Halle, cette haute école du scepticisme. Surtout, plus tard, pendant son séjour à Berlin (1796-1802), où il était en relations constantes avec les *bureaux d'esprit* des familles juives, il s'imprégna des idées de l'école romantique; même aux yeux de ses amis, ce qui ressortait dans son caractère, c'était une circonspection prudente, une sûreté de jugement pleine de sang-froid, une grande finesse d'esprit et d'intelligence, un mépris complet des lois sociales, un spinozisme marqué et même un esprit irréligieux bien plutôt qu'une vocation décidée pour les charges pastorales ou pour la théologie savante.

Dans cette disposition intérieure, où Schleiermacher lui-même ne ressentait que de temps à autre des « accès » d'un véritable christianisme, il avait écrit ses *Discours sur la Religion*, plutôt pour obéir aux besoins de son époque que pour suivre une impulsion individuelle; mais, par l'effet que produisit cet ouvrage, il se vit tout à coup placé dans une position publique qui lui imposait l'obligation de prendre au sérieux la religion et le caractère sacerdotal. Il y a eu des critiques qui ont trouvé qu'au point de vue de l'honnêteté, l'entrée de Schleiermacher dans la carrière ecclésiastique était irréconciliable avec la nature de son esprit et de sa culture intellectuelle. Mais il est difficile, surtout quand il s'agit d'un homme aussi peu ordinaire, de se prononcer d'une manière

absolue sur le fond intime de la vie religieuse, où les impressions de la jeunesse et les illusions qu'on se fait sur son propre cœur et sur son intelligence s'enchaînent et se confondent d'une manière si mystérieuse.

Dès la jeunesse de Schleiermacher, il s'était développé en lui une disposition pour le mysticisme qui, d'après ce qu'il disait lui-même, l'emporta sur toutes les séductions de la vie du monde et de l'intelligence. Il semblerait à peine croyable que ce trait de son caractère eût pu résister et survivre aux relations de Schleiermacher avec les esprits forts de l'école romantique, s'il ne se rattachait pas étroitement à une faiblesse d'esprit de ces mêmes romantiques. Maladif dès son jeune âge et affligé pendant longtemps d'une santé chancelante; porté, en outre, à rechercher plutôt la société des femmes que celle des hommes, Schleiermacher partageait entièrement la tendance vers l'abandon passif dont son ami Fr. Schlegel se plaisait, vers cette époque, à savourer les délices; il disait de lui-même (1799) « que de tous les êtres sur la terre il « était celui qui s'appartenait le moins et qui dépendait « le plus des autres. »

On comprend donc plus facilement que, trouvant plaisir à la piété passive des frères moraves et à leur « commerce avec Jésus, » sa nature malléable ait pu, en tout temps, avoir soif de cette abondance de force vitale que lui donnait la foi dans l'effet surnaturel de la grâce de Jésus-Christ. Ce besoin mystique et vague ne semblait guère conciliable avec la clarté et la pénétration de l'intelligence de Schleiermacher; mais l'habileté de sa pensée était elle-même une tentation pour lui, qui le poussait à vouloir réconcilier ces qualités incompatibles entre elles.

Dès l'âge de vingt et un ans, il exprima l'idée tout empreinte de rationalisme que, sans l'irruption des anciens penseurs grecs qui considéraient le christianisme comme une doctrine philosophique, cette religion aurait été un « pur avantage sans causer de mal, » puisqu'elle était un recueil de préceptes généraux de morale. Mais, en même temps, il se sentait précisément poussé à restaurer encore une fois et à rendre habitable la ruine vénérable des dogmes chrétiens pour les penseurs de son époque, pour les hommes pieux, pour les chrétiens philosophes qui sentaient le besoin d'une application de la philosophie à la religion.

Pour arriver à ce but, il fallait un compromis entre la raison et le sentiment religieux ; il fallait « la résolution » de faire disparaître la contradiction qui existait entre eux et de les « rapprocher de plus en plus l'un de « l'autre » en les tempérant l'un et l'autre. Dans cet état « qui flottait entre deux eaux », Schleiermacher trouvait « toute la plénitude de sa vie terrestre » (1). Non-seulement la particularité de sa nature et sa supériorité intellectuelle lui permettaient ainsi de justifier à ses propres yeux son entrée dans la carrière pastorale, mais encore les destinées extérieures de sa patrie l'aidaient à faire cette démarche avec dignité.

Dès l'époque où il avait publié ses *Discours sur la Religion*, il avait cru que le protestantisme était menacé par la domination de Bonaparte (Cf. t. II, p. 122). Cette

(1) C'est ce qu'il disait, pendant la période de sa pleine maturité, à Jacobi, dans une lettre qui, outre une lettre adressée dans sa jeunesse à Brinckmann (Cf. W. Dilthey : *Aus Schleiermacher's Leben*, t. IV, p. 26 sq.), peut être considérée comme la clef principale de la vie intime de cet homme remarquable.

crainte jeta dans les affaires de la vie politique cet homme de l'aristocratie des lettres qui, en 1803, avait déclaré qu'il n'avait ni la capacité ni le désir de s'occuper activement de la misérable vie du monde : il songea dès lors à réunir les deux Églises évangéliques et à les mettre ainsi à l'abri du danger. Au milieu du grand naufrage de 1806, il vit se réaliser ses pressentiments sinistres; il était prêt à résister à l'ennemi et résigné à souffrir le martyre (1).

Avec une fierté toute patriotique, il fit des cours publics à Berlin (1807), pendant que Davoust y faisait régner le sabre. Ensuite, à l'instigation de Stein, il s'occupa (1809) à rédiger des projets d'un nouveau règlement pour l'Église de Prusse; enfin, tous ses vœux étaient remplis, lorsqu'il se vit nommé membre de l'université de Berlin et qu'il eut ainsi l'espoir de consacrer directement toute son activité à la fois à l'État et à l'Église. Lorsque ensuite, au commencement du nouvel ordre de choses, l'anniversaire trois fois séculaire de la Réformation offrit à toute la nation l'occasion de mettre en œuvre la pensée de l'Union évangélique (2), Schleiermacher put croire qu'il était arrivé au point culminant de son activité féconde.

L'Union évangélique en Prusse.

Depuis longtemps, les princes de la maison royale de Prusse s'étaient légué de père en fils le projet d'adoucir l'opposition entre les deux Églises protestantes. Frédéric-Guillaume Ier avait essayé de les unir, et même, après

(1) Cf. Dilthey, *loco cit.*, t. II, p. 74 sq.

(2) Comp. sur ce sujet les Œuvres de Schleiermacher (t. V) et Nitzsch : *Urkundenbuch der evangelischen Union*. 1853.



avoir vu échouer tous ses efforts dans ce sens, il n'avait pas renoncé à son projet. Frédéric-Guillaume III, stimulé par les expériences d'une époque néfaste, reprit cette œuvre avec le zèle d'un autocrate très-puissant et, en même temps, avec toute l'ardeur d'un candidat en théologie; en effet, il s'était personnellement absorbé dans l'étude des ouvrages originaux relatifs à ce sujet, et, plus tard, il affronta même la publicité en écrivant un ouvrage sur ces matières (1).

Dans l'opinion du roi lui-même, l'union ne devait pas être uniquement celle du gouvernement de l'Église et du rite de la Sainte-Cène, ce qu'elle est devenue en réalité, mais une véritable union des deux confessions. Mais heureusement, malgré toutes ses études, il n'avait pu comprendre les différences plus réelles et plus cachées qui séparent les deux confessions; il n'arrivait pas au delà de l'idée populaire, que la différence dans la doctrine sur la Sainte-Cène formait l'unique séparation entre elles. La chose lui paraissait « extrêmement simple »; les scrupules et les difficultés que lui imposaient les théologiens de cour n'étaient pas insurmontables. Intimidé par les expériences que ses aïeux avaient faites, il désirait autant que possible laisser hors du jeu le reste du clergé; la volonté du peuple et une résistance possible de sa part étaient à ses yeux « une idée imaginaire et une phrase vide de sens (2). »

Assisté de l'évêque Eylert, Frédéric-Guillaume III avait rédigé lui-même une liturgie qu'il introduisit dans

(1) *Luther in Bezug auf die preussische Kirchenagende vom Jahr* 1823. Berlin, 1827.

(2) Cf. Eylert : *Charakterzüge*, etc., t. Ier.

les églises militaires (1816) pour préparer ainsi l'Union. Lorsqu'on célébra l'anniversaire trois fois séculaire de la Réformation, il exprima publiquement (27 septembre 1817) le vœu d'une union générale des Églises. En même temps, il fit publier le projet officiel d'une constitution synodale d'après lequel l'œuvre ainsi préparée devait être exécutée d'une manière radicale et tout à fait légale par un synode futur du royaume qui aurait à sanctionner la constitution de l'Église.

En supposant et en établissant que, jusqu'à cette époque, toutes les paroisses auraient la liberté complète d'accepter le nouveau rite ou non, le clergé de Berlin, réuni en synode, avait fait une déclaration favorable à l'Union (novembre). Schleiermacher, qui présidait cette assemblée, avait montré dans les séances un véritable talent d'homme d'État. En suivant une marche logique et serrée, il avait traité successivement les questions intimement liées qui se rapportaient à l'Union, au rituel et à la question synodale; mais bientôt il s'était trouvé dans une opposition pénible, soit avec l'attitude molle des autorités et du clergé, soit avec l'intervention arbitraire du roi.

Sa résistance n'était ni celle d'un savant heureux de mettre en œuvre un système, ni celle d'un libéral qui veut avoir raison à tout prix. Au contraire, dès 1803, il avait éloigné de lui des hommes, tels que Beyme et Sack, par la tendance qu'il montrait à introduire une œuvre telle que l'Union par des voies séculières, c'est-à-dire par l'intervention de la cour et de l'État; encore au moment actuel, il favorisait l'introduction d'un intérim, imposé par l'autorité, sans vouloir attendre la marche lente que le projet aurait suivie en passant par les synodes

provinciaux. Ce n'étaient ni la prudence du politique, ni la souplesse du diplomate qui lui faisaient défaut; mais il ne partageait pas la complète absence de caractère que montra la grande masse du clergé en livrant une œuvre d'une telle importance aux caprices d'un prince entêté et dépourvu de tout jugement.

En voyant l'imperfection de la liturgie royale, véritable œuvre d'écolier, qui scandalisait le peuple par sa ressemblance avec le canon de la messe catholique et par d'autres formes vieillies, Schleiermacher s'était trouvé déterminé à entrer dans l'arène de la polémique (1816) pour délier la langue au clergé resté muet jusqu'alors. Il avait salué avec joie la publication des traits fondamentaux de la constitution synodale; mais aussitôt il dut soumettre à une critique sévère le projet subséquent d'un règlement pour la marche des affaires synodales, parce qu'il y trouvait déjà la trace de cette interprétation à l'aide de laquelle on voulait remettre en question l'existence de toute Constitution pour l'Église.

D'ailleurs, à partir de cette époque, il était aussi peu question de cette Constitution pour l'Église que d'une charte politique pour le pays. Au contraire, l'intérêt que le roi avait jusqu'alors témoigné pour l'Union diminua de plus en plus et se concentra uniquement sur la question purement liturgique. Il était visible qu'au besoin il sacrifierait l'Union elle-même à cette manie, les choses intérieures aux extérieures, l'organisation de l'armée à l'uniforme.

Le roi introduisit ensuite (1822) sa liturgie comme rituel à suivre dans l'église de la cour, la cathédrale de Berlin, et il en recommanda l'acceptation à tous les *surintendants* et à tous les pasteurs. En voyant la protes-

tation pusillanime des ministres de la cathédrale, l'attitude tiède de tout le clergé, la flagornerie basse et méprisable du ministre Altenstein, qui encourageait le roi à usurper « les droits liturgiques », Schleiermacher se laissa déterminer par son indignation à « faire encore « une fois bon marché de sa peau », afin de donner un point d'appui aux âmes timorées, mais consciencieuses, et de remettre sur le tapis la question de la Constitution synodale qu'on avait enterrée dans le silence (1).

Comme cette résistance de Schleiermacher provoqua d'autres protestations et que les rapports envoyés par les divers diocèses prouvaient que les opinions étaient partagées de la manière la plus extraordinaire, le roi résolut de faire un usage complet et absolu de son droit liturgique. On ordonna aux pasteurs (4 juillet 1825) de se décider soit pour le nouveau rituel, soit pour un des rituels plus anciens autorisés par les souverains du pays; puis le consistoire suprême publia une ordonnance encore plus radicale (2 juin 1826) qui équivalait à l'introduction forcée du nouveau rituel.

Cette publication détermina Schleiermacher à adresser, de concert avec onze pasteurs de Berlin, au ministre von Altenstein (26 juin), une requête (2) qui se résumait dans la demande de dissoudre de nouveau l'Union, si l'on ne voulait plus permettre aux différentes paroisses de se prononcer librement pour ou contre l'adoption du nouveau rituel. Dans le cas où l'on tenterait, comme il l'appréhendait, d'introduire un nouveau symbole dans

(1) Cf. *Ueber das liturgische Recht evangelischer Fürsten. Von Pacificus Sincerus.* Goettingen, 1824.

(2) Cf. Dilthey, *loco cit.*, t. IV, p. 459 sq.



l'Église, Schleiermacher était résolu de procéder à la formation de communautés évangéliques entièrement libres, quelque petites qu'elles fussent. Le servilisme, qui s'était fait jour pendant tous ces événements, avait commencé à le dégoûter de tout le patriotisme prussien exclusif qu'il avait considéré autrefois comme l'arme choisie de Dieu.

Cependant, le gouvernement sut briser la résistance du clergé soit par l'intimidation, soit par des séductions; en même temps, il condescendit à publier une nouvelle rédaction du rituel, rendue plus acceptable parce qu'elle permettait une plus grande liberté dans le choix des différentes formes et qu'elle laissait subsister quelques divergences provinciales. L'acceptation du rituel était ordinairement suivie de celle de l'Union, qui était assez populaire pour qu'elle contribuât puissamment à faire adopter le rituel qui était généralement détesté des populations.

En effet, ce qui avait mûri l'Union au point d'en faire un fruit prêt à être cueilli, ce n'était ni l'action du roi, ni celle du clergé, mais bien l'action silencieuse de l'Église des laïques éclairés. Comme fondateurs de cette Église, il fallait considérer ces sommités de la littérature mondaine du dernier siècle qui, étrangères à toutes les subtilités minutieuses de la théologie, avaient favorisé le développement de la vie religieuse dans le sens du socianisme, telle qu'elle s'était formée au sein des communautés unitaires en Amérique dont la religion cherche ses forces vitales plutôt dans la vie réelle que dans la science abstraite. Enfin, ce qui avait triomphé des différences de doctrine qui séparaient les deux Églises en Prusse, c'était toute la culture intellectuelle de l'époque,

c'étaient les lumières et la tolérance, l'indifférence dans sa bonne et dans sa mauvaise acception,

Au sein de ces cercles laïques, l'Union protégeait et recommandait en partie précisément les idées qui lui attiraient les attaques les plus violentes, non-seulement de la part de ses adversaires, adhérents rigides des anciennes confessions (1), mais encore de la part d'un certain nombre d'ecclésiastiques qui étaient les défenseurs chaleureux, mais consciencieux de l'Union (2). On reprochait à cette dernière de laisser dans le vague et d'effacer les différences entre les deux confessions, de voiler les points en litige et d'établir une « troisième « confession » dépourvue de tout fond sérieux et palpable et fondée uniquement sur des signes extérieurs; enfin, disait-on, en introduisant cette nouvelle confession, le gouvernement n'essayait même pas de faire comprendre tant soit peu aux pasteurs et aux ouailles les bases communes de la foi évangélique, bien qu'il eût tout fait pour abolir et pour abandonner les différences qui séparaient les deux Églises (3).

La *Théologie dogmatique* de Schleiermacher.

Réparer ces négligences, voilà ce qui semblait être toute l'ambition de Schleiermacher, lorsque, se consacrant entièrement au service de la cause de l'Union et en évitant tout ce qui portait le cachet exclusif de l'une des deux confessions, il écrivit sa *Théologie dogmatique*

(1) Comp. *Solger's nachgelassene Schriften*. Leipzig, 1826.

(2) Cf. p. ex. Julius Müller: *Die evangelische Union*. 1854.

(3) Pendant que ces choses se passaient en Prusse, l'œuvre de l'Union avait été commencée dans le duché de Nassau (1817), à Bade (1818), dans le Palatinat bavarois (1819), dans plusieurs parties des deux Hesse et dans d'autres petits États allemands.

(1821). Dans cet ouvrage, il se proposa d'accomplir une tâche fort ardue et presque impossible à réaliser au milieu de cette époque où régnait une si grande diversité d'opinions et où chacun considérait la sienne comme la seule juste : il voulut représenter dans une connexion scientifique le système dogmatique tel qu'il était vivant, au milieu de la communauté actuelle de l'Église, dans le sentiment même des croyants.

Quelque puissante qu'eût été l'action pratique de Schleiermacher, son action scientifique allait devenir bien plus grande encore, lorsque, grâce à cet ouvrage que ses adversaires mêmes, dans leur admiration, ont appelé la première théologie dogmatique depuis la publication des *Institutions* de Calvin, il réveilla la théologie de sa triste et stérile léthargie pour la vivifier et pour lui faire porter de nouveaux fruits. Sous la pression que l'atmosphère du rationalisme avait exercée sur les esprits pendant le siècle dernier, la doctrine du *supranaturalisme* avait perdu toute foi en elle-même. Or, le rationalisme alors en vogue commençait à heurter trop violemment les tendances réactionnaires de l'époque devenue pieuse et en même temps hypocrite. Il était, en outre, en contradiction avec les nouvelles tendances scientifiques, puisqu'il n'était qu'une branche de la sagesse matérielle tant décriée du dix-huitième siècle et que la nouvelle science s'efforçait de rendre une justice plus complète à toutes les époques passées en approfondissant de plus en plus leur connaissance par la critique comparée et par un examen historique plus pénétrant. Le rationalisme heurtait enfin, par sa platitude peu scientifique, l'esprit des systèmes philosophiques en lutte; même la sanction momentanée que lui donnait le véné-

rable Kant ne put protéger le rationalisme contre les attaques impétueuses de ces systèmes.

En face de cet envahissement des systèmes philosophiques, la théologie montra une faiblesse et une apathie incroyables; c'est ce qu'on ne put démontrer avec une plus grande évidence qu'en décrivant les transformations que subirent les convictions religieuses de Daub (1). Cet homme d'une nature forte, presque brutale et complétement inaccessible à toutes les influences inopportunes et non autorisées, avait commencé par suivre, sous l'impulsion de Kant, les errements du rationalisme. Puis, ayant reconnu que son maître n'était pas infaillible, il suivit, en premier lieu, Schelling dans sa phase spinoziste et, plus tard, pendant ses transformations ultérieures, jusqu'à ce qu'il finît par s'ancrer aux doctrines de Hegel. Condamnant ensuite le supranaturalisme comme le rationalisme, Daub revint du point de vue plus élevé de Hegel vers les doctrines complétement brutes de Schelling; après avoir rejeté tous les miracles, il finit par reconnaître d'abord leur possibilité, ensuite leur réalité, et, en dernier lieu, même leur nécessité.

Or, ce fut au milieu de cette perplexité que Schleiermacher publia son ouvrage, qui rendit une nouvelle vie à toute la théologie protestante. Des Anglais et des Américains, faisant l'aveu du dépérissement dans lequel se trouvait leur science théologique, vinrent puiser à la source de la science allemande. L'Amérique envoya ses pionniers les plus hardis qui voulaient propager un

(1) Cf. Strauss : *Schleiermacher und Daub*. Dans ses *Charakteristiken und Kritiken*. 1839.

christianisme établi sur les bases de l'interprétation la plus large et qui venaient chercher en Allemagne les instruments nécessaires à cette œuvre. Les Français aussi regardaient avec envie l'heureuse et pacifique alliance entre le scepticisme scientifique et la foi toute religieuse, telle qu'elle existait en Allemagne, et qui, comme ils le reconnaissaient bien, aurait été impossible en France.

Il n'avait été possible de maintenir ces oppositions en équilibre que grâce à la modération avec laquelle on respectait, en Allemagne, les différences naturelles dans la manière de concevoir les traditions religieuses, sans vouloir combler précipitamment l'abîme qui sépare des besoins religieux de la multitude la culture intellectuelle de ceux qui savent.

Maintenir ce point de vue dans une théologie dogmatique réellement scientifique, ce n'eût été possible que si l'on avait adopté une méthode exposant d'une manière rigoureusement historique, mais en même temps avec tout le respect dû à l'histoire, les origines et les développements, les altérations fâcheuses et les épurations des dogmes chrétiens. En suivant d'autres voies, Schleiermacher essaya de trouver une ligne moyenne toute différente, en croyant circonscrire le domaine actuel de la foi chez les classes instruites, domaine dont il voulait défendre les frontières contre les empiétements non justifiés du supranaturalisme et du rationalisme.

S'efforçant de comprendre la religion non pas seulement par le savoir, mais de la saisir d'une manière vivante par un sens particulier, par une espèce de révélation au sein de l'âme, il éleva la conscience chrétienne à la hauteur d'un principe d'où il développa ce qui fait l'objet de la foi comme une chose particulière à l'être

humain et qui lui est innée. En procédant ainsi, il comptait exclure, d'un côté, toute immixtion matérielle de la philosophie; mais, comme il avait l'ambition de délivrer les chrétiens du joug de la lettre dans l'interprétation biblique, de même que Luther les avait affranchis des chaînes de la tradition, il était bien plus certain qu'il exclurait, de l'autre côté, le principe de l'inspiration des Écritures et celui de leur importance, comme première source d'où découle la connaissance des dogmes chrétiens.

Schleiermacher a effacé même de la doctrine du supranaturalisme le plus tranché tout un ordre de dogmes par la décision nette avec laquelle il se prononça sur les miracles, et par la manière résolue dont il écarta d'autres séries d'articles de foi comme ἀπόῤῥητα ou dont il les abandonna à la décision de chaque individu selon que chacun interprétait la Bible. Tout en sacrifiant cette multitude d'ouvrages extérieurs, il crut cependant devoir maintenir, dans sa théologie dogmatique, au moins un seul château-fort, c'est-à-dire le dogme de la personne du Christ.

C'était là le point où Schleiermacher le savant, qui n'était pas en contact immédiat avec le peuple, au lieu de s'inspirer de la conscience populaire, ne puisait que dans les expériences toutes personnelles que son cœur avait faites pendant sa jeunesse. Depuis son jeune âge, il avait toujours été convaincu que l'homme est incapable de faire le bien, et qu'il a besoin d'être transporté de l'état de péché dans l'état de grâce. Bien qu'il eût toujours regardé comme suspect tout système dont le point de départ était un seul fait isolé, il développa cependant, comme partant d'un unique foyer, tout ce qui constitue

le christianisme. Ce foyer était sa doctrine de la rédemption par Christ, rédemption dont notre expérience intérieure peut nous fournir le témoignage. Selon lui, le Christ est destiné à cette œuvre par une conscience divine qui remplit l'univers; c'est elle qui le place au-dessus de l'atteinte du péché et de l'erreur, et qui l'élève à la hauteur du type parfait de l'humanité, tel qu'il a été réalisé dans la personne historique de Jésus-Christ.

Schleiermacher eut le grand tort de ne pas pousser sa théorie jusqu'au bout, mais de s'arrêter à des demi-conclusions : dans sa christologie, il fit des concessions au supranaturalisme, de même que, dans son explication des différents miracles, il en fit au rationalisme vulgaire (1), ce dont on ne lui sut gré ni dans l'un ni dans l'autre de ces deux camps. Du côté des orthodoxes, on devinait, même sous la robe du théologien dogmatique, l'orateur imbu des doctrines de Spinoza, bien qu'il ne voulût pas laisser au panthéisme plus de prise sur lui qu'il ne pouvait le justifier, disait-il, avec la Bible et avec les pères de l'Église les plus autorisés (2). Mais, du côté des libéraux (3), on lui reprochait les derniers

---

(1) Dans ses *Vorlesungen über das Leben Jesu.*

(2) Néanmoins, la critique qui fouille tout (Strauss, *loco citato*; Zeller : *Erinnerung an Schleiermacher's Lehren von der Persoenlichkeit Gottes.* Dans les *Theologische Jahrbücher*, t. Ier, p. 263 sq.), a prouvé, plus tard, que toutes les thèses de la première partie de sa Theologie dogmatique ne sont réellement intelligibles que quand on les traduit dans les formules de Spinoza; que, dans ses idées sur les rapports entre Dieu et le monde, il n'a jamais été placé au point de vue du théisme chrétien, et que, malgré ses propositions sur la fin des choses (*eschatologie*), il n'a jamais eu la foi en une existence personnelle de l'homme après sa mort.

(3) Cf. Baur : *Kirchengeschichte des Neunzehnten Jahrhunderts*, p. 205.

restes de son supranaturalisme comme un accommodement aux circonstances et même comme une tromperie préméditée; on disait que, cédant à l'esprit réactionnaire de l'époque et voulant sauver les apparences, il avait cru devoir voiler sa rupture intérieure avec la véritable foi de l'Église, ainsi que la contradiction qui existait entre sa formule et le sens réel que renfermait la doctrine des deux natures dans la personne du Christ.

Bien qu'il y ait de la témérité à adresser un tel reproche à un homme pareil, il est cependant fâcheux que Schleiermacher ait même pu faire naître la tentation, de soulever une objection de cette nature. Personne n'a fait planer sur Luther le soupçon de duplicité de langage lorsque, convaincu que la raison générale de son époque était incapable de trouver la vérité par elle seule, il s'arrêtait devant la révélation. Personne n'a adressé un reproche de cette nature à Lessing lorsque, ne sachant ce qu'il devait mettre à la place de la pieuse foi, il conseillait aux sages de taire ce qu'ils ne pouvaient dire.

Les doutes au sujet du caractère de Schleiermacher pourront s'expliquer par le scepticisme croissant de ses contemporains qui doutaient non-seulement du contenu objectif des articles de la foi, mais même de la foi personnelle des croyants. Mais on peut en trouver l'explication aussi dans la nature même de Schleiermacher qui, par son double caractère de croyant et de sceptique, et par la variété de sa culture intellectuelle, avait, dès sa jeunesse, laissé dans les esprits les plus divers les impressions les plus différentes : pendant l'époque révolutionnaire, les uns l'avaient considéré comme un démocrate, et les autres comme un faux-frère en politique et, quant aux affaires religieuses, on avait vu en lui tantôt

un athée et tantôt un disciple de Lavater, tantôt un frère morave et tantôt un défenseur de l'orthodoxie.

De cette manière, Schleiermacher porta, par son œuvre médiatrice, non-seulement la paix, mais encore la guerre dans le monde des théologiens. Au milieu même de ses partisans les plus fidèles et les plus rapprochés de sa personne, il se forma des divisions dans des directions tellement divergentes, qu'on ne pouvait guère parler d'une école proprement dite. A côté d'un Centre, qui continuait à suivre les voies de la conciliation et qui cherchait à faire accepter un accommodement de juste-milieu en excluant l'idée du miracle et en établissant la notion nouvelle d'un « naturel d'un ordre supérieur », il y eut, parmi les adhérents de Schleiermacher, une Gauche qui s'efforçait de continuer son œuvre d'épuration radicale, et une Droite qui, cherchant dans sa conscience chrétienne, y retrouvait tout le fatras de l'ancienne théologie dogmatique.

En outre, le rationalisme conserva assez de forces vitales pour fonder de nouveaux organes (1) au service d'une polémique souvent très-ardente, que Schleiermacher lui-même trouvait assez justifiée en face de son époque devenue superstitieuse et trop croyante. D'autre part, le rationalisme aussi eut à se défendre contre l'hostilité violente du nouveau parti des piétistes réactionnaires (2) qui, obéissant aux instincts les plus vils, à l'ambition, à l'orgueil et à leur zèle inquisiteur, accusaient de démagogie tous les rationalistes, même les plus honorables.

(1) Cf. *Sophronizon. Allgemeine Kirchenzeitung.* 1822.
(2) Cf. *Evangelische Kirchenzeitung von Hengstenberg.* 1827.

Par la position équivoque qu'il avait prise à l'égard de la philosophie, Schleiermacher avait provoqué des oppositions plus directes encore. L'école de Hegel, qui régnait à cette époque, voyait que ses doctrines les plus importantes se trouvaient en contradiction avec la christologie de Schleiermacher. Au point de vue tout à fait général, elle reprochait à cet homme, nourri du lait des doctrines philosophiques, de vouloir comme Luther complétement exclure la philosophie de la sphère et de la juridiction théologiques ; elle lui en voulait d'avoir affirmé qu'il venait de renfermer et d'isoler dans un domaine tout à fait séparé la théologie dogmatique qui, en s'occupant des problèmes les plus élevés relatifs aux rapports entre Dieu et le monde, traite pourtant les mêmes sujets que la philosophie.

En réponse à ces assertions de Schleiermacher, Marheinecke affirma (1) que la philosophie seule peut donner à la théologie dogmatique la valeur d'une science. Cette affirmation trouva un défenseur dans la personne de Hegel lui-même qui, peu de temps après la publication de la *Théologie dogmatique*, avait fait une sortie brutale contre Schleiermacher et contre sa tentative de ramener la religion au sentiment qui, disait Hegel, est le vase le plus vil dans lequel Dieu puisse être reçu.

Bien que tous ces adversaires, qui assiégeaient le boulevard des doctrines de Schleiermacher, leur fissent actuellement courir de graves périls, ce théologien allait fournir à ses ennemis des armes plus dangereuses encore pour un assaut imminent. Dans ses *Cours publics sur la vie de Jésus*, où il s'exprimait plus ouvertement

(1) Cf. *Dogmatik*. 2e édition 1827.

que dans sa *Théologie dogmatique*, il mit les recherches scientifiques au service de ses suppositions dogmatiques, telles qu'elles étaient contenues dans sa christologie (1). Il comprit que le christianisme lui-même devait rester debout ou tomber, suivant qu'on conservait ou qu'on abandonnait la foi en la personne du Christ : telle n'avait pas été sa maniere de voir à l'époque où il écrivit ses *Discours*. Par conséquent, cédant à des préventions dogmatiques, il ne put examiner que d'une manière superficielle les évangiles et les sources de leurs traditions; il ne voulut pas voir les résultats des travaux préparatoires, faits sur ces questions par Eichhorn, Gieseler, et surtout par Bretschneider (2). Il laissa à l'avenir le soin d'accomplir cette tâche, sans croire même nécessaire qu'elle le fût jamais.

Mais ce fut précisément cette manière timide d'éluder la question qui provoqua un examen d'autant plus hardi du sujet. A ce point, on ouvrit plus tard la voie par laquelle la science théologique devait sortir des logomachies dogmatiques pour revenir vers le peuple et vers ses besoins religieux qui, à cette époque, semblaient entièrement oubliés. Il y avait là une question importante qui touchait à la vie religieuse elle-même : il s'agissait de savoir quelle était la position que ceux qui enseignaient une théologie éclairée devaient prendre vis-à-vis du peuple; la transformation des vérités révélées en vérités enseignées par la raison pouvait-elle devenir le bien commun de la multitude ou devait-elle être réservée

(1) Cf. Strauss : *Der Christus des Glaubens und der Jesus der Geschichte.* 1865.
(2) Cf. *Probabilia.* 1820.

à une minorité éclairée? Devant cette question, Lessing lui-même s'était arrêté, bien qu'il jugeât ce développement indispensable, si l'on voulait satisfaire l'esprit humain. Même après Schleiermacher, les hommes les plus résolus parmi ceux qui portaient le flambeau de la science et qui désapprouvaient toute tentative qu'on ferait pour détourner du peuple les résultats de la science et pour exclure ainsi toute transformation de la religion populaire, même ces hommes, disons-nous, éludaient cette question importante. Schleiermacher, au contraire, se prononça dans un sens oligarchique, en adoptant pour sa Théologie dogmatique la méthode purement dialectique.

Pendant quelques dizaines d'années, le seul bruit des luttes d'école fit sortir les intérêts religieux du domaine abstrait et circonscrit de la science, de sorte qu'ils purent se produire sur la place ouverte de la vie publique. Ce temps suffit complétement pour amener les changements les plus considérables dans la position des savants à l'égard de cette question : on demanda hautement que la science en vînt à un règlement définitif avec les dogmes, qu'elle soumît les sources historiques du christianisme à une critique rigoureuse et inflexible, et qu'elle fît de cet examen une question ouverte de l'époque.

La philosophie. Le règne de l'école de Hegel.

Rien ne pouvait s'expliquer plus facilement que la révolte des philosophes qui se soulevaient contre la tentative faite par Schleiermacher pour exclure la philosophie du domaine de la théologie. La philosophie avait à se venger de l'oppression que, pendant deux mille ans, la théologie avait fait peser sur elle. Voyant dès lors son

propre pouvoir déjà acquis et qui continuait à s'accroître encore, elle se sentait non-seulement le désir, mais encore la force de soumettre à sa juridiction profane la religion et la science théologique, dont elle affirmait posséder tout le contenu, mais en le faisant passer des formes incertaines et inférieures du sentiment et de l'imagination aux formes élevées de l'idée nette et claire.

Depuis que Kant était entré en scène comme réformateur de la philosophie, cette dernière avait établi son quartier central en Allemagne où, depuis lors, tous les grands problèmes de la science furent soumis à la première épreuve du feu, pour être transmis ensuite, après cette préparation, aux marchés philosophiques de toute notre partie du monde. Surtout à partir de la dictature de Hegel, qui à ce moment était à son apogée, cette domination de la philosophie allemande semblait une suprématie inattaquable et solidement établie. En 1818, Hegel avait été appelé à Berlin, au foyer même de la vie scientifique, où la théologie et la philosophie, l'étude du droit et des langues se disputaient la palme en faisant preuve d'une force inépuisable et en s'excitant mutuellement à la lutte.

Non-seulement l'austérité sévère de cet homme tout rempli d'une foi inébranlable en lui-même et complétement dévoué à sa tâche comme à une cause sainte, mais encore la conséquence logique et la méthode inattaquable de sa doctrine rassembla autour de sa chaire tous les jeunes gens désireux d'apprendre. Au milieu des confusions et des excès du romantisme, cette jeunesse studieuse sentait le besoin d'une discipline salutaire pour l'intelligence, ou elle désirait donner à ses études spéciales la consécration de la philosophie, ou encore elle

voulait se réfugier des misères de la vie publique dans le port de la science.

La protection et la faveur que le gouvernement accordait au maître et à ses adhérents augmentaient de beaucoup l'influence de sa doctrine : elle devenait une affaire de mode pour ceux qui étaient friands des choses de l'esprit, un devoir pour les officieux zélés, et une nécessité pour ceux qui avaient besoin d'assurer leur existence. Vers l'époque où l'on fonda l'*Annuaire de Berlin pour la critique scientifique* (1) (1827), il se forma une école désireuse de se mettre partout en avant et qui, commandée par un certain nombre de tacticiens subalternes, se groupait autour du maître comme une armée avide de conquêtes. N'ayant pas, dans bien des cas, dépassé de beaucoup les formules consacrées de l'argot de l'école, ces adeptes annonçaient dès lors au monde que la philosophie de leur maître avait les prémices de toutes les choses, de l'art et de la science, de la vraie Église et du véritable État.

Dans les cercles les plus étendus des savants curieux, des fonctionnaires qui pensaient et même des hommes d'affaires, au sein de la bourgeoisie instruite, cette école répandait en Allemagne un sentiment de solidarité qui imposait à chacun le devoir impérieux de s'entendre avec cette nouvelle croyance. Elle cherchait même à expliquer le sens de ces doctrines à quelques Français qui trouvaient que Hegel représentait Spinoza multiplié par Aristote, et qui le voyaient arrivé au sommet de la pyramide pour la construction de laquelle toute la science avait, depuis trois siècles, apporté des matériaux.

(1) *Berliner Jahrbücher für wissenschaftliche Kritik.*

Effectivement, le maître jouissait d'une gloire généralement reconnue : dans son système, il entremêlait avec beaucoup d'habileté et comme dans un tissu artistique tous les fils qui formaient la trame de la culture intellectuelle de son époque ; il le parait de toutes les valeurs et de toutes les dignités que présentait le monde scientifique de la génération contemporaine ; il lui rendit tributaires tous les travaux intellectuels de l'époque classique dans la littérature allemande ; il cueillit tous les fruits de cette époque qui mûrissait bon nombre d'esprits, en s'appropriant le sentiment épuré, la conception vivante, les pensées hardies, les lumières et la culture mondaine qui caractérisaient son temps ; enfin, il semblait donner à la vie intellectuelle des Allemands un lieu de repos, où elle trouvait momentanément un but fixe et, suivant l'opinion de l'école, même les conclusions définitives de la science.

En effet, cette école semblait avoir la prétention de mettre tout l'avenir dans les chaînes de son système, lorsqu'elle disait que l'esprit du monde était arrivé à son but. Suivant elle, la lutte entre l'aperception finie et l'aperception absolue, lutte qui remplit toute l'histoire de la philosophie, était terminée, grâce à son intervention. Elle prétendait avoir résumé en elle les résultats de tous les systèmes antérieurs qui n'étaient que de simples phases dans le développement de la seule et unique vérité ; elle affirmait avoir réconcilié toutes les opinions, toutes les contradictions, toutes les oppositions et tous les principes, et avoir enfin trouvé, après tant de formes vainement essayées, la dernière forme absolue. Après que Schelling avait indiqué le contenu absolu de la philosophie, la forme absolue trouvée par elle, disait

l'école de Hegel, identifiait la méthode avec le contenu, elle changeait l'amour du savoir en savoir réel, et l'amour de la sagesse en la sagesse elle-même.

On n'aurait pas écouté celui qui, à cette époque, eût rappelé à l'école les propres paroles du maître, qui avouait pourtant à l'occasion qu'une philosophie quelconque ne pourrait jamais aller au delà de son monde actuel. On n'aurait pas écouté celui qui eût fait ressortir le danger qu'il y aurait à professer d'une manière quelconque un seul et unique système quel qu'il fût, puisque la variété des formations et le changement dans la manière de concevoir les choses de ce monde sont la condition nécessaire de l'existence de ce dernier, et que toute prétention de trouver la réconciliation de ces antithèses, le point de repos de ces oscillations, pour donner à une seule manière de concevoir déterminée une valeur absolue au lieu d'une valeur relative, est une illusion dont la réalisation équivaudrait à la mort dans les choses et à la paralysie complète de toutes les forces intellectuelles. On n'aurait pas écouté celui qui eût fait entendre des doutes sur l'opportunité d'une construction métaphysique aussi compréhensive, à cette époque où le travail était divisé d'une manière toute nouvelle, où l'on creusait et approfondissait tout le domaine de l'activité intellectuelle, et où il s'opérait une révolution universelle qui ne favorisait nullement le règlement définitif de la science, parce qu'elle était, au contraire, le commencement d'un genre tout nouveau de recherches scientifiques.

L'auréole d'infaillibilité, qui entourait le front du maître, n'était en aucune façon dispersée, quand cette chevalerie philosophique, se trompant au sujet de son époque, subissait des défaites à la Don Quichotte dans

bien des entreprises téméraires, comme par exemple dans les suppositions émises par Hegel au sujet de la distance des planètes ou dans sa démonstration relativement à la décrépitude du monde, ou bien quand des hommes dévoués à des études spéciales trouvaient quelquefois que, dans les développements particuliers du système, les sources et les résultats étaient singulièrement mis sens dessus dessous (1). On aurait qualifié d'insensé celui qui eût demandé si une science spéciale, maîtresse d'un sujet plus complet, ne devait pas, par une réflexion indépendante, arriver aussi à une méthode plus parfaite, et excluant non-seulement la construction *à priori* sur la base du plan particulier au système, mais encore sa conséquence nécessaire, la réduction de l'expérience dans ce lit de Procuste appelé le formalisme logique. On se serait moqué de celui qui se fût demandé si cette philosophie aussi ne devait pas partager le sort éphémère de tous les systèmes qui l'avaient précédée en dernier lieu, et si cette domination intellectuelle, élevée à une époque où tout le monde se détournait des faits peu récréatifs de l'histoire du jour, n'allait pas s'écrouler au moment où la grande horloge du temps sonnerait une heure plus solennelle.

Variations de la doctrine et du maître.

A mesure que s'accomplissait la décadence graduelle de la révolution et de la cause nationale en Allemagne, Hegel s'était de plus en plus retiré dans les régions calmes de l'abstraction où il acheva le développement

(1) Ce qui arriva dans un sens littéral et non pas au figuré à Quatremère de Quincy lorsque, un jour, il trouva Gans, à la bibliothèque de Weimar, occupé à étudier le droit d'hérédité chez les Arabes, en tenant le manuscrit ouvert, mais à rebours devant lui.

intérieur de son système. Nous avons dit ailleurs (Cf t. II, p. 90, t. IV, p. 118) qu'à l'entrée de sa carrière il avait montré un intérêt plein de vie pour le monde politique; cet intérêt imprima pour toujours à son esprit la direction très-prononcée vers la philosophie de l'esprit, philosophie qui était dans le rapport le plus étroit avec « la « vie de l'homme ». Il avait nourri l'idée de réformer le monde, dès que l'époque de la Révolution avait donné à ses pensées une force active toute nouvelle; en opposition directe avec les premières professions de foi de Fichte, il était d'avis de *ne pas* séparer la philosophie et la vie pratique.

Depuis les défaites de l'Autriche, Hegel avait commencé à se retirer plus rigoureusement dans le domaine de la science; il le fit encore, tout en réservant ses tendances pratiques, tant que la forme républicaine du gouvernement se maintint en France. Mis hors d'état de cultiver les terres dévastées du temps actuel, il voulait maintenir dans cet asile le Bon et le Juste sous la forme de l'abstraction, puisqu'il était défendu de les appliquer dans la pratique; il voulait miner par la pensée tout ce qu'il y avait de défectueux dans sa patrie, tant qu'on ne pouvait pas y porter la main.

En préparant ces armes de l'esprit, il semblait, même à ce moment encore, chercher à revenir. par la route la plus courte et autant que possible par le droit chemin, vers la vie du peuple, comme l'avaient fait aussi Schiller et Fichte en se détournant d'une manière semblable du monde extérieur. Lorsque, vers les confins des deux siècles, il traça, à Francfort et à Iéna, les premiers contours de son système, il maintint toujours sa tendance active et pratique qui le poussait à faire de son système

philosophique le précurseur d'une époque « où il y aurait « un peuple libre ». Absorbé au moment actuel dans le monde de ses pensées, et ennemi déclaré de toute demi-mesure et de tout rapiécetage dans les réformes, il s'habitua à la pensée d'opposer à la réalité dénaturée et difforme une image de la vie qui, mieux que toute autre, pût remplir le but indiqué, et devenir le véritable idéal du monde que Hegel emprunta de l'antiquité grecque où il avait existé d'une manière réelle et visible.

Ayant grandi au sein de cette atmosphère d'une haute culture intellectuelle qu'on avait été habitué à respirer, en Allemagne, depuis que Wolf et Voss, Goethe et Schiller y avaient fait sentir leur action; saisi, en outre, par la merveilleuse harmonie entre les traits intérieurs et extérieurs de la nature du peuple grec, il avait commencé la première rédaction de son système avec une prédilection consciente pour cette forme de l'esprit hellénique (1). Il exigea dès lors même de la méthode de la philosophie, de l'œuvre spéculative, cette attitude qui distingue avec tant d'éclat les œuvres des anciens; il lui demanda cette totalité une et entière qu'il devait admirer, chez les Grecs, dans la vie et dans l'État, dans l'art et dans la science; en un mot, il réclama d'elle l'activité commune et unie de toutes les forces intellectuelles, telles qu'elles agissent dans l'homme qui produit des œuvres d'art, mais telles qu'on les trouve également chez l'homme qui parle et qui agit sans y être préparé.

---

(1) C'est ce qui a été fort bien exposé par le juge le plus spirituel de Hegel et de ses doctrines (Haym : *Hegel und seine Zeit*. Berlin, 1857); nous essayons tout simplement d'adapter notre exposition à sa manière de voir essentiellement historique.

C'est pourquoi la façon dont Fichte exagérait les divers points de vue du spiritualisme répugnait, à cette époque, tellement à Hegel, qu'il dédaignait aussi bien Fichte que Kant comme les représentants de la culture intellectuelle moderne qui repose sur la réflexion, et dont la nature est fort incomplète. A cause de leur méthode qui morcelait et qui décomposait tout, leurs systèmes ne satisfaisaient pas l'intuition, tandis que Hegel, au contraire, pour ne pas perdre le particulier à force de chercher des idées générales, s'efforçait de saisir partout la vie dans sa totalité et dans sa plénitude, et de l'étreindre avec la même énergie de l'intuition et de l'abstraction.

Cette tendance était arrivée à son point culminant lorsque Schelling, marchant dans ces mêmes voies, cherchait également à faire disparaître les oppositions entre l'idée et le phénomène, entre la pensée et l'être, entre la raison et la réalité, entre la notion et la chose, à idéaliser la réalité et à réaliser l'idéal; dans cette recherche, Schelling se rencontra si bien avec Hegel, qu'il devint, pour ainsi dire, le parrain de son système en lui donnant le nom de philosophie de l'identité.

A cette époque même, Hegel avait achevé le premier projet de son système, dont l'origine doit être cherchée, comme nous l'avons démontré, dans sa manière de voir conforme aux idées helléniques. Dans les traits fondamentaux de sa Logique, de sa Métaphysique et de sa Philosophie de la nature, telles qu'il les écrivit à Francfort (1800), on ne peut pas méconnaître l'influence des *frères mineurs* (Eckard et Tauler) qui, à l'égard de la nature de la doctrine de Hegel et de ses origines, jouent le même rôle que Jakob Boehme à l'égard de la doc-

trine de Schelling (1). Cette influence se voit clairement; néanmoins, le système de la moralité, qui s'ajoute plus tard (1802) à sa doctrine, est d'un bout à l'autre la glorification de la vie grecque et de l'État grec; « au fond, « l'idée d'État et de patrie, dans ce système, a remplacé « l'impératif catégorique et la conscience (2). »

Mais précisément au point culminant de cette entente intime entre les Dioscures de la philosophie allemande dont la marche était jusqu'alors la même, il arriva une catastrophe qui les sépara violemment et qui, en même temps, produisit dans Hegel une transformation fort importante. Pendant les années qui suivirent (1803-1806), Hegel écrivit la seconde ébauche de son système, la *Phénoménologie de l'Esprit* (1807). D'après ce que nous avons dit plus haut, cet ouvrage montra que Hegel était brouillé avec l'école romantique; en effet, il voulait faire sortir l'esprit allemand des rêves fantastiques et sans but de cette école et, dans sa Phénoménologie comme dans sa Logique (1812-1816), il s'efforça

---

(1) Hegel fit ainsi une première tentative pour représenter l'esprit absolu comme le principe absolu de toutes les choses, et l'universalité des choses comme l'évolution réfléchie de l'esprit. Dans cette tentative, on reconnaît l'influence des anciens mystiques (Cf. Rosenkranz : *Leben Hegel's*, p. 103), surtout dans les thèses sur la constitution première de l'esprit absolu, où il est dit comment cet esprit sort de l'état antérieur à son existence (*Nochnichtsein*), pour poser ensuite, en face de lui, une autre vie objective (la nature). On y reconnaît, disons-nous, les idées correspondantes que les maîtres mystiques de la spéculation avaient sur Dieu se reconnaissant lui-même pour la première fois; sur l'entrée de l'aperception dans la Divinité; sur l'émanation éternelle de cette dernière dans la pure révélation qui se produit au sein de Dieu lui-même, et, enfin, sur son émanation dans le temps où l'universalité des choses, qui reposent dans la Divinité, se manifeste d'une manière visible.

(2) Haym.

de le rappeler à l'éducation la plus rigoureuse de l'intelligence à l'aide de la pensée méthodique.

Or, en entreprenant cette œuvre, Hegel eut de nouveau recours à la culture de la réflexion et de la raison qu'il venait de rejeter dédaigneusement; mais il s'en servit sous une forme plus élevée pour corriger Schelling, comme auparavant il avait mis à profit le point de vue esthétique de ce dernier pour mettre à sa place le système fondé sur la réflexion et sur la raison. Schelling lui rendit la pareille en disant que ce même homme, dont il avait recommandé le culte comme du modèle le plus pur de la prose intérieure et extérieure, n'était qu'un esprit aride qui avait traduit en langue philosophique le propagandisme trivial de l'école allemande, reproche que Hegel avait précisément adressé à Kant.

A partir de ce moment décisif dans la transformation de Hegel, celui-ci se retira complétement du monde réel et s'en éloigna tellement, qu'il ne put revenir vers lui que fort tard, lorsque ses forces étaient épuisées, et qu'il y revint dans un sens et avec un esprit fort différents. Il avait considéré le spiritualisme de Fichte comme la marque caractéristique d'une époque malheureuse; de même chez Hegel, les tristes années qui suivirent la dissolution du Saint-Empire coïncidèrent avec un revirement complet de sa pensée. En effet, dans son esprit à deux faces, la force de la faculté intuitive s'émoussa en essayant de résister à la force de l'abstraction, par suite de sa tendance à embrasser l'ensemble des faits, les choses de la pensée eurent le dessus sur ce qui appartient à la réalité. En balançant entre le réel et l'idéal, qui pour tout jamais devaient se maintenir dans un équilibre immuable, sa doctrine finit par pencher du

côté de la compréhension ; enfin, à mesure qu'il attribuait au monde des pensées métaphysiques la même valeur qu'à la réalité, son système perdait de plus en plus la vitalité et la fraîcheur qui l'avaient distingué à son début.

Cependant, même à ce moment, Hegel n'avait pas encore abandonné sa méthode qui reposait sur l'examen de la totalité des choses ; même à ce moment, les sujets historiques n'allaient pas être entièrement absorbés par l'abstraction. La *Phénoménologie* représentait l'universalité des choses comme la révélation spontanée de l'histoire, comme l'évolution toute vivante du mouvement spontané que suit l'idée. La logique elle-même, transformée en science complétement nouvelle, ne devait plus s'occuper de pures formes de la pensée, dépourvues de tout contenu réel ; elle devait identifier les formes logiques avec leur contenu métaphysique ; dans la pensée, elle devait saisir la chose en soi et, dans la chose en soi, la pensée pleine de réalité ; enfin, étant la science des formes absolues, elle devait en même temps renfermer en elle-même la réalité la plus vraie.

Mais c'était là l'ombre d'une réalité qui n'avait plus rien de commun avec la réalité dans laquelle nous vivons et existons, et que le philosophe s'était autrefois efforcé d'élever à la hauteur de l'idée et de la raison. La logique, cette science de l'idée divine, devait être « la représen« tation de Dieu, tel qu'il est dans son essence divine « *avant* la création de la nature ou avant celle d'un es« prit fini », état où (d'après les notions des mystiques), dans la révélation de Dieu en lui-même, l'émanation éternelle de toute chose s'écoule en elle-même, et où toutes les choses et tous les êtres sont compris *dans* Dieu,

c'est-à-dire où elles sont sans manifestation extérieure, en un mot, où elles sont Dieu en Dieu.

Cette distinction pleine de confusion entre le réel véritable et rationnel et le monde empirique et vulgaire n'a pour nous de l'importance que parce qu'elle est un symptôme significatif qui prouve qu'aux yeux de Hegel le monde de ses idées était dès lors devenu la chose principale, et que la pensée nébuleuse de la réalisation spontanée de la conception lui avait fait perdre son ancienne foi en cette conception et en sa puissance à agir d'une manière déterminante sur la réalité prosaïque et réelle. La philosophie, au sein de laquelle Hegel s'était réfugié momentanément, était devenue pour lui un domicile permanent où il se sentait fort à l'aise. Son ambition, qui avait eu autrefois pour but l'amélioration du monde extérieur, eut dès lors un autre objet, celui de procurer à sa patrie l'honneur du développement complet de la philosophie.

Au moment où la délivrance de l'Allemagne était accomplie, et où il se serait agi de quitter la région sereine de la pensée pour redescendre dans l'arène de la vie réelle, Hegel déclara, dans le discours d'ouverture de ses cours à Heidelberg (1816), qu'il fallait considérer comme le résultat principal de l'indépendance que la nation venait de reconquérir « la possibilité dans laquelle se trouvaient les Allemands de se consacrer de « nouveau à la garde du feu sacré de la philosophie. » C'est ce qu'il appela la vocation naturelle des Allemands, à laquelle il comparait la mission historique que les Juifs avaient eu autrefois à accomplir. La grande question de l'histoire allemande, que nous avons déclarée plus haut si difficile à vider, Hegel la résolut donc avec

toute la certitude parfaite que croit posséder un philosophe prophète.

Retour de la doctrine vers les parties pratiques de la philosophie.

La présomption de la science, qui déclarait ainsi se suffire à elle-même, était en soi une chute et une décadence profonde. Pendant toute l'époque de l'extension rapide que prit la domination napoléonienne et durant laquelle Hegel éleva son propre royaume intérieur, le philosophe allemand avait perdu l'instinct sain qui auparavant lui avait dit que la science doit être en rapports continuels avec son époque et avec la patrie. Hegel aussi mérita le reproche que Stein avait fait à la métaphysique en disant qu'elle paralysait le sentiment patriotique et l'énergie d'action. Ce philosophe, qui plus que nul autre avait porté le front haut en parlant de la puissance de l'esprit avec tout le sentiment de sa propre valeur, était de plus en plus tombé sous la dépendance des choses réelles.

Établi en Bavière pendant l'époque de la Confédération du Rhin, il admirait Napoléon et il méprisait la Prusse, lorsque celle-ci se releva avec vigueur pour sauver l'Allemagne. Au contraire, dans le discours d'ouverture de son cours à Heidelberg, il appela la Prusse l'État de l'intelligence, lorsque cette dernière commençait déjà à descendre de la hauteur de sa mission. Quand, deux ans plus tard (1818), il fut appelé à Berlin, il n'était déjà plus associé à l'idée d'un avenir meilleur, mais bien aux faits accomplis d'un misérable présent. Il conservait le plus son ancienne fraîcheur d'esprit dans son cours sur la philosophie de l'art, parce que la grande époque de la poésie allemande s'étendait encore jusque dans le temps présent. Dans son cours sur

la philosophie de l'histoire il se servit d'un axiome, qui avait ses racines dans la doctrine de Kant, pour prouver par l'histoire du monde le progrès de l'humanité, quant au sentiment conscient de la liberté; il excitait ses auditeurs par ses idées ingénieuses et par les éclairs de sa pensée qui, de temps à autre, éclairaient d'une vive lumière tout le chaos du monde historique. Mais, voulant transporter dans l'histoire de l'esprit les diverses phases du développement biologique, ce qui en soi n'a rien de répréhensible, il échoua complétement dans cette tentative; il montra ainsi clairement que, pour développer précisément *cette* science, il fallait absolument dominer le sujet historique d'une manière bien plus compréhensive et connaître la nature de l'âme et de l'esprit d'une façon beaucoup plus approfondie, condition préalable que personne n'avait encore remplie.

Par son cours sur la philosophie de la religion et du droit, qui était rempli de pensées grandes et qui excitait l'ardeur des auditeurs, Hegel revint vers les domaines plus pratiques de la philosophie. Mais, lors de la publication de sa ***Philosophie du Droit*** (1), on trouva que son auteur, pour lequel semblaient être venus le temps et l'occasion de s'opposer de toutes ses forces à la vile réalité, était devenu un apostat et avait entièrement abandonné sa direction d'autrefois. Dans le temps, il avait conclu avec Hoelderlin une alliance, afin de vivre uniquement pour la vérité libre et de ne faire de paix d'aucune sorte avec les idées convenues; mais dès lors, il chercha à faire sa paix avec les convenances politiques

(1) *Rechtsphilosophie*. 1821.

du jour, et il se fit l'allié de l'esprit qui caractérisait la réaction prussienne.

La *Philosophie du Droit* avait été composée à l'époque des résolutions de Karlsbad et de Vienne, qui détachèrent pour toujours du régime prussien un homme aussi ami de la légalité que Humboldt; Hegel, au contraire, dans la préface mal famée de son livre, crut de son devoir d'exciter encore davantage la police politique la plus aveuglée, et il dénonça, dans la doctrine de son ancien collègue Fries, des principes qui, suivant lui, détruisaient toute moralité et toute l'existence des États. Schleiermacher qui, de son côté, reçut quelques coups détournés dans cette préface, trouva ainsi l'occasion de rendre, sur le terrain politique, au philosophe la pareille des hostilités dont ce dernier l'avait accablé quant aux questions religieuses : en effet, il regardait avec mépris cet homme qui pouvait se prêter à justifier les résolutions de Karlsbad et à souiller l'honneur des savants allemands.

Aux yeux de tous les libéraux, le système de Hegel était désormais complétement séparé de la cause du progrès national. On se passait de bouche en bouche la fameuse formule de cette même préface, qui disait « que « ce qui était rationnel était réel, et que ce qui était réel « était rationnel ». Cette formule n'était pas nouvelle dans le système de Hegel; déjà dans sa Phénoménologie, il avait à l'occasion défendu le droit de ce qui existait et son caractère rationnel; en effet, bien des choses sensées peuvent être dites en faveur de cette thèse et contre le plaisir que le libéralisme tranchant prend à s'opposer au cours du monde d'une manière aussi vaine qu'arbitraire.

Plus tard, Hegel restreignit sa thèse par un vain sub-

terfuge et en ayant recours à une autre formule, par laquelle il établit une distinction entre le système d'une réalité vulgaire et celui d'une réalité rationnelle. Cependant, cette distinction n'empêcha pas que cette thèse ne restât attachée à son nom, dans un axiome que Gentz, avec son système conservateur et corrompu, aurait pu être fier d'avoir inventé. Même l'attitude libérale de la gauche de son école, qui disait que la doctrine politique de Hegel était entièrement forgée du métal pur de la liberté, était impuissante à faire croire le monde aux sentiments libéraux du maître dont les opinions étaient interprétées par la réaction cléricale et politique en faveur de leurs principes. Il est inutile de discuter la question de savoir laquelle de ces interprétations était fondée; la cause du mal était ici, comme dans la *Théologie dogmatique*, le texte équivoque qui permettait de faire ces interprétations diamétralement opposées.

La Philosophie de la religion.

En opposition avec Schleiermacher, qui avait fondé son système sur les affirmations de la conscience chrétienne, Hegel, dans son cours sur la philosophie de la religion, prit comme point de départ de son argumentation la pensée fondamentale de tout son système, c'est-à-dire la conception et l'interprétation de l'idée de Dieu. Appliquant aux traditions dogmatiques les plus intimes, la loi de la logique, qui est la loi du monde même, Hegel attacha une grande valeur à la doctrine de la Trinité, qui pour Herder avait été le plus choquant de tous les dogmes, et qui, chez Schleiermacher, était devenue une formule indifférente. En effet, il y retrouvait la loi fondamentale de sa manière de concevoir l'univers, loi dans laquelle la grande énigme du monde était expri-

mée de la façon la plus profonde et qui faisait le mieux pressentir la vérité, à savoir : Dieu, dont la pensée pure créa le monde réel comme le reflet de sa propre image (le Fils) et qui, s'y reconnaissant, la fit rentrer comme Esprit en lui-même. Cette manière de concevoir la Trinité dans les faits réels, tels qu'ils existent au sein de la conscience humaine, avait été ébauchée par saint Augustin ; à l'époque de Dante, elle avait été développée par les frères-mineurs et reprise, plus tard, par Angelus Silesius et par Jakob Boehme ; comme on le voit par les *Fragments* de Lessing, elle était très-répandue en Allemagne, depuis que les idées panthéistes y avaient été propagées.

La Trinité étant ainsi sauvée, Hegel remit également en honneur la doctrine de l'Homme-Dieu qui, sous l'idée plus précise de l'unité de l'élément divin et de l'élément humain, pouvait plus facilement être rattachée à la doctrine fondamentale de l'absolu, qui était l'unité du fini et de l'infini. Par rapport à l'apparition de l'Homme-Dieu, Hegel lui-même put se servir de l'expression suivante : « D'autres religions ont eu, il est vrai, « la notion de l'Homme-Dieu ; mais, dans le christia- « nisme, elle est devenue un fait et une réalité ! »

Cette école philosophique aussi fit donc semblant de croire que sa doctrine était en complète harmonie avec la foi de l'Église. Hegel lui-même dit, en se glorifiant, que la restauration de la doctrine de l'Église, réduite à un minimum par la raison, était l'œuvre de sa philosophie à lui ; l'ouvrage d'un de ses élèves (1), qui prouvait en détail l'accord entre l'Église et le système de Hegel, le

(1) Cf. Goeschel : *Aphorismen über absolutes Wissen und Nichtwissen*. 1829.

maître l'appela avec éloges « l'aurore de la paix entre le savoir et la croyance (1) ». Mais, en réalité, le germe des discordes les plus violentes se trouvait déjà déposé dans ces essais de conciliation et allait se montrer tout aussi fécond que dans les tentatives que Schleiermacher avait faites pour amener un accommodement.

Ceux qui sentaient réellement le besoin d'avoir une foi religieuse s'opposaient de toutes leurs forces à l'absorption de la piété dans la pensée et dans le savoir, absorption telle qu'elle était opérée par cette doctrine qui avouait qu'elle ne voulait pas réveiller l'élément religieux, mais simplement reconnaître la religion existante. Les rationalistes lui reprochaient de tendre en apparence la main à l'orthodoxie, tandis que la manière dont Hegel intercalait le christianisme dans la série des autres religions suivant leur développement historique, excluait cependant la supposition de toute influence surnaturelle quelconque. Surtout les orthodoxes rigides sentaient bien la vérité; ils soupçonnaient que, malgré ses airs d'innocence, cette doctrine minait l'ancien système ecclésiastique d'autant plus sûrement qu'elle avait, avec une habileté consommée, placé ses mines sous le centre et au cœur même des traditions dogmatiques.

Parmi les propres adhérents de Hegel, ceux qui avaient l'esprit droit et une conscience honnête ne se laissaient pas convaincre d'une manière permanente, qu'entre la religion et la philosophie, que Hegel avait fort bien su distinguer dans sa jeunesse, il n'existait en réalité qu'une différence de formes, différence qui ne touchait en rien à leur contenu. Ils ne pouvaient pas re-

(1) Cf. *Hegel's Werke*, t. XVII, p. 111.

connaître le théisme, tel que l'enseignait l'Église, dans la manière dont le panthéisme de Hegel volatilisait le dogme de la Trinité; dispersant une fois par hasard les nuages trompeurs dans les équations de l'idéal et du réel, ils développaient la pensée véritable du système de Hegel, en prouvant que cette philosophie ne posait nullement en fait l'apparition d'un Homme-Dieu, et encore moins de cet Homme-Dieu déterminé, mais qu'elle établissait simplement la foi en cette apparition de Dieu sous la forme du Christ. Lorsque les disciples orthodoxes de Hegel partirent ensuite de l'identité des éléments divin et humain (identité qui avait été posée d'une manière tout à fait abstraite), pour passer brusquement et sans terme moyen à la personne de Jésus-Christ, cette manière de conclure amena leurs adversaires, même dans le champ de la philosophie, à diriger leurs méditations en première ligne sur ce point où la sourde discorde allait éclater, c'est-à-dire sur les recherches relatives à la vie de Jésus.

La Philosophie du Droit.

Des raisons identiques produisirent la même rupture, au sein de l'école, aussi par rapport à la doctrine politique de Hegel. Dans sa jeunesse, le maître avait été rationaliste en politique comme en religion. A l'époque révolutionnaire, où régnait encore la manière de voir du siècle dernier et où Wilhelm von Humboldt voulait réduire l'État à un *minimum* d'influence et d'action, Hegel aussi, adoptant exclusivement les idées modernes et individuelles, ne considérait l'État que comme une garantie du droit au seul point de vue de la sécurité intérieure et extérieure, absolument comme le sophiste Lykophron l'avait fait dans l'antiquité.

Dans son *Éthique* (1802), Hegel avait adopté, comme nous venons de le dire, le point de vue tout à fait opposé et hellénique : l'État lui apparaissait comme l'ordre qui, triomphant de l'élément périssable dans la vie humaine et individuelle, peut seul développer les facultés humaines dans toute leur force et leur plénitude; il comprenait l'État comme la forme la plus achevée de l'existence humaine, forme qui comprend et qui absorbe tout dans elle-même.

Également dans sa *Philosophie du Droit*, où il comprenait dans une seule construction philosophique le droit naturel, la morale, la politique, le droit public et l'économie politique, Hegel adopta le point de vue le plus élevé en concevant l'État comme le monde que l'esprit a créé en se réalisant lui-même d'une manière consciente; par conséquent, disait-il, l'État doit être vénéré comme un être à la fois divin et terrestre. Le Vrai et le Rationel, ajoutait-il, suivant qu'ils parviennent à l'imagination et au sentiment, à l'intuition et à l'esprit qui pense, deviennent religion, art et philosophie; de même, dans le domaine de la volition, ils trouvent leur expression dans l'État, où leur base est « la force de la « raison qui se réalise comme volition » (1).

De même que Hegel avait autrefois souvent changé son point de vue, de même, au moment actuel, il essayait de se maintenir dans un juste milieu entre les principes hellénique et germanique, entre le centralisme et l'atomisme; il voulait peser avec plus d'équité les droits et les devoirs réciproques de l'État et des membres de l'État, et concilier la liberté politique et la liberté na-

(1) Cf. *Hegel's Werke*, t. VIII, p. 272.



turelle, l'omnipotence de l'État antique et l'individualisme dissolvant des temps modernes. A ses yeux, la force et la solidité de l'État reposent entièrement sur cette réconciliation des deux moments opposés.

Hegel produisit en Allemagne une impression profonde dont l'action se fit sentir au loin, lorsqu'il rétablit la saine notion de l'État qui, suivant lui, n'est pas une œuvre d'art, qui n'a pas été fait et qui ne peut être fait, mais qui est devenu de lui-même ce qu'il est et qui le devient encore à tout moment. Par sa manière de concevoir la souveraineté de l'État, il s'opposait à toutes les institutions défectueuses et imparfaitement développées, qui montrent le préjudice porté à l'État par l'action arbitraire de la contingence individuelle; il s'opposait ainsi à l'État féodal du moyen âge; à la monarchie élective; à l'État créé par la fatalité ou par la raison; à la théorie franco-américaine sur l'État créé par un contrat, et, enfin, au mécanisme de la centralisation qui enlève à l'État sa force intrinsèque et véritable, c'est-à-dire l'organisation de la commune.

En pénétrant dans les détails, les critiques les plus différents trouvaient, il est vrai, à redire à la dérivation, au développement et au but final de cette doctrine. Les uns disaient, en la blâmant, que cette œuvre était construite sur une base logique et lui reprochaient la manière dont elle faisait de la volonté, de la moralité et de la liberté de pures formes de la pensée, rôle auquel le système avait réduit la foi dans la philosophie de la religion; les autres, au contraire, suspectaient Hegel de tendre ainsi à établir un droit constitutionnel déterminé et construit à l'aide de formules logiques. Les uns pouvaient voir une œuvre d'abstraction pure dans ce livre où on lit à peine les noms

de la Prusse et de l'Allemagne ; les autres, au contraire, trouvaient que cet ouvrage était devenu « la demeure « scientifique de l'esprit que montrait la Restauration « prussienne ».

On pouvait être agréablement surpris en voyant l'opposition libérale que manifestait le philosophe, quand il disait que Savigny, en déclarant son époque incapable de faire des lois, avait jeté à la face de son pays la plus sanglante insulte qu'on pût faire à une nation. Mais, par malheur, la concordance entre le système de Hegel et toutes les autres théories de l'école historique montrait que cette sortie provenait plutôt d'une opposition personnelle que d'une contradiction dans les principes.

On pouvait être heureux de voir la roideur avec laquelle Hegel déclarait la guerre à la restauration des sciences politiques, telle qu'elle avait été tentée par Haller ; mais on reconnaissait bientôt que cette opposition s'adressait moins au caractère dangereux que présentait le côté pratique de ces doctrines qu'à leur absence d'idées et à leurs déductions peu scientifiques. Les hommes les plus méfiants semblaient devoir être satisfaits, en voyant que Hegel vantait la monarchie constitutionnelle comme la forme la plus parfaite pour un État et comme l'œuvre définitive par laquelle le monde moderne terminait de la façon la plus caractéristique la série des transformations politiques ; les gens les plus soupçonneux semblaient devoir accueillir avec satisfaction la manière dont le philosophe concevait l'importance et le sens d'une représentation nationale ; mais, ensuite, on trouvait que, par le vague dans lequel il laissait la compétence des députés et par la composition de la représentation dans les deux Chambres (formée de la noblesse

des majorats et des députés élus par des corporations), Hegel avait fait des concessions inacceptables aux idées particulières sur la Constitution, telles qu'elles avaient cours dans le monde spécialement prussien.

Hegel avait dit d'excellentes choses sur la division des pouvoirs et sur les relations qui devaient exister entre eux; mais on comprenait difficilement la manière dont ces affirmations sur la subjectivité abstraite du monarque prenaient peu à peu un caractère concret. En effet, tantôt le philosophe trouvait que, pour exercer le pouvoir souverain, il ne fallait qu'un homme « qui mît le point « sur l'*i* », et tantôt il ramenait la personnalité de l'État à celle du monarque dans un sens qui, disait-il, se rapprochait le plus de l'idée de l'autoritié divine, telle que la revendique le droit monarchique.

On voyait avec plaisir l'argumentation nette et décisive à l'aide de laquelle Hegel défendait l'administration publique de la justice, le jury, la publicité des débats dans la représentation nationale et la liberté de la presse; mais aussitôt on se heurtait contre des réserves fort timides au sujet de la nature particulière du domaine politique actuel, et à l'égard d'arguments opposés tirés « d'une sphère supérieure ».

Ainsi, Hegel avait, même sur ce terrain, jeté à pleines mains les équivoques, dont la semence allait lever et produire nécessairement des discordes violentes. On a appelé ce livre « un grand pas vers la ruine de cette « philosophie qui se détruisait de ses propres mains ». Si, comme le dit Haym, la doctrine avait la même valeur en 1821 qu'en 1830, et elle s'appliquait aussi bien à ce qui existait qu'à ce qui était en voie de formation, il n'était que naturel qu'à la prochaine crise, où ce

qui existait allait céder la place à de nouveaux faits établis, elle subît de son côté les commotions intérieures qui annonçaient sa ruine complète.

L'école du droit historique. Niebuhr et Savigny.

Extrêmement violentes furent les haines de tous les libéraux, soit de l'école teutonne, soit de l'école néo-française, haines qui, malgré toutes les professions de foi libérales d'Edouard Gans, se déchaînèrent contre la doctrine politique de Hegel; néanmoins, abstraction faite des détails, cette dernière n'eut peut-être dans aucun domaine des conséquences aussi évidemment salutaires que précisément dans celui de l'État dont le maître établit les idées fondamentales sur une base profonde et solide.

Hegel avait vu avec un profond mécontentement la manie qui poussait tant d'hommes politiques à entreprendre partout de nouvelles constructions; en effet, ne tenant aucun compte des forces créatrices du peuple qui agissent au sein de l'État, ces politiques sont toujours prêts à faire au hasard des expériences sur la grande communauté politique et à reporter les expériences faites dans tel État à tel autre État, quelque grande que soit la diversité dans la totalité des buts sociaux poursuivis par chacun d'eux. Hegel avait raison d'être mécontent en voyant avec quel bonheur ces novateurs téméraires se mettaient à critiquer en maîtres certaines imperfections dans l'État, avant d'avoir même compris le sens de l'ordre politique dans tout son ensemble. Effectivement, le maître avait su s'approprier l'essence même de l'histoire, et, se mettant au point de vue élevé auquel l'avaient conduit ses études, il donnait à ses élèves des idées plus larges sur le sens véritable de l'État que celles qui ont cours chez

les peuples les plus puissants, soit dans la France égalitaire, soit en Angleterre, où l'on s'attache avec ténacité au droit, soit en Amérique, où les citoyens veillent avec jalousie au maintien de leurs droits personnels. Il éleva ainsi un phare dont la lumière brillante ne contribuait pas peu à préserver l'Allemagne des funestes erreurs qui égaraient les *utilitaires* et les socialistes en Angleterre et en France.

Le mérite d'avoir conçu de l'État une idée plus digne appartient non-seulement à Hegel, mais encore à ce qu'on appelle l'école historique; bien que cette dernière se trouvât extérieurement en opposition avec l'école philosophique du maître, elle eut à subir les mêmes attaques de la part des fractions libérales et, par suite d'équivoques semblables qui se montraient dans sa doctrine et dans la personne de ses maîtres, on la soupçonna également de tendances rétrogrades.

Chez Hegel, l'opposition contre le libéralisme vulgaire qui courait le pays avait sa source surtout dans une antipathie théorique pour les doctrines de Rousseau et de Kant, qui considéraient l'État comme un contrat et le droit comme un accommodement entre l'action arbitraire d'un individu et celle de tous les autres. La même opposition se fondait, chez Niebuhr, principalement sur les conséquences pratiques que ces doctrines avaient eues lorsque, pendant quelque temps, elles étaient arrivées au pouvoir.

Fils d'un père hostile à la Révolution, Niebuhr avait été de plus, pendant les années où l'esprit de l'homme est le plus malléable, en relations constantes avec des émigrés français; les premiers jugements qu'il s'était formés ainsi sur le grand événement du siècle, restèrent les

mêmes chez lui et le dominèrent complétement jusqu'à sa mort. Homme du peuple et plébéien par sa naissance, il avait une haine innée contre tout despotisme, quelle qu'en fût la forme. Dans le cours de sa vie, il lui fut réservé de connaître les aberrations du système monarchique et du ministérialisme sous un aspect tellement affreux, qu'il pensait lui-même qu'il serait devenu démocrate, si, dans la Révolution française, il n'avait pas vu la tyrannie de la démocratie arriver au pouvoir avec toute la plénitude de sa puissance.

Même dans un âge avancé, Niebuhr n'était pas d'avis qu'il fallait tenir toute tyrannie pour inviolable; mais, depuis qu'il avait vu le despotisme libéral engloutir tout ce qui existait, il ne voulait plus croire à des révolutions légitimes; toute révolution politique, qui avait pour but le changement d'une Constitution, était donc à ses yeux un crime et une impiété. Par suite de ses connaissances et de sa pénétration comme historien, il était l'ennemi naturel de toute science qui ne connaît que les faits établis; néanmoins, partout où il rencontrait la Révolution, ce point agité de l'histoire la plus récente, il tombait dans les contradictions les plus étranges en se faisant le défenseur le plus absolu du fait établi.

Dans ses cours publics sur l'Époque révolutionnaire (1829 sq.), il se montrait comme un homme appartenant à un autre temps; tout le mouvement immense de la Révolution, il le représentait comme la révolte d'un peuple devenu fou contre un état de choses passable et facile à supporter; en général, il parlait des révolutions comme de moyens politiques que les hommes étaient parfaitement libres de choisir ou de rejeter. Donc, aux yeux de Niebuhr, son époque n'avait qu'une seule tâche à

remplir : elle devait mettre la liberté à l'abri de l'enivrement des changements politiques. Il avait vu la France, dans l'ardeur fiévreuse de sa Révolution, parcourir rapidement toutes les formes politiques; par conséquent, il ne considérait à tout jamais comme un bien précieux que la seule liberté qui était destinée à durer.

Tout ce libéralisme hâtif, qui, s'armant des maximes d'une raison raffinée, essayait d'attaquer les institutions politiques établies, était aux yeux de Niebuhr un pur jacobinisme; dans tous les efforts qui étaient faits pour arriver à l'unité des institutions politiques et juridiques, il ne voyait qu'un legs de la Révolution. Se préoccupant avant tout de la liberté, qui courait des dangers de plus en plus grands, il voulait que, dans la lutte ardente entre la liberté et la force, on cherchât à obtenir des résultats modérés et restreints et qu'on fît preuve de patience et de conciliation « pour que les droits et les in-« stitutions pussent survivre à une fâcheuse époque ». Il pensait que la séparation des pouvoirs, si elle allait au delà des simples apparences, n'était pas tenable dès qu'il s'était formé des partis profondément hostiles; il disait que la liberté était le mieux assurée contre des révolutions, « si la part que l'opinion publique et les « partis prenaient au gouvernement était en majeure « partie une fiction ». A ses yeux, les fantaisies constitutionnelles n'étaient que le symptôme d'une convoitise maladive et d'un état languissant et faible chez un peuple où il ne voyait ni discipline, ni talent pratique, ni esprit civil, ni indépendance active, ni goût pour l'extension du régime municipal; choses qui, selon lui, étaient la condition préalable de toute constitution représentative.

Quand Niebuhr s'opposait ainsi de toutes ses forces à

la moindre tentative hasardée et à toute mesure précipitée dans la vie politique, et qu'il reconnaissait dans chaque entrave un moyen de conservation salutaire, sa pensée le reportait toujours à Rome ou en Angleterre. En effet, selon lui, la grandeur, la force et la durée de ces États étaient fondées sur la gradation de leur aristocratie et sur cette politique heureuse qui leur faisait étendre leur suprême liberté, c'est-à-dire l'action politique commune de tous les citoyens, à des cercles de plus en plus larges, depuis les barons et les patriciens jusqu'aux communes et aux plébéiens, jusqu'aux manants et aux serfs, jusqu'aux provinciaux et aux colons. En face de tout ce monde d'écrivains peu aptes à remplir la tâche d'historiens et qui lui paraissaient manquer de toute intuition véritable de ce qui fait l'histoire et l'État, il déroulait avec bonheur, dans la seconde édition de son *Histoire romaine* (1827 sq.), le tableau du développement lent mais incessant de l'État romain; comblant ainsi cette lacune dans les idées des autres historiens, il se faisait une joie de juger du haut de son tribunal les sentiments et les aspirations du temps actuel.

Cependant, il oublia qu'il parlait à une génération aux aristocraties de laquelle il avait lui-même refusé autrefois toute force vitale. Il oublia encore qu'avec ses idées politiques il s'isolait beaucoup trop, en les restreignant à deux États exceptionnellement favorisés par le destin. En effet, grâce à leur position et à la domination exercée par eux sur le monde, ces pays pouvaient intéresser les citoyens aux affaires publiques, et les occuper et les distraire par des intérêts militaires et maritimes, tout autrement qu'il n'était possible de le faire, à cette époque, dans les États de l'Europe continentale. En

outre, même celui de ces deux pays qui existe encore était arrivé à l'apogée de sa puissance avant l'époque où, en Amérique, la pensée libre s'éleva pour la première fois jusqu'à demander des réformes politiques fondées sur la raison et sur des principes; et, quoi qu'on puisse penser à ce sujet, parmi les forces agissantes du temps, cette demande est devenue une puissance avec laquelle il faudra désormais compter sans cesse, à l'action de laquelle même les institutions séculaires de l'Angleterre ne sauront résister.

En voyant tout ce rationalisme politique, Niebuhr se découragea, ne fût-ce qu'à cause de la répugnance que lui inspirait la précipitation exagérée avec laquelle ces réformateurs voulaient agir; effectivement, cette répugnance était tellement forte en lui, qu'il ne voyait pas même les contradictions dans lesquelles elle le faisait tomber. Il appelait son époque stérile et indolente à créer, et, plus le besoin était pressant, plus il trouvait de difficulté à y remédier. Mais, si le besoin était réellement si pressant, pourquoi, dans son époque indolente, combattait-il les quelques hommes qui poussaient sans cesse leurs contemporains à produire de nouvelles créations? Il blâmait ses concitoyens de ce qu'il y eût si peu d'hommes qui pensaient que la liberté n'est pas un état où l'on n'a qu'à jouir, mais où il faut supporter des peines et lutter contre des dangers; cependant, ce reproche n'atteignait pas ceux auxquels s'adressait partout ailleurs son blâme, et qui voyaient précisément un grand danger dans l'indolence et dans la soif de jouissances chez leurs contemporains. Ceux qui demandaient une constitution prussienne, il les renvoyait, des formes toutes théâtrales des débats constitutionnels, à la base invisible

de tout régime représentatif, c'est-à-dire à l'organisation de la commune; mais ceux que Niebuhr censurait ainsi blâmaient précisément le gouvernement prussien de pousser à cet égard en arrière, au lieu de marcher en avant, et d'éluder les formes, pour être entièrement débarrassé de cette base.

Malgré tout cet entêtement avec lequel il faisait valoir ses principes conservateurs, Niebuhr savait fort bien, comme historien, qu'il faut tout autant tenir compte du droit de ce qui est en voie de formation que de celui des institutions établies; il n'ignorait pas que, si on limite trop l'espace qui est nécessaire pour que toutes les forces puissent se mouvoir convenablement, on fait autant de mal que si l'on permet tous les excès auxquels peuvent se livrer les libéraux dans leur impatience de réformer l'État.

Ayant pleine conscience de cette double vérité, Niebuhr suivait une ligne moyenne fort difficile à distinguer : il était exempt de cet optimisme confiant qui caractérisait aussi bien les défenseurs d'un libéralisme abstrait que les politiques conservateurs de Vienne, et qui leur faisait croire que leurs doctrines respectives avaient la vertu de guérir tous les maux; d'autre part, Niebuhr était également à l'abri du pessimisme qui poussait chacun de ces deux partis à regarder avec défiance ce qui, pour le côté opposé, était un article de foi. Il était doctrinaire de son propre chef comme l'était Royer-Collard en France; il était, comme Stein, royaliste et aristocrate, dans le sens qu'il attachait lui-même à ces mots; aussi, attaquant les deux côtés et attaqué à son tour par chacun d'eux, il ne satisfaisait personne : il déplaisait aux hommes du mouvement à cause de sa timi-

dité fort gênée, et aux hommes du pouvoir à cause de son « audace qui ne connaissait aucune gêne ».

Effectivement, Niebuhr ne cachait nullement sa façon de penser. Si l'on voulait, disait-il, que les sujets rentrassent dans les limites de l'obéissance, limites qui, selon lui, étaient désirables, il fallait d'abord que les gouvernements connussent l'art de régner, art que, suivant lui, ils savaient fort mal. Il sentait clairement qu'il fallait que ce fût lui-même qui régnât, ou bien des hommes de sa trempe, pour que le gouvernement pût suivre, dans sa conduite, une ligne moyenne aussi fine qu'il la désirait.

Il ne sentait pas qu'aucune condition politique ne saurait être fondée, pas même pour l'espace de temps le plus court, sur des principes aussi soumis aux fluctuations, ni sur des tours de force d'équilibre et de bascule qu'un rien peut faire manquer. Avec ses sympathies et ses antipathies, il se trouvait à un point où deux routes se séparent et qui, pour l'historien dont les connaissances sont fort variées, devient facilement une position fixe. En effet, les historiens qui s'absorbent dans le passé se laissent facilement aller à la tentation de soumettre le temps actuel à la domination immuable des choses traditionnelles et des institutions établies; ceux qui regardent l'avenir apprennent aussi facilement à s'appuyer sur les droits et les devoirs historiques du présent pour défendre, de leur côté, les principes du progrès actif, en opposition avec ceux qui, dans leur indolence, trouvent du bonheur à suivre les chemins battus.

Les sympathies les plus prononcées de Niebuhr étaient évidemment pour les principes conservateurs, et le plus grand nombre des disciples de l'école du droit historique

partageaient ce penchant. En effet, le véritable chef de cette école, Savigny subissait également les atteintes de ce mal, de cette soif de repos qui était la véritable maladie de son temps; il en souffrait autant que son ami Niebuhr qui, comme lui, vers cette époque (1810), occupait pendant quelque temps des fonctions publiques à Berlin. Étroitement renfermé en lui-même à l'égard de tout ce qui se rapportait à la vie publique, Savigny, qui était aussi indécis que Niebuhr sur le parti à prendre, se trouvait sur le même point où il fallait choisir l'une ou l'autre route. Avec le même enthousiasme que ce dernier, il penchait bien plus vers la science abstraite que vers la vie pratique; il était plutôt fait, disait Jakob Grimm, pour être *magister* que pour être ministre; tous les deux tranchaient du grand seigneur dans tout ce qui se rapportait à la science, et tous les deux montraient la même irritabilité dans les choses politiques.

Savigny s'opposait, absolument comme Niebuhr, à tout despotisme, de quelque côté qu'il le rencontrât; comme lui, il était tout aussi opposé aux théories sur le pouvoir, émises par von Haller, qu'au rationalisme libéral qui voulait complétement faire absorber la science, en la mettant au service de l'époque et des conditions locales au milieu desquelles il agissait. Il voyait, avec la même mauvaise humeur, la jeunesse s'immiscer d'une manière frivole et enthousiaste dans les affaires politiques de son pays; mais il était tout aussi mécontent de voir la manière monstrueuse dont on combattait cette importunité des jeunes gens, en restreignant injustement la liberté de l'enseignement et des études.

Éloigné, comme Niebuhr, des absurdes exagérations dont les serviteurs aveugles du gouvernement se ren-

daient coupables dès qu'il s'agissait de l'Église, de la monarchie ou de l'aristocratie, il n'avait cependant pas assez de courage pour rompre ouvertement avec eux. Ni l'un ni l'autre ne voulait admettre ni une immobilité indolente, ni des mouvements désordonnés et téméraires dans la vie politique d'un État. De même que Niebuhr, Savigny était plus disposé à laisser le pays, pendant quelque temps encore, dans l'école préparatoire de la vie communale, qu'à le faire passer à la haute école constitutionnelle. Enfin, le respect que l'un et l'autre avaient pour la tradition faisait de Savigny l'adversaire de tous ceux qui demandaient l'unité dans la législation, et de Niebuhr l'ennemi déclaré de ceux qui exigeaient une constitution.

Nous rappelons à cet égard ce que nous avons dit ailleurs (Cf. t. IV, p. 102, 116) sur les résistances que Savigny avait opposées au projet de codification qui émanait de Thibaut. Cette opposition provenait de la médiocre estime dans laquelle Savigny tenait non seulement les besoins pratiques, mais encore la raison naturelle ainsi que la faculté pensante et créatrice de l'esprit humain; elle provenait, enfin, de l'antipathie que lui inspiraient aussi bien les travaux de l'école de droit philosophique et pratique, que l'œuvre de codification dont s'occupait Goenner en Bavière.

La position prise à l'égard de cette question par les deux savants prussiens, qui voyaient clairement tous les défauts du droit commun de Frédéric, est tout aussi caractéristique que le point de vue opposé auquel s'étaient placées les têtes les plus fortes de l'Angleterre, les Bacon et les Bentham qui, dans ce pays du droit coutumier, objet de culte pour les Niebuhr, avaient eu sous les yeux

toutes les imperfections de ce même droit, et s'étaient prononcés avec une énergie tout aussi grande en faveur de la codification.

Les expériences les plus convaincantes de l'histoire contemporaine étaient en contradiction avec les opinions de cette école archaïste des légistes allemands; les provinces rhénanes, appartenant à trois États différents, étaient attachées avec une ardeur également grande à leur Code d'origine étrangère, mais dont l'effet salutaire avait été prouvé par l'expérience : aussi comprend-on que, précisément par l'attitude qu'elle prit dans cette question, l'école historique se soit attiré les colères les plus violentes de tous les hommes de progrès. Parmi ces derniers, Bentham considérait Savigny et Eugène Lerminier (1), qui introduisit en France l'étude comparée du droit, comme des savants préparant à dessein les voies de ces hommes d'État réactionnaires qui voulaient repaître leur pays de réformes illusoires dans le domaine du droit.

Les disciples de Hegel aggravèrent encore ces froissements; leur maître lui-même reprocha aux adeptes de l'école historique de s'occuper des pensées et des sujets les moins vivants, bien qu'ils parlassent plus que tout le monde de la vie et de la nécessité de traduire leurs pensées en réalité vivante. A ce moment, il n'aurait pas été possible, en Allemagne, de songer à une législation commune, quand même tout le monde des légistes se serait joint à Thibaut pour l'appeler de ses vœux. Bien que cette séparation pour ainsi dire systématique entre la science et la vie pratique fût très-regrettable, il y eut

(1) Cf. *Introduction générale à l'histoire du droit*. 1829.

cependant, au bout du compte, un fait heureux au milieu de toutes ces circonstances défavorables : en effet, plus les savants revenaient avec suffisance à la science purement abstraite et ne travaillaient que dans ce sens, plus ils aidaient, par leurs travaux préparatoires d'autant plus solides, à déposer des germes féconds au sein de leur époque complétement stérile au point de vue pratique.

Avec un orgueil légitime, Savigny put se vanter ensuite d'avoir repris le côté historique des études juridiques, côté qui, depuis longtemps, avait été négligé. En voyant Niebuhr s'occuper des rapports entre les populations autochtones de l'Italie et l'État romain, au sein duquel elles avaient été fondues ensemble, Savigny se sentait tenté de prendre le sujet de ses études dans le moyen âge, ce grand creuset où s'étaient fondues les nations de l'Europe; encouragé par Niebuhr lui-même, il s'imposa la tâche d'écrire une Histoire du Droit romain au moyen âge (1815 sq.).

En faisant ce nouvel effort pour arriver à une connaissance plus approfondie du droit romain et pour faire valoir davantage ces études qui, à côté des autres branches de la civilisation antique, sont devenues, en Allemagne, un moyen d'éducation indispensable, Savigny s'efforçait d'arriver à dominer la matière jurididique avec la même perfection qu'il admirait tant chez les légistes romains. En suivant cette voie, il tendait, en même temps, la main à ceux qui étudiaient le droit germanique, et qui se voyaient également forcés d'appuyer leurs travaux sur des recherches historiques; en effet, depuis l'époque où le rationalisme avait voulu répandre les lumières dans le monde, le droit allemand, de même que tout ce qui appartenait au moyen âge, avait été né-

gligé et méprisé comme une chose barbare, et ce ne fut qu'à partir de l'époque actuelle que l'étude en fut remise en honneur.

Toute la jurisprudence prit un essor entièrement nouveau sous la direction que lui imprimaient des penseurs aussi logiques que Puchta et Savigny, qui savaient en même temps donner au langage juridique une élégance complétement nouvelle et une clarté toute classique. Eichhorn, suivant les voies frayées par Moeser, sut donner, dans son Histoire politique et juridique de l'Allemagne (1), une importance toute nouvelle au droit germanique; il commença même à fonder l'étude de l'histoire allemande sur une base plus profonde. Savigny, de son côté, se livra pendant plus de vingt ans à des travaux de même nature, sans se laisser déconcerter par ses adversaires, qui lui reprochaient d'être aussi hostile à l'ancien droit germanique qu'à la formation d'une nouvelle jurisprudence, et de vouloir mettre le temps moderne sous le joug du droit romain (2). Il s'occupa, au contraire, d'épurer le droit commun en vigueur, de séparer d'une manière plus rigoureuse les éléments véritablement romains qui s'y trouvaient, et d'écarter définitivement tout ce qui était tombé en désuétude, ce qui était réellement mort ou ce qui n'avait qu'une apparence de vie.

Lorsqu'on put juger tous les résultats de ces travaux et voir jusqu'à quel point ils avaient contribué à favoriser le développement du droit indigène et à féconder

(1) *Deutsche Staats-und Rechtgeschichte.* 1808 sq.

(2) Cf. *System des heutigen roemischen Rechts.* Heidelberg, 1840 t. Ier, p. 14.

l'administration pratique de la justice, l'influence graduelle des besoins de la vie pratique avait déjà effacé l'opposition qui auparavant séparait les savants légistes. Pendant la génération suivante, on vit les *romanistes* et les *germanistes*, les disciples des deux écoles, du droit historique et du droit philosophique, se livrer en commun à des travaux qui avaient pour objet la rédaction de codes, au moins dans quelques branches où l'homogénéité des lois était le plus nécessaire.

La linguistique. Wilhelm von Humboldt.

Ce qui constituait le trait fondamental du romantisme allemand, c'est-à-dire le talent de se dépouiller de son individualité, de pénétrer dans la nature la plus intime de toute vie nationale et de toute époque historique, et de s'en faire une idée vraie et pleine de vie, ce talent, disons-nous, avait fécondé toutes les branches de la science et leur avait profité ; en particulier, la jurisprudence devait ce résultat aux études de l'école historique. Seule la « cinquième Faculté » (1) dont Fr.-A. Wolf était appelé le fondateur, c'est-à-dire la philologie classique que cet esprit distingué plaça, la première entre toutes les sciences, à la hauteur de la poésie classique allemande en lui assurant le même rang, cette philologie, disons-nous, semblait vouloir et pouvoir se soustraire à l'influence du romantisme ; elle n'avait pas besoin du stimulant pacifique de cette école et même elle s'opposait vivement à ses innovations révolutionnaires.

Intimement liée depuis trois siècles au développement de la culture intellectuelle en Allemagne ; profondément

(1) Aux universités allemandes, il n'y a que les quatre Facultés de théologie, de droit, de médecine et de philosophie. (*Note du traducteur.*)

enracinée dans le sol même de la Réformation qui avait rempli les esprits d'une vie toute nouvelle, et habituant, dans toutes ses branches, les intelligences à la clarté et à la vive lumière des civilisations grecque et latine : cette science fit de ceux qui la cultivaient une phalange serrée qui, avec une hostilité très-naturelle, s'opposait au vague et à la confusion de l'esthétique, à l'obscurité nébuleuse et tout orientale, ainsi qu'à l'obscurantisme digne du moyen âge et à toutes les autres fausses tendances du même genre qu'on voyait régner au sein du romantisme.

Or, en pratiquant cet art salutaire et utile qui consistait à s'identifier avec le caractère national et avec l'antiquité de tous les peuples étrangers, les philologues avaient le droit de se croire plutôt les maîtres que les disciples des romantiques, depuis que les traductions de Voss, comme Niebuhr le disait à leur éloge, avaient familiarisé les Allemands avec l'antiquité grecque et avec celle des Romains, devenues pour eux presque de l'histoire contemporaine. De même, le brillant développement que prit leur science pendant les années qui nous occupent, ces philologues pouvaient le considérer comme l'œuvre de leurs propres et de leurs seules forces : une lutte salutaire, qui devenait une véritable gymnastique pour les esprits, s'établit entre les linguistes et les réalistes, entre les hellénistes et les latinistes, et entre les rationalistes et les mystiques; grâce à elle, la connaissance la plus intime de l'antiquité était devenue, dans tous les sens, incomparablement plus étendue et plus approfondie qu'auparavant.

La publication de l'*Histoire romaine* (*Roemische Geschichte*) par Niebuhr, de l'*Économie politique des*

Athéniens (*Staatshaushaltung der. Athener*) par Boeckh (1824 sq.), et du grand *Recueil d'inscriptions* (*Corpus inscriptionum*) par le même auteur (1817) ouvrit de vastes perspectives à la science, qui trouvait, dans ces ouvrages, des secours fort importants pour la critique et pour la connaissance des sources historiques; en effet, ces livres fournissaient non-seulement une base des plus larges pour la reconstruction de l'histoire ancienne, dans toute son étendue, mais encore les matériaux nécessaires pour l'achèvement de ses moindres détails intérieurs.

C'est sous une forme bien différente que se présente dès lors l'histoire de la littérature grecque, si l'on passe tout à coup du précis de Schoell, écrit en français (1813), aux ouvrages de Bernhardy et d'Otfried Müller. Depuis que l'Institut pour la Correspondance archéologique, fondé par Ed. Gerhard, s'est établi au Capitole (1829), des recherches immenses ont donné à l'histoire des arts plastiques un contenu tout nouveau et une nouvelle certitude qui, dès l'époque de Winckelmann, avaient été un sujet précieux de gloire pour les Allemands. Enfin, puisant aux mines abondantes de l'archéologie, la mythologie grecque s'est de plus en plus arrondie et est devenue un ensemble gracieux, depuis que F.-G. Welcker, en consacrant les pensées laborieuses de toute une vie à ce sujet d'études, a montré le premier comment il faut s'en pénétrer.

Cependant, même la philologie classique ne resta pas à l'abri des romantiques qui essayèrent d'ébranler son autocratie bien établie et d'envahir son territoire sacré. A peu près à la même époque parurent le premier volume de la *Symbolique* de Creutzer (1810 sq.) et l'ouvrage de Friedrich Schlegel sur la langue et la sa-

gesse des Hindous (*Ueber die Sprache und Weisheit der Indier* 1808), par lequel il prépara l'étude du sanscrit en Allemagne, sans cependant aller au delà du dilettantisme avec lequel son école avait l'habitude d'exciter la curiosité des esprits. Ces deux ouvrages surprirent d'une manière également désagréable les classiques étonnés. En effet, le livre de Schlegel parlait d'une langue qui réalisait un idéal philologique supérieur même à celui des Grecs; il prouvait la parenté qui existait entre le sanscrit et le latin et le grec, et enfin, il demandait que l'antique langue des Hindous, en sa qualité de sœur aînée et comme fille d'une même mère, fût placée dans la même famille que les langues classiques, qu'elle fût traitée comme leur égale et comme leur supérieure. D'autre part, on trouvait dans la *Symbolique* de Creutzer une première tentative encore dépourvue de tout sens critique et faite pour indiquer une connexion intime entre les mythes de l'Orient et ceux de la Grèce, tentative à laquelle s'opposaient Voss, Gottfried Hermann et Lobeck, qui se trouvaient tout naturellement appelés à combattre de pareilles opinions de toutes leurs forces.

Personne ne pressentait, à cette époque, que, comme une suite immédiate de ces faibles commencements, il s'accomplirait toute une révolution dans les sciences philologiques; personne ne devinait que cet événement était tout préparé, dès que la linguistique comparée se détachait comme un rejeton indépendant du grand arbre de la philologie, pour faire pousser à son tour de nouvelles branches. Le mérite d'avoir rassemblé le premier les matériaux nécessaires pour cette étude, comme dans une encyclopédie vivante, revient au Danois Rask que la mort a prématurément enlevé à la science (1832). Pre-

nant comme point de départ sa connaissance de l'ancienne langue scandinave, de l'islandais et de l'anglo-saxon, il étendit ses études aux langues latines et slaves, pour se familiariser ensuite avec le finnois (1812). Depuis son séjour en Finlande et à Saint-Pétersbourg (1818 sq.), il s'occupa avec le plus grand zèle des différents idiomes sémitiques; puis, partant de la Russie et passant par Astrakhan, à travers le désert de Tourkestan, la Perse et l'Inde jusque dans l'île de Ceylan, il consacra des études également sérieuses au sanscrit, au pehlvi et et à la famille des langues malaies. A l'époque où l'on commençait à s'occuper de ces études de linguistique, Rask était donc, plus que nul autre, familiarisé avec ces immenses familles des langues aryennes et altaïques, qui sont parlées dans les étendues les plus vastes de nos continents.

Avant Rask, la connaissance des langues indiennes avait été le monopole des Anglais, qui avaient ouvert les sources de ces trésors littéraires et par l'intermédiaire desquels les Français et les Allemands avaient été initiés à la connaissance du sanscrit. Au commencement de notre siècle, Hamilton, qui était détenu comme prisonnier à Paris, devint le maître de Chézy, de Fauriel et de Schlegel. La première impulsion, donnée par Friedrich Schlegel, dont le frère continuait ensuite à répandre le goût des études indiennes par sa publication de la Bibliothèque indienne (1819-1830), s'était communiquée à Wilhelm von Humboldt (1), cet esprit ouvert à toutes les études sérieuses, et qui, disciple enthousiaste de Wolf, avait été entièrement formé par l'école de la philologie

(1) Cf. Haym : *Wilhelm von Humboldt*, p. 429 sq.

classique. Toute l'histoire de sa vie nous fournit un exemple des plus remarquables, et nous montre d'une manière tout à fait palpable que la défaveur des circonstances politiques devait nécessairement produire partout en Allemagne les résultats les plus favorables à l'étude de la science.

En effet, avant la Restauration, pendant cette époque et après elle, où les études de linguistique l'attiraient et l'occupaient au plus haut degré et dans leur étendue la plus vaste, Humboldt avait été continuellement dérangé et absorbé par les affaires publiques. Il avait fini par accepter les fonctions les plus élevées pour diriger l'État prussien pendant sa crise constitutionnelle, lorsque les événements de Karlsbad le rejetèrent complétement de sa sphère d'action politique, et lui permirent de se consacrer entièrement à ses travaux favoris.

Déjà auparavant (1812) et dès le commencement même de ces études (1), il avait indiqué d'une manière très-précise le but auquel il voulait parvenir, c'est-à-dire la linguistique comparée, dans laquelle la science devait prendre comme point de départ les divers idiomes afin de pénétrer jusqu'à l'unique langue-mère : travail pour lequel il songeait, dès cette époque, à concentrer dans une action commune toutes les forces du monde savant, absolument comme son frère l'avait fait pour les sciences physiques.

Wilhelm von Humboldt, dont l'esprit puissant, vaste et prompt le mettait à même de pénétrer jusque dans la structure d'une foule de langues à la fois, s'était déjà auparavant occupé du basque; à Rome et à Vienne, son

(1) Dans *Schlegel's deutsches Museum*, t. II, cahier 12.

attention s'était dirigée vers les langues de l'Amérique ; puis, il avait étudié le sanscrit (1814). Dès qu'il put entièrement disposer de ses loisirs, il apprit en premier lieu le chinois et ensuite la langue kopte, lorsqu'il soumit à son examen les découvertes hiéroglyphiques de Champollion. Plus tard, il conçut le projet d'un travail plus considérable sur la famille des langues malaies qui lui semblaient former le trait-d'union avec celles de l'Amérique, parmi lesquelles les langues mexicaine et ottomite devinrent, à une époque plus récente encore, le sujet de ses études.

Dominer complétement toutes ces matières, cela dépasserait les forces d'un seul homme, comme Humboldt l'avait fort bien pressenti lui-même ; aussi, avant de pouvoir arriver à un modèle de classification complet des langues, s'isola-t-il dans un champ d'études limité. Dans des études fort laborieuses et avec des ressources d'abord très restreintes, il s'occupa de la langue kavi parlée dans l'île de Java, et il prouva que la langue malaie, (famille d'idiomes répandue sur toute la Polynésie et dans laquelle des recherches ultérieures ont reconnu une ramification méridionale de l'immense souche touranienne) était complétement différente du sanscrit.

Les idiomes de l'Amérique et de la Polynésie, qui manquent de tout document écrit et qu'il faut saisir à l'état de nature, Humboldt les abandonna à Buschmann qui, depuis son premier séjour au Mexique (1827), se préparait à accepter cet héritage plein de labeurs. Il savait que l'allemand ne pouvait être confié à un meilleur chercheur qu'à Jakob Grimm, de même que les langues sémitiques ne pouvaient pas trouver d'interprètes plus compétents que de Sacy et Ewald.

Le sanscrit se trouvait entre les mains de Franz Bopp qui, le premier, établit (1816) une comparaison détaillée de la grammaire sanscrite avec celles du grec, du latin, du persan et des idiomes germaniques. Dès son premier début (1), pour lequel il croyait encore avoir besoin d'une introduction auprès du monde savant, Bopp s'annonça comme un homme qui, avec une activité infatigable, allait d'une façon brillante réaliser la pensée de Humboldt (2). En profitant des indications de son ami scientifique, qui comme un autre Colomb avait montré la voie à suivre, Bopp entreprit dès lors le premier et le plus décisif de ces nombreux voyages de découverte, qui, s'étendant plus tard à l'Est et à l'Ouest, nous ont de plus en plus fait connaître la famille humaine dans les branches les plus considérables et dans les moindres ramifications de ses langues et de leur connexion.

En réalité, c'était découvrir plus d'un monde, lorsque, avançant dans la nouvelle science et recherchant les lois qui règlent la permutation des sons, on éleva à la hauteur d'une science sûre l'étymologie, qui jusqu'alors n'avait été qu'un amusement consistant à deviner des énigmes, et lorsque cette science, en étendant ses réseaux délicats sur les nationalités, les espaces et les époques les plus vastes, répandit une lumière de plus en plus vive sur la communauté des races aryennes. Élargissant, grâce à la mythologie comparée, la sphère de cette nouvelle linguistique, on essaya de retracer les plus primitifs de tous les mythes sur les dieux, jusque dans les

(1) *Conjugationssystem*. Frankfurt, 1816.

(2) *Vergleichende Grammatik des Sanskrit*, etc. Berlin, 1833, en six volumes.



temps où les peuples sémitiques et aryens, avant leur séparation, parlaient une langue commune, et l'on apprit ainsi à distinguer des objets nettement marqués au sein même des ténèbres les plus épaisses qui règnent dans l'histoire primitive des peuples. En remontant les immenses courants des langues aryennes, sémitiques et touraniennes, on reconnut, malgré les directions souvent contraires, un mouvement uniforme qui permettait de leur supposer un point de départ commun dans une antiquité plus reculée encore. Se répandant ensuite de plus en plus dans le temps et dans l'espace, l'étude comparée de langues s'étendit jusqu'aux idiomes les plus éloignés, parlés actuellement par des peuplades polynésiennes et africaines. Les savants concentrèrent leurs recherches sur les langues mortes des Celtes et des anciens habitants de l'Italie; tantôt ils firent sortir de la nuit de l'oubli les inscriptions himyarites et les interprétèrent; tantôt, véritable triomphe de la sagacité humaine! ils déchiffrèrent les inscriptions cunéiformes des anciens rois perses, sans savoir seulement, au premier abord, à quelle espèce d'écriture, d'alphabet ou de langue elles appartenaient, de sorte que dès maintenant on ne doit désespérer de deviner aucune des énigmes que nous réservent les inscriptions de l'Étrurie, de la Japygie, de la Lycie, de l'Assyrie et de la Babylonie.

La gloire d'avoir fondé une science aussi féconde a été acquise aux Allemands par Humboldt et par Bopp; leurs compatriotes rivalisent avec eux de zèle pour conserver cette gloire d'une manière durable. Dans presque chacune des universités allemandes, il y a maintenant une chaire de sanscrit, de cette langue qui est, pour ainsi dire, l'étoile polaire immuable vers laquelle se dirigent

toutes les courses dans le vaste océan de la linguistique. Partout où il y aura, de près ou de loin, quelque problème difficile à résoudre, des Allemands se présenteront comme compétiteurs, bien qu'ils soient loin de posséder les écoles préparatoires et les ressources dont disposent les Anglais et les Français. Quand il s'agira de publier, à Oxford, les Védas, ou de rivaliser, dans l'Inde, avec des bramines pour enseigner et pour apprendre la propre langue de ces derniers, on appellera ou on expédiera un Allemand. De même, quand on veut renouveler les expéditions vers le pôle arctique, on écoute dès maintenant les conseils des savants allemands, qui, en suivant les traces de Karl Ritter, continuent à cultiver le domaine de la géographie. Aiguillonné, comme l'étaient les linguistes, par le mouvement philologique de cette époque, Ritter s'absorba dans ces études avec toute l'assiduité et avec tout l'abandon désintéressé qui caractérisent les Allemands; lui aussi fraya les voies à une science complétement nouvelle, par son grand ouvrage sur la géographie comparée (1), dans lequel il consigna les résultats de ses méditations sur les rapports qui existent entre les conditions physiques de la vie des peuples et ses développements intellectuels.

Parmi toutes ces études, auxquelles se livraient les savants allemands, il y en eut surtout une dont les résultats pouvaient inspirer un légitime orgueil à ceux qui en avaient été les auteurs; nous voulons parler de la linguistique paléontographique qui, rivalisant en découvertes avec la géologie, eut l'audace de s'émanciper en sortant de la sphère des sciences, purement abstraites,

(1) *Ueber vergleichende Erdkunde.* 1821, 2e édition.

et en se proclamant science exacte et indépendante (1). Humboldt, en affirmant que l'étude des langues devait toujours conserver son caractère intellectuel, maintint le point de vue « physiologique et historique, et attribua même à la physiologie de l'homme intellectuel » l'organisme, le corps et la construction matérielle de la langue.

Effectivement, personne ne pénétra avec plus de finesse et avec un jugement plus délicat dans la nature mystérieuse de ces sujets que précisément Humboldt. Sa nature calme et méditative l'avait toujours poussé à remonter jusqu'aux origines des choses historiques, à surprendre, dès le premier principe de ces commencements, les secrets de l'esprit humain dans son activité primitive, et à l'observer à une époque où, par ses premières émanations, le *logos* non divisé (c'est-à-dire la raison étant encore à la fois une force agissante et le produit de cette force) crée la langue et accomplit dans cette dernière, qui est le caractère distinctif de l'espèce humaine, sa première révélation individuelle.

On pouvait croire que sur aucun point la science allemande n'était plus éloignée de la place publique et de ses affaires ou de toute application pratique que précisément dans ces études de Humboldt; en effet, il avait abandonné sa première opinion, d'après laquelle on devait se servir de la linguistique seulement comme d'une science auxiliaire pour les études historiques et ethnologiques, et il voulait désormais qu'on l'étudiât uniquement à cause d'elle-même (2). Il savait néanmoins que

(1) Cf. Max Müller : *Vorlesungen über die Wissenschaft der Sprache*. Traduction allemande par Boettger. Leipzig, 1863.
(2) Cf. *Gesammelte Werke*, t. III, p. 241.

ces études elles-mêmes n'en contribueraient pas moins à atteindre le but élevé que se propose l'humanité, et qui consiste « à comprendre sa propre nature et ses rapports « avec toutes les choses invisibles autour d'elle et au- « dessus d'elle ».

Effectivement, en se précipitant dans cet océan des langues qui unit et rapproche les esprits, les savants ont fait faire d'immenses progrès aux connaissances humaines dans les directions les plus opposées. En plongeant jusque dans les profondeurs de cette mer, les linguistes ont suivi la bonne direction indiquée par Herder, et ils ont concilié les anciennes opinions divergentes sur la nature et sur l'origine, sur l'essence et sur le développement des langues, c'est-à-dire les opinions des philosophes, qui faisaient de la langue une invention des hommes, et celles des théologiens qui lui donnaient une origine divine. Mais, en même temps, ils ont étendu leurs recherches à tous les coins du monde; ils ont mis en contact et mêlé par des moyens intellectuels les races les plus éloignées, de sorte qu'on voit de nos jours des Bengalais et des Japonais fouiller les continents européens, tandis que des Hongrois, des Français, des Allemands et des Anglais vivent au milieu des Turcs, des Tatars, des Hindous et des Perses et entretiennent avec eux des relations comme avec leurs pareils.

Amenant l'union dans ce domaine et favorisant le cosmopolitisme dans le sens le plus étendu du mot, ces linguistes ont contribué à mettre en contact immédiat les habitants de tous les pays, même des plus éloignés. D'un autre côté, ils ont procédé par la division, depuis que Shafarik et Palacky, Kollar, Kopitar et Karadjitch ont commencé leurs recherches sur tous les idiomes slaves,

en recueillant toutes les poésies populaires et toutes les antiquités qui s'y rattachent. De cette manière, ils ont favorisé la division de peuples à peuples, en réveillant, dans les États à population mixte, la nationalité des races coordonnées ou subordonnées, et en donnant une nouvelle vie à des langues à demi oubliées et à demi dégénérées qu'ils transplantaient dans un sol fraîchement labouré : bientôt ces nationalités et ces langues, en poussant partout leurs racines de plus en plus vigoureuses, commençaient à menacer la solidité de l'édifice politique et à faire tomber le ciment qui en unissait les diverses parties.

L'archéologie germanique. Les frères Grimm.

En face de cette activité grandiose qui régnait dans le domaine de la linguistique générale, Jakob Grimm disait que ses études plus restreintes, qui embrassaient cependant l'immense sphère de toutes les langues germaniques, étaient « de chétive apparence » ; effectivement, en se consacrant entièrement à son projet de grammaire allemande, il abandonna son premier plan qui avait consisté à approfondir les liens de parenté qui unissent les langues de l'Europe et celles de l'Asie.

Plus qu'aucun autre trait de son caractère, cette modestie touchante nous fait connaître d'une manière très-honorable le digne Jakob Grimm qui, parmi les chefs intellectuels de la nation, est celui qui a la plus haute valeur et qui représente l'homme de beaucoup le plus original dans le monde savant de cette époque. C'est un caractère qui n'a pas son pareil dans cette sphère où tous les esprits luttent avec jalousie et se combattent pleins d'envie ; précisément à cause de cette résignation si rare, de ce dévouement plein d'abnégation et de cette simpli-

cité toute patriarcale de son esprit et de son âme, simplicité à la fois naïve et tout à fait sublime, et, enfin, à cause de ses sentiments foncièrement patriotiques, Grimm n'a presque jamais été en butte à des attaques quelconques. Pendant toute sa longue vie, il se voyait souvent rudement éprouvé par des duretés, par des perturbations et par des iniquités auxquelles le condamnait le gouvernement et auxquelles l'exposait la vie publique; néanmoins, il resta toujours exempt de la moindre souillure, et il entra dans la complète maturité de l'âge et du talent en conservant intacte toute la fraîcheur virginale de son âme. C'est un caractère tout d'un jet et dont le métal porte l'empreinte et le cachet du bon vieux temps; ce fut sans aucun doute cette force de sa nature qui, avec une netteté de résolution incomparable, le poussa à consacrer sa vie à l'étude des antiquités du peuple allemand et à devenir pour ses contemporains, comme il le disait, un prophète tournant la face vers les temps passés.

Tout rempli des splendeurs de l'antiquité allemande et révolté de « l'opinion orgueilleuse » de ceux qui, dans la vie des siècles précédents, ne voyaient qu'une barbarie morne et triste, Grimm se déclara, dans un langage empreint d'amertume, l'ennemi de la sécheresse prosaïque qui avait régné pendant l'époque de la Renaissance et l'adversaire juré de la fausse manière dont on avait envisagé jusqu'alors tous les temps passés. Avec une conséquence logique, qui dans cette époque d'une civilisation trop raffinée paraît incroyable, il se détournait de tout ce qui avait la moindre saveur de faux raisonnement, de faux art et de fausse culture intellectuelle.

En adoptant une méthode pour ainsi dire micrologique,

qui ne dédaigne pas les infiniment petits parce que, comme une empreinte extrêmement délicate, ils donnent une netteté plus grande à toutes les choses, Grimm se montra absolument opposé à tous ceux qui, dans la science comme dans les arts, voulaient trancher du grand seigneur et faire les difficiles. Il attaqua les études classiques, non-seulement parce qu'il croyait monstrueux « qu'un peuple patriotique puisât ses premières concep- « tions et la sagesse de l'âge le plus avancé dans le vase « d'une langue étrangère », mais surtout parce qu'il avait, dans tout ce qui regardait la science et les arts, une prédilection très-marquée pour la nourriture simple et saine qu'il préférait à toutes les friandises de l'érudition classique, et parce que, dans le domaine de la littérature, il mettait au-dessus des apprêts aristocratiques tout ce qui était d'une simplicité démocratique et ce qui avait un caractère national et particulier.

Grimm enviait à la mythologie grecque la délicatesse de ses détails; cependant, il semblait enclin à lui préférer les traditions populaires de l'Allemagne avec leurs elfes, leurs géants et leurs nains, parce qu'il y trouvait une familiarité intime, une naïveté et une candeur contenues qui étaient tout à fait inconnues aux Grecs. En ce qui regarde le goût des arts, il donnait la palme à la poésie naturelle et non à la poésie artistique, et il préférait les chants populaires à ceux des ménestrels; la tradition orale du peuple avait pour lui des charmes plus grands qu'une épopée écrite, parce que celle-ci mêle déjà l'histoire à la tradition. Aux trouvères, ces conteurs des poëmes de chevalerie qui étaient des esprits très-cultivés et pourtant naïfs, il attribuait une valeur plus grande qu'aux poésies célèbres d'Arioste et du Tasse qu'il ne

parvint jamais à lire d'un bout à l'autre. De même, il trouvait que les peintres brillants de l'École italienne étaient incomplets, parce qu'ils ne tenaient compte ni de la tradition populaire, ni de la fidélité et de l'authenticité mythiques. Par les mêmes raisons, l'orgueil avec lequel il regardait la langue allemande avait sa source principalement dans la haute antiquité de cet idiome; le respect que lui inspirait ce dernier augmentait à mesure qu'il remontait vers l'ancien haut-allemand, l'anglo-saxon, l'ancien scandinave et le gothique qui, à la lecture, semblait à Bopp presque être du sanscrit. Dans toutes les langues, la richesse matérielle que renfermait la première phase de leur développement physiologique, avait à ses yeux une valeur plus grande que leur perfectionnement intellectuel et abstrait; c'est pourquoi, dans son Dictionnaire, il ne tint aucun compte des créations variées du langage philosophique moderne.

Pendant qu'il s'occupait de ses Antiquités du Droit; qu'il déterrait les antiques symboles juridiques; qu'il notait les anciens impôts en nature, et qu'il se souvenait des cours de justice, tenues jadis sous le dôme du ciel, il lui arrivait souvent de s'indigner contre les monceaux formidables de dossiers qu'entassait la jurisprudence actuelle, contre les impôts sans désignation précise et contre les chambres étroites et méphitiques où siége de nos jours la justice. Ce qui achève de le peindre, lorsque en 1848, devant la Diète de l'Empire, il proposa d'exclure les commissions, il aurait voulu que les députés, réunis dans l'église de Saint-Paul, adoptassent pour leurs discussions le simple règlement tel qu'il avait été en usage dans les anciens Champs-de-Mai.

Quand il contemplait la ruine de l'antique religion

populaire chez les Germains païens, ruine qui avait été forcément amenée par le contact du paganisme avec le christianisme, il lui arrivait même, dans sa candeur parfaite, d'éprouver une certaine mélancolie, dès qu'il croyait trouver des marques de tristesse et de désespoir dans ce qui restait des anciennes conceptions païennes; il lui arrivait alors d'avoir pitié de la grandeur déchue et de regarder avec une certaine amertume le christianisme, qui avait changé en démons sombres et méchants les dieux riants qu'adoraient les ancêtres allemands.

Néanmoins, il trouvait que la victoire et la propagation du christianisme avaient été indispensables; effectivement, il montrait partout un penchant prononcé pour les choses simples et conformes à la nature, non pas parce qu'elles ont un caractère antique, mais il avait une grande prédilection pour les choses antiques parce qu'elles sont simples et naturelles. Là où cet ordre était renversé, ses goûts et ses inclinations l'étaient aussi : il appartient aux temps modernes, partout où ces derniers ont restauré ou conservé les choses simples et naturelles. Il lui arrivait de regarder avec envie d'autres cultes et de regretter qu'en rejetant les saints, cette multitude d'êtres à demi divins, on eût enlevé au culte divin « une grande richesse « d'idées pleines de couleurs » ; néanmoins, il était corps et âme protestant et, dans sa politique naïve, il trouvait qu'à l'époque actuelle le maintien de la papauté était chose fort superflue. Élevé dans les principes d'un calvinisme très-rigoureux, il avait, pendant sa jeunesse, regardé les luthériens comme des étrangers; cependant, aucun Allemand n'était pour lui l'objet d'une plus grande vénération que Luther qui avait mis fin aux pompes et aux doctrines subtiles du papisme.

Son patriotisme avait ses racines dans son amour pour sa patrie restreinte, la Basse-Hesse. Pendant sa jeunesse, il regardait avec dédain les habitants de Hesse-Darmstadt; mais, arrivé à la vieillesse, il disait publiquement à un de ses compatriotes de Starkenburg, qu'il désirait voir cesser la séparation contre nature des deux Hesse, qui devaient, au contraire, revenir à l'ancienne union : pensée qui, surtout dans ces circonstances, aurait dû, avec la rapidité de l'éclair, enflammer une race pratique, saine et vigoureuse.

Comme les études allemandes de Grimm avaient toujours pour objet les choses qui, loin de séparer la nation, tendent au contraire à l'unir, le savant patriote devait être tout entier acquis à la pensée de l'union allemande, dès que cette dernière prit naissance; mais quelle colère son double patriotisme si beau et si énergique ne lui aurait-il pas inspirée contre ceux qui auraient voulu s'attaquer à sa chère nationalité hessoise! Qu'un Allemand, appartenant à un des États secondaires, qui en partie ont une histoire infiniment plus glorieuse que les deux grandes puissances de l'Allemagne, qu'un Allemand de ces pays, disons-nous, pût trahir sa patrie restreinte et la sacrifier à un État unitaire pour l'amour de la communauté et de l'unité qu'on peut parfaitement bien sauvegarder par le moyen d'une rigoureuse constitution fédérale : une pareille pensée eût été parfaitement incompréhensible pour lui. Pensée fausse qui ne viendrait pas non plus à aucun citoyen des États-Unis de l'Amérique, ni à aucun Suisse, appartînt-il au plus microscopique de tous les cantons helvétiques, mais que des millions d'Allemands, dans leur irréflexion et leur déchéance politiques trouvent toute naturelle et à laquelle ils ne voient pas le moindre mal!

A cet égard, Grimm était le partisan de l'état de choses établi, n'eût-ce été que parce que ce dernier conservait l'antiquité et parce que les races, dont cet état de choses perpétue la durée, ont une histoire de plus de deux mille ans. Ainsi, dans toutes ses sympathies et dans toutes ses antipathies, quand il se tourne vers l'époque actuelle ou quand il s'èn détourne, nous voyons partout dominer comme trait fondamental son amour de l'antiquité, qui, comme nous le disions, était inné dans sa nature et qui d'ailleurs trouvait un puissant aiguillon dans l'état de choses triste et misérable qui caractérisait cette époque de l'histoire allemande.

Lorsque, sous la domination française, le droit établi se trouvait aboli dans la Hesse électorale, le jeune Grimm se dégoûta des études du droit auxquelles il était destiné; il se retira dès lors dans l'antiquité germanique comme dans un lieu de refuge où les âmes cherchaient à se consoler des hontes de leur époque, et où des milliers d'esprits essayaient de trouver, comme lui, les sources de la nationalité allemande, afin de s'y retremper comme dans une fontaine de Jouvence et d'y chercher un moyen de guérison pour leur génération malade.

Parmi les romantiques cosmopolites, le retour vers l'antiquité allemande n'avait été qu'un des nombreux penchants qui caractérisaient cette école. Jakob Grimm, au contraire, était entièrement rempli de cet amour de l'antiquité. Chez les romantiques, ce dernier n'avait été souvent qu'un badinage de dilettante; mais Grimm y voyait une chose fort sérieuse et d'un caractère profondément scientifique. Il avait la conviction inébranlable que « la science indigène » était de toutes les connaissances humaines la plus digne, la plus salutaire et la

plus féconde, et qu'il fallait la préférer à toutes les sciences étrangères.

Aussi s'attaquait-il à cette œuvre avec un désir d'apprendre plein d'impatience, avec une persévérance tenace et avec une assiduité infatigable qui, jusque dans un âge extraordinairement avancé, se maintenaient à un degré peu habituel; le fruit de ces études était un savoir prodigieux, tel qu'on l'aurait cherché plutôt chez les compilateurs et les esprits encyclopédiques des siècles passés. En outre, dans la méthode suivie par lui pour ses études, méthode qui ne cherchait jamais des systèmes hâtifs ou exclusifs mais avant tout l'abondance des sujets, il y avait dès le principe quelque chose qui engageait d'autres savants à collaborer à ses travaux, soit en préparant les matériaux, soit en portant les résultats trouvés au dernier degré de perfection. Bien que Grimm songeât à s'occuper tout seul à la fois de toute chose, il excitait néanmoins tous ceux qui pensaient comme lui à l'aider dans l'accomplissement de cette tâche colossale.

C'est pourquoi Jakob Grimm se trouvait, dès le principe, dans la communion la plus étroite avec son frère Wilhelm; le même amour infatigable du travail l'emportait, chez ce dernier, sur une très-mauvaise santé; dès sa jeunesse, il partageait avec Jakob le même lit et la même table, comme plus tard la même chambre et, dans la suite, la même maison dans la même ville : tout leur était commun jusqu'à leurs études qui étaient identiques. Plus tard, on voyait se grouper autour de l'un ou de l'autre des deux frères, ou bien autour de tous les deux, ceux qui recueillaient les us et coutumes allemands (*Weisthümer*), ceux qui étaient à la piste des mythes et

des contes populaires, et enfin la légion de ceux qui étaient leurs collaborateurs dans la rédaction de leur grand Dictionnaire.

Lorsque Jakob Grimm, se séparant de son frère et se frayant ses propres voies, commença son œuvre immortelle, la Grammaire allemande, il s'enrôla lui-même dans la troupe nombreuse des linguistes et se consacra entièrement à la pensée de poursuivre, d'après le plan le plus étendu, l'histoire de la famille des langues germaniques. Mais la langue n'était pour lui qu'un seul côté de la science, côté qui devait lui servir de point de départ et lui ouvrir l'accès des antiquités germaniques. Jamais il ne s'agissait pour lui exclusivement de la langue comme telle; toujours il était pressé d'en venir des mots aux choses. Dès le principe, il lui importait avant tout d'embrasser tous les côtés de la science, l'ancienne littérature, les droits, les coutumes, la religion et l'histoire des anciens Allemands. Comprenant dans un seul et vaste ensemble scientifique les travaux isolés et décousus des dilettanti ou des rêveurs qui jusqu'alors s'étaient occupés de ces sujets, il voulait présenter tout le passé de l'Allemagne sous une forme plus précise et plus ample, et ouvrir l'accès des sources les plus diverses où l'on peut puiser la connaissance de la nationalité allemande, pour féconder ainsi l'histoire ancienne de son pays.

Cependant, il fallut bien abandonner à d'autres travailleurs beaucoup de sujets appartenant à cet immense domaine. Quand il s'agissait de déterrer l'ancien art plastique, les écoles de peinture et d'architecture de l'ancienne Allemagne et leurs œuvres, cette tâche fut accomplie par les frères Boisserée qui s'en acquittèrent avec ce bonheur qui se joint d'ordinaire à l'habileté de tous les

chercheurs zélés. Wilhelm Grimm se proposait comme un travail favori la rédaction d'une histoire de l'ancienne littérature, ouvrage qu'il ne lui était cependant pas donné d'écrire. Les chants populaires furent recueillis par Goerres et par Arnim, l'ami de Grimm, qui publia le *Cor merveilleux de l'enfant* (*Des Knaben Wunderhorn*, 1806-1808), cette contre-partie patriotique du recueil cosmopolite de Herder, intitulé : les *Voix populaires* (*Volksstimmen*).

Ce recueil de chants, publié par Arnim, trouvait une espèce de pendant dans les *Contes pour les enfants et pour la maison* (*Kinder-und Hausmaerchen*, 1812), publiés par les frères Grimm; mettant en œuvre toute l'élégance nette et claire de son esprit réfléchi et judicieux, Wilhelm donna à ces contes leur forme finement ciselée, tandis que, pour leur contenu, la digne ménagère Dorothea réclamait une bonne partie de la rédaction dans les éditions postérieures. Celui qui compare à ces récits les contes modernes, inventés à la même époque par les romantiques, comprend aussitôt le dégoût que toute la poésie artistique à la dernière mode inspirait à Jakob Grimm. Celui-ci ne pressentait pas encore qu'un jour il découvrirait, dans cette sphère de la poésie populaire, le dépôt de mythes plus anciens, lorsque à l'aide de matériaux bien pauvres il composa sa Mythologie allemande (1835), fier de montrer encore sur ce terrain que ses ancêtres n'avaient pas vécu en hordes sauvages, mais qu'ils avaient porté au fond du cœur une riche et sincère croyance en leurs dieux.

C'était là le terrain le plus dangereux où le profond penseur conduisait ses disciples indigènes; il y ouvrait à la nature allemande et à son goût pour les lueurs nais-

santes du jour des espaces immenses et sans but, dans lesquels pouvait s'ébattre l'imagination la plus vive qui dédaigne toutes les entraves de la critique. De simples boutades du maître devenaient des oracles pour ses disciples, tandis que ses profondes idées, par exemple sur les motifs physiques, moraux et psychiques qui ont concouru à former les mondes des dieux, étaient perdues pour ses continuateurs qui, se laissant à leur insu influencer par les sciences naturelles et par leur trop grande puissance, croyaient devoir ramener toute mythologie à un petit nombre de phénomènes naturels. En s'occupant, au contraire, de choses extérieures, c'est-à-dire de la linguistique, Jakob Grimm ouvrit le premier, dans ce livre, les portes de la mythologie comparée où l'absence de critique trouvait ses limites nécessaires.

Dans ce même sens, il mérita bien de la science lorsqu'il écrivit ses *Antiquités du Droit* (*Rechtsalterthümer*, 1828) ; ranimant l'école presque éteinte des antiquaires légistes, il révéla dans le droit l'élément matériel et symbolique, et il montra comment, au sein des débris restés vivants, on pouvait reconnaître et interpréter ces coutumes pleines de sens. Sur ce terrain encore il chercha à prouver la concordance entre les coutumes juridiques des Allemands et celles des peuples les plus étrangers, ainsi que leur origine dans les époques antéhistoriques les plus reculées.

En publiant à l'envi différents anciens ouvrages, les deux frères préparèrent de la manière la plus féconde l'étude de l'histoire de la littérature ancienne. Déjà auparavant, Goerres, Mone et von der Hagen avaient publié, travaillé et soumis à leur critique des restes de l'ancienne littérature : ils s'étaient emparés de cette science

avec tout le zèle de leur teutonisme exagéré; par leurs vagues louanges et par leurs interprétations mystiques, ils avaient fini par évoquer l'opposition d'adversaires dépourvus d'imagination et de connaissances qui blâmaient et qui méprisaient ces recherches.

Sans se préoccuper de ces vaines querelles, et étrangers à toute idée préconçue, les frères Grimm se chargèrent dès lors de cette grande tâche, qui consistait à rétablir les documents de la poésie écrite de leurs ancêtres sous leur forme véritable et authentique : dans ce dessein, ils en publièrent des éditions faites avec toute cette solidité d'une érudition sévère à laquelle on était habitué dans le domaine de la philologie classique.

Dans l'accomplissement de cette tâche, les frères Grimm trouvèrent un digne émule dans Lachmann. En sa qualité de linguiste pur, de formaliste, de critique et d'aristocrate d'école, il complétait de la manière la plus désirable un réaliste aussi amoureux de faits que Jakob Grimm; en outre, s'étant inspiré des œuvres de Wolf, ayant reçu les leçons de Benecke et possédant aussi bien la philologie allemande que la philologie classique, il formait pour ainsi dire le trait d'union entre les deux sciences jusqu'alors hostiles en les réconciliant l'une avec l'autre.

L'historiographie.

Aucun des savants chercheurs de cette époque ne s'était détourné de son temps et de la vie réelle avec autant d'énergie et de netteté que le faisait précisément Jakob Grimm ; aucun d'eux n'agissait autant que lui par principe et en connaissance de cause, en séparant la science abstraite de la vie pratique, pour ne cultiver la science que pour elle-même. « Toute science, disait-il, dédaigne

« la moindre limite; par suite de son immensité, elle « semble nécessairement manquer de caractère pratique, « parce qu'il ne faut pas la restreindre à un but quel- « conque déterminé d'avance. »

Lorsque Grimm publia ses Antiquités du Droit, il greffa à dessein cette nouvelle branche de la science sur l'archéologie, afin de donner un contre-poids à « la ten- « dance prépondérante qui entraînait la science vers « l'état de choses actuellement établi ». Il en voulait à Savigny de se tourner, au contraire, vers la vie pratique. En 1848, il se lamentait en voyant le danger que couraient les études agréables et familières, telles qu'il aimait à les poursuivre; il craignait qu'elles ne fussent refoulées à l'arrière-plan par « le bruit des agitations « publiques » et que les intérêts du jour ne fissent perdre aux savants le goût de l'antiquité.

Quand il s'éloignait ainsi du temps présent pour se tourner plein de désir et de regret vers le passé, son patriotisme n'était pas exempt de cette tendre sensibilité avec laquelle on jette souvent ses regards sur des biens perdus, et l'on peut se demander s'il ne faut pas voir, dans ce fait même, une autre preuve intime et profonde de la régénération qui s'opérait dans les affaires allemandes. Grimm lui-même savait fort bien que, plus les peuples font de progrès dans leur culture politique et intellectuelle, et plus ils abandonnent avec indifférence leurs vieux souvenirs, ce qui n'exclut pas cet autre fait que, dans les sphères scientifiques, l'amour des anciennes traditions ne se réveille jamais avec plus de force que quand ces dernières sont menacées d'une ruine complète. Donc, quand Grimm faisait tant d'efforts énergiques pour sauver le passé de la destruction qui le menaçait,

il avait peut-être le sentiment que le temps approchait où l'Allemagne voudrait se consacrer entièrement aux intérêts du temps présent.

Son amour sentimental de l'antiquité n'était cependant pas assez maladif pour qu'il n'eût pas voulu accorder aussi au temps présent ce qui lui revenait de droit. S'il combattait exclusivement pour les splendeurs de l'antiquité, il voyait cependant avec un plaisir sincère même ceux qui, sous ses yeux, luttaient pour la gloire de leur patrie vivante, comme le faisait Dahlmann qui était son ami comme historien. Depuis l'époque où l'esprit de Dahlmann avait commencé à mûrir, ce dernier avait eu la profonde conviction que précisément la science avait pour mission de s'assimiler à la vie pratique, et que ceux qui se consacraient au culte de la science étaient, plus que tous les autres, appelés à entretenir le feu sacré sur l'autel de la patrie et à donner un bon exemple au peuple, en prenant une part active à ses affaires politiques. Contrairement à ce qu'enseignait l'école historique, Dahlmann considérait le temps présent comme appartenant aussi à l'histoire, et il aimait mieux qu'on vécût, qu'on agît et qu'on fît de l'histoire, dût-on même se tromper, que de voir écrire des ouvrages historiques irréprochables.

Ce point de vue semblait appartenir à l'historiographie plutôt qu'à toute autre science; mais elle aussi manquait, à cette époque, presque entièrement de tout rapport vivant avec le temps présent. Sur ce terrain encore, le penchant pour tout ce qui appartenait à l'antiquité prédominait d'une manière évidente; cependant, chose fort caractéristique pour la grande diversité de l'érudition des savants allemands, précisément dans ce domaine,

les buts qu'on poursuivait et les voies par lesquelles on voulait les atteindre, offraient la plus grande variété s'ils n'étaient pas entièrement opposés les uns aux autres.

Dans toutes les branches de la science dont nous venons de parler, nous avons eu occasion de rattacher nos observations succinctes, avec une brièveté désirable, à un homme éminent qui était le chef naturel de chacune d'elles; nous ne pourrons faire rien de semblable dans les courtes remarques que nous aurons à présenter sur l'historiographie allemande et sur les divers courants dans lesquels elle se divise.

Un de ces courants nous montre comment l'histoire dérivait de la philosophie. Fr.-A. Wolf, appliquant à sa science particulière la méthode impitoyable que la critique de Kant avait introduite dans la philosophie, se dégagea, dans sa critique philosophique, avec la même netteté que Kant, de toute croyance s'appuyant sur l'autorité d'autrui : lorsqu'il ébranla les traditions relatives aux poëmes d'Homère, que personne n'avait jusqu'alors attaquées, cette innovation révolutionnaire exerça son influence bien au delà des limites de la philologie classique (1795). Elle détermina Lachmann à appliquer, dans la poésie allemande, les mêmes principes à l'examen des Nibelungen. Elle avait déjà donné une première impulsion à ceux qui voulaient considérer au même point de vue l'histoire des origines du christianisme, lorsque Gieseler opposa (1818) l'hypothèse d'un évangile répandu oralement à la conjecture d'un évangile primitif écrit, conjecture que les recherches sur l'origine des trois évangiles synoptiques avaient suggérée à Eichhorn. Elle encouragea enfin Niebuhr à renverser l'histoire primitive de Rome avec la même indifférence

pour des traditions consacrées par une durée de deux mille cinq cents ans.

Dans cette activité des historiens, les résultats principaux avaient un double caractère. Sous le rapport personnel, on y trouvait l'exemple fécond et salutaire d'une gravité profondément recueillie, avec laquelle les savants mettaient au service de cette cause un savoir d'une rare étendue ; puis, l'exemple d'une austérité morale et sainte qui attachait *aux hommes* même un Goethe que *le sujet* de leurs études n'avait pu captiver; enfin, l'exemple d'un dévouement fidèle et plein d'amour pour cette unique œuvre, dévouement qui résistait à toutes les distractions d'une vie officielle et demi-officielle, et auquel Niebuhr lui-même devait les jours les mieux remplis de sa pleine maturité. On trouvait ensuite dans ces résultats, du côté des faits, l'avantage considérable de rejeter de la science tous les sujets dépourvus d'un caractère historique; grâce à la force dissolvante de cette critique impitoyable, on put ainsi donner une tout autre direction aux recherches faites sur l'ancienne histoire romaine.

Il est possible que ce soit faire preuve d'un sens critique plus sage comme historien, quand on montre une hardiesse moins grande et une réserve plus modeste ; c'est ce qu'avait fait Thucydide lorsqu'il s'était arrêté devant la tentation qui aurait pu le pousser à vouloir obtenir, à l'aide de son talent de critique, des résultats positifs dans le domaine de l'histoire, et à distinguer des faits palpables au milieu de choses au sujet desquelles on pouvait à peine faire des conjectures. Avec cette même réserve, Beaufort, pour répondre par d'autres attaques à celles de ses adversaires, aurait pu répéter ces paroles d'autrefois, quand il avait dit « qu'on écrivait un roman

« et non de l'histoire, quand on accueillait, dans un ou-
« vrage historique, comme vrai ce qui était bien vrai-
« semblable et possible, mais dénué de toute espèce de
« preuve. »

Les Français et les Anglais, amoureux des nouveautés, ne reçoivent de ce genre d'études qu'une seule impression que rien ne peut effacer ; ils croient que, grâce aux échappées de lumière qui tombent sur ces temps crépusculaires de l'histoire mythique, rien ne se reconnaît plus facilement que l'impénétrabilité de ces ténèbres en général. Les Allemands, au contraire, sont tentés d'habituer leurs yeux à l'obscurité, afin de distinguer des objets qu'on ne saurait voir sans dilater la pupille, c'est-à-dire d'appeler au secours de l'historiographie les forces particulières de l'archéologie et de la science qui s'occupe de recherches sur les mythes. Mais dans des entreprises téméraires de cette nature, c'est d'ordinaire poussé par une curiosité intempestive qu'on commence le jeu, pour se laisser battre ensuite par un esprit plus raffiné.

Dans un endroit qui, à leurs yeux était un désert, les anciens avaient bâti une ruine moderne qui faisait le plaisir de leurs yeux. Un étranger, appartenant à des générations récentes, survient et prétend qu'il a trouvé les fondations de la véritable construction antique; il remplace donc la ruine artificielle par une œuvre destinée à mettre au jour les anciennes substructions et à restaurer en quelque sorte la primitive construction antique. Mais en révisant sa première œuvre (2e édition de l'Histoire romaine), l'architecte lui-même ne laissa aucune pierre à l'endroit où il l'avait posée. Une génération plus tard, après qu'on eut de nouveau examiné les

documents originaux à plusieurs reprises et avec beaucoup de sagacité, et depuis que par leurs progrès la linguistique et l'archéologie avaient jeté un peu plus de lumière sur le chaos des peuplades de l'ancienne Italie, on essaya de reconstruire d'une autre façon le même édifice ; mais c'était à peine si l'on pouvait se servir d'une seule des pierres que Niebuhr avait employées.

Néanmoins, il faudra toujours faire ressortir avec les plus grands éloges, l'impulsion extraordinaire donnée par l'exemple de Niebuhr aux études qu'on fit pour approfondir l'histoire ancienne d'une manière plus rigoureuse ; il faudra toujours louer comme ils le méritent, les résultats extraordinaires auxquels arriva Otfried Müller en suivant les traces de ce maître. En effet, dans ses *Doriens* (*Die Dorier*, 1824), il renversa complétement les traditions relatives à la fondation d'une Constitution par Lycurgue, et il démontra que la formation de l'État spartiate n'était due qu'à la marche naturelle de l'esprit national et populaire qui se développe par des productions successives. Puis, Müller entraîna de son côté, de nombreux disciples qui, animés par son exemple, se livrèrent à des travaux fort méritoires, en essayant d'approfondir l'histoire des diverses cités et des différents États de la Grèce. On aurait voulu voir Müller et Niebuhr s'avancer jusqu'aux époques de la certitude historique ; mais ce dernier ne parvint pas à achever son Histoire romaine, et Müller n'arriva pas même à commencer l'histoire de l'époque de Périclès qu'il avait eu l'intention d'écrire.

Un contraste complet avec les efforts de ces savants formait l'activité de Rotteck, qui se consacrait entièrement au service de son temps et du parti au milieu

duquel il vivait. Dans son Histoire universelle (*Allgemeine Geschichte*, 1813 sq.), il rapportait les idées et les conceptions de ses contemporains à tous les âges et à toutes les nationalités. Se servant de l'histoire du monde pour en faire un cours public de politique appliquée et une profession de foi du libéralisme, il se mit au niveau des idées historiques et politiques, telles qu'elles régnaient au sein des classes moyennes; il écrivit pour ces dernières des annales qui exercèrent une influence fort étendue et qui, en trente ans, eurent seize éditions : plus que tout autre livre de cette nature, cet ouvrage excita les antipathies de l'école historique.

Quant aux nombreux ouvrages historiques d'une nature fort diverse qui furent publiés en Allemagne, nous ne pouvons nous arrêter à décrire des contrastes du même genre et qui avaient une importance plus fugitive, comme par exemple quand Goerres, dans ses Cours professés à Munich (*Münchner Vortraege*), essayait, par des interprétations mystiques, de faire concorder l'histoire primitive avec le système de l'Église romaine, ou quand Leo, reconstruisant d'une manière philosophique l'Histoire de l'État juif (1828), introduisait dans l'histoire le langage de l'école de Hegel.

Ce qui a plus d'importance pour nous, ce sont les efforts faits par les adversaires de ces savants pour s'emparer de l'histoire spéciale de l'Allemagne. A l'instigation de Stein, il s'était formé, à Francfort (1819), la Société des amis de l'ancienne histoire d'Allemagne, qui avait aussitôt commencé la publication de ses Archives (1820); ensuite Pertz entreprit son grand voyage en Allemagne et en Italie (1820-1823), dont les premiers résultats furent consignés dans le premier volume

de ses Monuments en 1826. Toute cette entreprise avait pour but spécial d'empêcher qu'on ne commençât prématurément la rédaction d'une histoire nationale, avant l'achèvement complet de ce recueil immense qui excitait partout un vif intérêt; de même, la direction suivie par l'école du droit historique s'opposait, par sa nature même, à toute publication prématurée de projets de lois qu'on aurait pu tenter.

En effet, Luden, qui avait toujours eu le désir et la pensée d'écrire une histoire d'Allemagne, hésitait à s'en occuper; ne sachant pas s'il ne fallait pas attendre les résultats définitifs de ces nouvelles recherches, il écoutait tantôt ses propres scrupules et tantôt ceux des autres. Néanmoins, il se mit du côté de ceux qui rédigeaient des codes, dans la conviction qu'il ne fallait pas négliger les choses imparfaites, quand même il serait impossible d'arriver à la perfection; il commença donc (1825) son œuvre favorite avec le regret bien naturel de ne pas l'avoir entreprise pendant la guerre de l'indépendance où toutes les espérances s'épanouissaient encore librement.

Si Luden ne s'était pas laissé arrêter par ces scrupules dans l'exécution de son projet relatif à une histoire générale d'Allemagne, il y eut encore beaucoup moins d'hésitation chez ceux des historiens qui, marchant sur les traces de Spittler et de Moeser, voulaient remplacer les lourds recueils de matériaux bruts, tels que les avait produits le siècle dernier. Nous voulons parler de ceux qui traitaient l'histoire spéciale des différents Etats allemands, et qui se trouvaient ainsi réduits à puiser à des sources d'une nature plus restreinte, tels que Pfister, Poelitz, Boettiger, Mannert, Voigt, Rommel et autres,

qui représentaient l'histoire de Würtemberg, d'Autriche, de Saxe, de Bavière, de Prusse et de Hesse.

A cette catégorie appartenaient encore ceux qui s'occupaient de certaines périodes seulement de l'histoire d'Allemagne, tels que Manso et Aschbach, historiographes des Ostrogoths et des Visigoths, et tels que Stenzel, lorsqu'il écrivit son Histoire des empereurs saliques (1827).

Parmi ces historiens, il faut compter aussi Raumer, qui, en traitant un sujet profondément lié aux tendances romantiques de l'époque, provoqua pendant quelque temps, par son Histoire des Hohenstaufen (1823 sq.), un grand enthousiasme pour ces temps classiques du moyen âge en Allemagne. En traitant un grand nombre de sujets fort variés, et en s'occupant des vastes espaces qui s'étendent depuis les pays du Nord et depuis les régions habitées par les Wendes jusqu'à l'Égypte et jusqu'à l'Arabie, cet ouvrage de Raumer rivalisait avec d'autres descriptions historiques du moyen âge qui avaient un caractère plus général; de ce nombre étaient l'Histoire des Croisades (*Geschichte der Kreuzzüge*, 1807-1832), par Wilkens, et ces ouvrages de Rühs (1816), de Rehm (1821), de Luden (1821), et de Schlosser qui s'étendaient à tout le moyen âge.

L'historiographie allemande s'occupait ainsi d'une manière grandiose de l'humanité tout entière, de la patrie allemande, de ses époques et de ses États différents, de l'antiquité et de toutes ses parties, du moyen âge et de ses épisodes les plus brillants. Les lacunes qui restaient encore à remplir furent comblées par Ranke, qui, dans des récits habiles et spirituels, décrivait les

parties les plus diverses de l'histoire des temps modernes (1).

Avec un rare talent, ce savant réunissait en lui toutes ces oppositions et toutes ces directions séparées qui s'étaient manifestées dans les travaux des historiens allemands : il ouvrait de nouvelles sources et il possédait l'art d'en tirer tous les résultats pratiques. Combattant les ouvrages des historiens italiens, qui avaient prématurément publié leurs recherches sur l'art faites avec des ressources insuffisantes, Ranke rivalisait cependant avec eux par le charme de son exposition, en exploitant en même temps les matériaux dont les Italiens avaient négligé de tirer profit. Dans toute une série de livres, il commença à traiter l'histoire moderne des États qui entourent la Méditerranée ; afin de compléter ces ouvrages, von Hammer choisit pour un travail spécial l'Empire ottoman (1827 sq.), dont l'histoire remplit également les trois siècles qui forment l'époque moderne.

Ces deux historiens rivalisaient de zèle et d'activité infatigable ; l'un s'absorbait dans des masses d'in-folio contenant les sources originales et en particulier les rapports des ambassadeurs de Venise, tandis que, pendant trente ans, par sa correspondance, par des voyages, par des achats, et sans être appuyé ni par un gouvernement, ni par une académie, l'autre n'épargnait aucune peine pour se procurer des centaines d'ouvrages orientaux restés jusqu'alors sans emploi, mais dont il savait tirer profit pour son ouvrage.

(1) Cf. *Geschichte der romanischen und germanischen Voelkerschaften von 1494 bis 1535*. Berlin, 1824. — *Fürsten und Voelker in Südeuropa im 16ten und 17ten Jahrhundert*. Berlin, 1827 sq. — *Roemische Paepste*. Berlin, 1834 sq.

Parmi toutes ces différentes oppositions qui se manifestaient dans l'historiographie, il manquait cependant encore une opposition capitale. Ranke ne voulait absolument pas que la science historique eût les moindres rapports intimes et réels avec le temps présent ; faire entrer les intérêts de l'époque actuelle dans un ouvrage historique, c'était à ses yeux « porter atteinte au libre accom- « plissement de la tâche de l'historien ». Pour faire contrepoids à cette tendance, l'historiographie allemande avait besoin d'un homme qui, marchant sur les traces de Spittler, considérât comme un devoir pour l'historien de faire servir ses expériences à ses contemporains et de devenir leur conseiller politique.

Ce fut cette attitude que prit Schlosser avec une résolution bien arrêtée et mûrement pesée, lorsque, abandonnant ses anciennes recherches terminées au point de vue scientifique, il écrivit son Histoire du Dix-huitième siècle (1823). Dans cet ouvrage, il dépeignit en traits vigoureux l'enchaînement des corruptions qui avaient amené l'orage de la Révolution française, ce grand événement par lequel l'atmosphère politique et sociale avait été purifiée ; puis, il fit suivre son Histoire de l'ancien Monde (1825 sq.), dans l'intention bien arrêtée de relever la génération efféminée de son époque, en lui présentant les grands exemples de patriotisme et d'amour de la liberté, tels qu'on les trouve chez les anciens.

Nous ferons comprendre par quelques remarques tout ce que cette première résolution avait de grand ; qu'en la prenant, Schlosser avait à vaincre certains obstacles que lui opposait la nature même de son esprit, et qu'il triomphait ainsi non-seulement de la timidité politique et de la difficulté de compréhension qui caractérisent la

nature allemande, mais encore de la pusillanimité peureuse que partageaient presque tous ceux qui appartenaient à cette génération.

Parmi les historiens allemands, on distinguait Dahlmann qui, dès cette époque, jouissait d'une grande considération; nous aurons à décrire plus tard, d'une manière plus explicite, et sa personne et l'action qu'il exerça sur ses contemporains. Nous l'avons cité déjà comme un homme qui, plus que tous les autres, proclama le principe d'après lequel la vie pratique et la science doivent être étroitement unies, principe auquel il est resté inviolablement attaché en montrant une rare fermeté de caractère.

Dès sa jeunesse, il avait balancé entre le désir d'apprendre et celui d'agir, surtout lorsqu'il avait été prêt à s'associer à Heinrich Kleist pour prêter son concours au soulèvement de l'Autriche en 1809. De l'étude de la philologie il avait passé à celle de l'histoire, de la science abstraite à celle qui se rattache plus étroitement à la vie pratique; depuis qu'il avait été nommé professeur d'histoire à l'université de Kiel (1812), les circonstances l'avaient jeté dans la carrière politique, et l'historien s'était fait publiciste; nous avons vu ailleurs qu'il avait à faire valoir devant la Diète germanique les droits du Holstein qui réclamait une Constitution (Cf. t. XVI, p. 176, 210). Lorsque, plus tard, il fut appelé à l'université de Goettingen (1829), il trouva de nouveau l'occasion de partager son activité entre la chaire du professeur et la tribune politique; pendant toute sa vie, il était animé de la noble ambition d'unir les travaux et la mission d'un historien à ceux d'un homme d'État.

Tandis que son ami Niebuhr, avec une inquiétude

facile à irriter, redoutait tout mouvement politique, Dahlmann, dont nous venons de décrire la nature, lui était diamétralement opposé et appelait de tous ses vœux la régénération de son pays. Néanmoins, il ne prit la résolution d'écrire dans un dessein politique bien arrêté l'Histoire de la Révolution anglaise et de la Révolution française qu'à un âge où la force productive avait déjà diminué chez lui. C'était à l'époque où la Révolution de Juillet avait violemment réveillé l'esprit politique en Allemagne, et à un moment où, sous un roi doué de funestes dispositions naturelles, la condition intérieure de la Prusse commençait à souffrir d'une gangrène dangereuse.

Cette même idée avait été conçue, vingt-cinq ans auparavant, par Schlosser, cet homme que sa nature calme et réfléchie empêcha, pendant toute sa vie, d'intervenir directement et d'une façon quelconque dans la vie politique. Se trouvant placé d'une manière très-remarquable entre les historiens français, qui ne s'occupaient que du temps présent, et les hommes de la science pure en Allemagne, il resta, même en traitant les sujets les plus pratiques, constamment l'homme de la science austère, et, bien qu'il jugeât l'histoire contemporaine, il ne devint jamais un homme de parti du moment actuel. A cause de son tempérament vif et nerveux, la marche rétrograde de l'histoire du jour l'agitait beaucoup plus violemment que la plupart de ses contemporains; néanmoins, il restait toujours maître des impressions du moment. Il s'absorbait dans le grand mouvement historique d'une époque remarquable; cependant, héritier de l'esprit de Dante qu'il vénérait et qui semblait incarné en lui, il concentrait en même temps ses contemplations silen-

cieuses sur les choses divines. Censeur de son époque et des hommes de son temps, il menait cependant, dans une contemplation intellectuelle, la vie d'un anachorète qui, au sein de sa retraite et au milieu de la science, ne se laissait pas troubler par les orages du monde extérieur.

Dans l'ouvrage dont nous venons de parler, Schlosser fit entendre sa voix pour avertir ses contemporains et pour les exhorter à ne pas retomber dans le terrible relâchement du dernier siècle qui avait eu des conséquences si redoutables; il parla aux hommes de son temps avec cette force retentissante qui faisait, pour ainsi dire, croire à ceux qui lisaient son livre qu'ils entendaient sa voix d'airain. Cet ouvrage avait été écrit à l'époque même où les fruits des résolutions de Karlsbad étaient arrivés à pleine maturité : la Diète germanique se soumettait en esclave aux ordres dictés à Vérone; en France, on faisait le signe de la croix en entendant prononcer le mot de régicide ou le nom de Bonaparte; parler de l'horreur qu'inspirait la révolution était de bon ton à la cour de Paris et le style habituel des journaux français; enfin, s'associant à un écrivain fécond du nom de Bodin et spéculant sur les tendances favorables de l'époque qui encourageait les provocations hostiles aux Bourbons, un jeune Marseillais, commença à publier, dans la patrie même de la Révolution, la première Histoire de la Révolution française, ouvrage d'une fabrication très-superficielle.

Le livre de Schlosser était un des actes les plus indépendants connus dans les annales de l'historiographie; on y voit le médecin, assis au lit du temps malade, donner avec une franchise entière une consultation et faire

connaître son diagnostic historico-politique. Dans cette atmosphère lourde, qui oppressait toutes les poitrines, Schlosser fit pénétrer un courant d'air pur qui, pour la première fois depuis longtemps, permettait de respirer avec bonheur et à pleins poumons. Ce n'est qu'à partir de ce moment qu'on a commencé, dans une sphère plus étendue de la société allemande, à comprendre et à juger les situations politiques d'un moment donné dans un esprit réellement digne de l'histoire.

---

2. — LA POÉSIE ROMANTIQUE ET SES VARIATIONS INTÉRIEURES PENDANT SA PROPAGATION EN EUROPE

—

L'Allemagne.

Nous avons interrompu, pendant un moment, notre exposé de l'histoire politique, pour chercher, dans les mouvements intellectuels depuis 1820 jusqu'en 1830, la cause cachée du changement subit qui s'était opéré dans la manière de penser de cette époque. Nous avons essayé de trouver également la cause d'où provenait cet esprit de résistance, qui se répandait dès lors d'une manière plus générale et qui, vers le temps de la chute de Villèle, pénétrait surtout dans la société française avec une force que les simples conjonctures politiques ne semblaient pas suffisamment expliquer (Cf. t. XVIII, p. 358 sq.).

Dans la science allemande, nous ne saurions guère

découvrir une trace qui puisse nous indiquer une condition des esprits telle qu'elle répondrait à ces changements intérieurs. Tout au plus trouverions-nous une pareille indication dans la manière d'agir de Schleiermacher, dans la façon de penser de Dahlmann, et dans la direction littéraire de Schlosser; quant à la masse des autres savants, ils persévéraient, au contraire, avec toute la force de leur inertie dans l'état de stagnation et d'indolence qui caractérise cette époque.

Nous passerons donc au domaine des belles-lettres, pour voir si nous pourrons y découvrir les causes de cette fermentation des esprits. A cette époque, la science allemande était encore tout à fait absorbée en elle-même et ne s'occupait que d'elle seule; depuis longtemps, la poésie allemande avait exercé son influence sur les belles-lettres de l'Europe entière, soit en les édulcorant, soit en y mêlant un bon levain. La science venait de s'épanouir dans tout le sentiment orgueilleux de sa suffisance, tandis que le romantisme allemand se fanait déjà comme une fleur morte, dont les vents répandaient depuis longtemps les graines desséchées dans le monde entier. Peut-être un nouvel élément de vie était-il sorti quelque part de cette décomposition de l'école romantique.

Les changements opérés dans la sphère intellectuelle en Allemagne, étaient très-profonds; ils montrent d'une manière très-nettement marquée la transition de la poésie à la science et du romantisme à la critique et au discernement raisonné. C'est ce qu'on sent de la manière la plus vive et la plus palpable quand on compare la période des dix dernières années aux vingt années qui la précédaient. En effet, dans les derniers temps, une chaleur vivifiante et pour ainsi dire printanière pénétrait

toute la science et y faisait naître les plus nobles aspirations, lorsque, par exemple, Jakob Grimm vivait dans les relations personnelles les plus étroites avec Otfried Müller et avec Dahlmann, et qu'il entretenait une correspondance continuelle d'un côté avec Lachmann et de l'autre avec Savigny qui, à leur tour, se trouvaient en rapport très-intime avec Niebuhr. Tout autre était l'état des esprits pendant la période précédente, où le même Jakob Grimm, ainsi que son maître Savigny, s'étaient liés d'amitié avec Brentano et avec Arnim, dont la nature et la direction étaient bien différentes de celles des savants qui, plus tard, devinrent ses amis.

Si l'on conserve fidèlement l'impression que même notre revue superficielle du monde des savants allemands a dû laisser dans l'esprit du lecteur, on a devant soi le spectacle d'un mouvement intellectuel grandiose qui s'était produit et développé de la manière la plus saine et la plus vigoureuse. Par conséquent, bien que ce mouvement fût tout à fait isolé et absorbé en lui-même, et qu'il ne se rapportât qu'à lui-même, il était impossible qu'il fût tout à fait perdu pour la grande vie commune du peuple. Au contraire, dans le domaine de la poésie, on ne voyait que les impuissantes convulsions des esprits, qui produisaient des monstres poétiques difformes, engendrés par les chefs de l'école romantique comme au sein d'une sorte d'ivresse préméditée et dans le commerce le plus désordonné avec les muses avilies; ces tristes productions ne montraient que trop clairement que l'ère du véritable art avait pris une fin aussi triste que l'avénement de la véritable science avait été brillant et lumineux.

Les maîtres de la poésie eux-mêmes, dont la vie s'était prolongée jusque dans ce temps nouveau, les Goethe, les Schlegel, les Rückert et les Uhland suivirent la grande marche de cette époque et se retirèrent de plus en plus au sein de la science. Ceux qui à tout prix voulaient rester fidèles à la poésie, continuaient à faire marcher une machine, dont le travail avait entièrement épuisé l'ancien fonds de matériaux destinés à l'alimenter, de sorte que, peu à peu, elle commençait à user ses propres rouages.

On voyait se produire encore, au delà de 1830, les caricatures bizarres de cette école, par lesquelles la poésie avait été transformée en un monde chaotique, plein de niaiseries absurdes, de fantômes et de revenants, de badinages puérils et d'horreurs qui blessaient tout sentiment moral. Les contes d'Amédée Hoffmann, dont Goethe se détournait comme d'un « fatras produit « par un fou », remplissaient encore les tables de lecture, de même que les tragédies fatalistes et les drames lugubres encombraient les théâtres.

Les hommes de la nature la plus différente se laissèrent entraîner dans ces voies. Un homme aussi absolu et d'une raison aussi simple et sobre que Immermann, écrivit à cette époque une série de pièces qu'il exclut, plus tard, comme des enfants illégitimes de la famille de ses œuvres. Un écrivain aussi classique et aussi attaché aux formes que le comte Platen, marchait dès cette époque (1) dans les voies de l'école fantastique inaugurée par Tieck, bien qu'il fût trop bon protestant et un disciple trop fidèle de l'antiquité pour trouver beaucoup

(1) *Schauspiele*. Erlangen, 1824.

de goût à la glorification des saints et des chevaliers errants. Heinrich Heine, qui plus tard se railla du romantisme de la manière la plus frivole, s'appelait à cette époque le disciple ardent de cette école ; il s'élevait en se rattachant étroitement à A. W. Schlegel que, plus tard, il traîna dans la boue ; il écrivit, dans sa jeunesse, quelques pièces, véritables caricatures, au sujet desquelles il disait lui-même qu'elles n'avaient pas échappé à la contagion de cette maladie d'enfant des poëtes dramatiques qu'on appelait les drames lugubres ; enfin, dans ses premières poésies (*Gedichte*, 1822), il coquetait avec le dogme catholique et avec le culte de la madone, coquetteries dont plus tard il effaça les traces avec le plus grand soin.

Peu à peu, cependant, on sentait, par la manière dont le public accueillait ce genre de poésies, qu'on commençait à s'en lasser. Si auparavant on avait pu croire qu'en savourant les délices d'une littérature abondante, les lecteurs avaient tellement surexcité leurs nerfs qu'ils n'étaient plus sensibles qu'aux couleurs fausses et aux sons faux les plus criards, on voyait bien dès lors que même cette poésie qui galvanisait les lecteurs ne durerait plus.

Même ce breuvage épicé ne pouvait plus étancher la soif de la société qui s'était habituée à faire une énorme consommation de livres. On aimait mieux dévorer les œuvres de Walter Scott et les livres de ceux qui, en Allemagne, essayaient d'imiter ce genre, soit qu'ils manquassent ce but, soit qu'ils y réussissent, de manière à faire complétement illusion (comme Wilhelm Haering).

Les quelques produits sains de la poésie lyrique qui

se montraient encore dans la société de l'Étoile du Nord (*Nordsternbund*) et dans l'école des poëtes souabes groupés autour d'Uhland, restèrent naturellement la jouissance exclusive de quelques cercles très-restreints. Tel fut aussi le sort des poésies de Platen que séduisait son talent achevé qui lui permettait de manier sa langue d'une manière admirable; ce poëte ne s'occupait que de donner à ses œuvres une forme raffinée, et n'attachait que peu de valeur à la pensée; il ne lui était guère donné de puiser directement à la riche source de la vie nationale.

Le public n'accorda pas non plus une grande attention aux premières poésies de Heine qui, comme nous venons de le dire, avaient une couleur romantique. La faveur dont ce poëte jouit plus tard ne commença que lors de la publication de ses Tableaux de Voyage (*Reisebilder*), c'est-à-dire lorsque les dispositions des esprits et les circonstances extérieures étaient complétement changées. Ses Tragédies (1827) formaient un intermède lyrique dans lequel, sans le savoir et sans le vouloir, il commençait à se mettre en opposition absolue avec la poésie lyrique du romantisme, qui jouait avec les formes et qui mettait des réflexions en vers. Heine rendit aux chants leur forme musicale et leur ancien fond de sentiment; aussi les compositeurs s'empressèrent-ils de s'emparer des meilleures et des plus pures de ses productions lyriques qui avaient trouvé la note populaire, et de les répandre au loin, parce que ces poésies se recommandaient par la meilleure de leurs qualités. Cependant, le public fit peu attention à ces chants et même aux recueils postérieurs qui, comme cela arrive fréquemment, n'obtenaient trop souvent leurs quali-

tés musicales que grâce au clinquant le plus vil et le plus facile d'une trivialité poétique (1).

Ces petites fadaises de la poésie lyrique ne suffisaient plus au public altéré. Platen lui-même, bien qu'il se rangeât fièrement comme poëte lyrique à côté des Schiller et des Klopstock, n'était pas satisfait de ce genre qui « souvent prodiguait les sons de sa flûte à des sourds, « parce que *l'action* était la toute-puissante pulsation qui « faisait battre le cœur du monde ». Mais ce furent surtout les œuvres d'une plus grande étendue, avec lesquelles les romantiques osaient pénétrer au milieu du monde actif, qui échouèrent complétement. Platen avait promis de rapporter de son séjour en Italie des Iliades entières, étincelantes de l'éclat des armures; mais « l'ingratitude et les vaines clameurs des ignares » disaient que, dans sa *Ligue de Cambrai*, les notes valaient mieux que la pièce; de même, on trouvait une froideur élégante et désagréable répandue dans tout le poëme des *Abassides*, par lequel il avait voulu prouver à ces critiques, qui lui avaient reproché l'amertume de son langage, que sa poésie était au contraire pleine de douceur.

Pendant cette époque où l'enthousiasme poétique se refroidissait peu à peu, le théâtre commençait à dédai-

(1) *Doch Lieder und Sterne und Blümelein*
Und Aeuglein und Mondglanz und Sonnenschein,
Wie sehr das Zeug auch gefaellt,
So macht's doch noch lang keine Welt.

Heine.

Mais chants, étoiles et charmantes petites fleurs,
Petits yeux doux, chauds rayons du soleil et pâles clartés de la lune,
Quelque agréables que puissent être toutes ces choses,
Il s'en faut cependant de beaucoup qu'elles fassent un monde.

gner les drames de l'école romantique qu'il fallait renoncer à représenter sur la scène, ou bien, si on les jouait, le parterre les huait en trépignant. Raupach, cet écrivain si fécond en comédies, en tragédies et en drames historiques, et qui, en outre, s'attaqua dans son cycle des Hohenstaufen à un sujet fort aimé du public, passa malgré tout sans qu'on fît la moindre attention à lui.

Dans le domaine du roman et de la nouvelle, le public se lassa même de Hoffmann, dont on comparait bientôt les contes à des fusées bruyantes qui retombent dans l'obscurité après s'être répandues en serpenteaux brillants. Parmi les nouveaux héros du jour, Boerne dut s'entendre reprocher qu'il ne savait pas faire un livre ; rien, disait-on, ne saurait être plus pauvre d'invention que ses nouvelles et que ses esquisses de voyage. De même, les produits narratifs de Heine étaient de l'espèce la plus grossière, aussi bien au point de vue de la morale qu'à celui de l'esthétique ; son Rabbin de Bacharach, qui devait devenir un livre immortel, une « lampe « éternelle dans la cathédrale de Dieu », descendit jusqu'aux tableaux de genre les plus bas et resta inachevé.

Ainsi, l'école romantique en Allemagne tomba en décadence, à mesure qu'à la même époque le romantisme français s'élevait de plus en plus. Malgré tous les éloges proclamés à son de trompe par les diverses coteries, ceux qui formaient l'élite du monde des lecteurs allemands semblaient ne plus vouloir se laisser éblouir ; on refusait d'accepter des intentions en guise de succès, des velléités pour de la puissance et des passages étincelants de couleurs à la place de brillantes images. Malgré tout l'encens que leurs partisans brûlaient devant eux,

les poëtes eux-mêmes n'étaient pas à l'abri de tout doute au sujet de la haute opinion qu'ils avaient de leur propre mérite; même ceux d'entre eux qu'on célébrait le plus se laissaient renverser ou relever par le moindre souffle de réprobation ou d'approbation. Tel fut le sort de Platen qui, malgré les pompeux éloges qu'il se donnait lui-même dans ses Parabases, doutait quelquefois de la valeur du peu qu'il avait fait. Telle fut également la destinée de Heine; placé toujours entre la lumière d'une salutaire connaissance de lui-même et les ombres d'une aveugle illusion sur son propre compte, il était tantôt rempli par le « Dieu en soi » et tantôt tourmenté du sentiment de sa faiblesse qui le faisait désespérer de son génie.

Ce qui exprimait peut-être de la manière la plus nette le sentiment secret et même inquiétant que cette école avait de sa propre impuissance, c'était l'accord avec lequel tous les petits descendants poétiques des grands maîtres s'efforçaient, pour ainsi dire, systématiquement de faire croire qu'ils étaient sincères en dépréciant la grande puissance poétique de leurs aïeux et de leurs maîtres mêmes. Depuis Raupach jusqu'à Grabbe, le nom de Shakespeare était devenu une espèce de sobriquet dans la bouche de tous ces pygmées dramatiques. Il n'en coûtait rien à Platen de mettre les poëtes épiques de l'Italie au-dessus d'Homère, ni de placer Alfieri au-dessus de Schiller. En public, Heine se disait l'admirateur de « Goethe, ce grand païen »; mais avouant en secret que l'envie était la cause de son blâme, il faisait semblant d'être supérieur au sentiment qu'il avait de la stérilité de ses propres œuvres. Boerne surtout regardait Schiller et Goethe avec le même

dédain, parce que, disait-il, ils manquaient tous les deux d'esprit étincelant, ce principe démocratique, cette puissance de tribun dans le domaine de l'esprit; cette absence d'esprit, ajoutait-il, était la conséquence nécessaire de leur aristocratie intellectuelle, dont le règne était à ses yeux la plus funeste de toutes les dominations.

Tel était le manifeste rondement exprimé et extrêmement simple des nouveaux démocrates littéraires, manifeste par lequel ils se détournaient instinctivement et par principe de toute poésie d'un genre élevé, pour cultiver ce que, vers cette époque, on commençait à appeler en France la petite littérature légère : l'affectation de bel esprit remplaça la poésie. La génération, qui entrait peu à peu en scène, abandonna le commerce universel des grands négociants, puisqu'elle n'avait aucune part dans leurs dépôts, dans leur crédit ni dans leurs barres d'or; elle se contenta, au contraire, du petit commerce qu'elle faisait avec la monnaie de billon usée qui, depuis les temps des grandes affaires, avait cours partout et circulait en grande abondance. Les écrivains s'emparèrent des recueils périodiques qui, d'après Boerne, sont le savoir sous forme de monnaie battue, et qui ont besoin d'un alliage de métaux non précieux pour résister à l'usure.

Blasé sur le spiritualisme de l'école romantique, le monde des lecteurs, se tournant plein de friandise vers cette lecture amusante, libre et spirituelle, se contenta de voir sa poésie à l'accent étranger et nébuleux remplacée par les commérages de salon les plus actuels et les plus vivants. Assaisonnés comme ils l'étaient de toutes les âcretés d'une irritation et d'une animosité fortement salées, d'un esprit et de railleries qui ne manquaient pas

de traits piquants, et remplis, en outre, de méchancetés venimeuses et de calomnies injurieuses, ces commérages étaient du moins quelque chose de tout à fait nouveau pour le palais allemand, qui jusqu'alors avait été inondé des rinçures de mauvais romans et de drames également mauvais.

Cette méchanceté s'attaqua, en premier lieu, à la littérature elle-même, qui, à cause de la pauvreté de la vie publique en Allemagne, était restée l'intérêt le plus évident de l'époque; en écrivant ainsi sur les écrivains, on s'enfonça de plus en plus dans les eaux stagnantes d'une vile littérature, dans les pourritures de laquelle les luttes de la jalousie engendraient en premier lieu une nouvelle vermine littéraire.

Immermann avait irrité Platen par une épigramme sur les Ghazèles de ce dernier : aussitôt le demi-romantique de l'Orient attaqua celui de l'Occident, qu'il qualifiait de représentant « de toute cette folle compagnie de poëtes » ; il voulait ainsi les culbuter tous ensemble par des tours d'adresse dans ses comédies satiriques qui devaient renfermer tout ce qu'il y avait de plus sublime et renouveler l'art du plus célèbre des poëtes comiques d'Athènes. Cependant, il savait très-bien lui-même que la comédie, qui devait peindre le peuple et sa condition, ne trouvait en Allemagne de matériaux pour la scène que dans une « misérable littérature » ; il allait, en outre, apprendre par l'expérience que les immondices de cette dernière étaient assez profondes pour remplir de boue même son brodequin sublime. En effet, notre gentilhomme eut à se repentir profondément de s'être attaqué non-seulement à la littérature romantique, mais encore à la juive, au « petit juif Raupel » et au « Pétrarque de la fête des

« tabernacles ». Lorsque ceux qui enviaient à Platen son habileté technique ouvrirent la lutte contre lui, lorsque Immermann répondit à ses satires par d'autres satires, et que Heine-Figaro, dans ses *Reisebilder*, fit entendre à monsieur le comte des airs de danse peu agréables, il s'ouvrit un cloaque dont les odeurs étaient nauséabondes et pestilentielles. Heine fit de cette querelle une affaire personnelle et prétendit trouver dans les sonnets de Platen des motifs suffisants pour l'accuser de pédérastie; dès ce moment Heine montra cette « lèpre de l'esprit » et cette corruption de l'âme qui, plus tard, remplirent de dégoût même ses admirateurs les plus convaincus.

A côté de cette polémique sur des questions d'esthétique, il y eut désormais, dans le domaine des belles-lettres, aussi une opposition politique qui s'unissait à la première. Elle émanait surtout, et l'on en comprend facilement la raison, des champions d'origine juive. Défenseurs naturels de toute égalité, adversaires nés de tout privilége, et ennemis privilégiés de tout ce qui se rattache à la noblesse et au pouvoir des prêtres, ils étaient les disciples ardents de Rousseau (comme Heine) ou de Voltaire (comme Boerne); ils étaient les admirateurs politiques des Français, qui avaient conquis l'égalité de tous les citoyens, et de Napoléon, qui non-seulement avait conservé cette égalité, mais qui, pendant quelque temps, l'avait aussi étendue aux Juifs dans certaines parties de l'Allemagne; ils étaient enfin les ennemis jurés des teutomanes de la *Burschenschaft* qui, dans leur patriotisme exagéré et tout théâtral, entretenaient une haine farouche contre les Juifs. A cet égard, Boerne lui-même partageait toutes les antipathies de ses coreligionnaires; il ne voulait pas plus que Heine être appelé

Allemand dans le sens que les Iahn et les Arndt attachaient à ce nom, bien qu'à d'autres égards son cœur battit pour l'Allemagne (surtout lorsqu'il se trouvait pour la première fois à Paris), et qu'il fût animé d'un patriotisme à côté duquel Heine dut qualifier le sien de scepticisme pur.

Cette opposition, que la jeune littérature faisait au teutonisme, eut une importance fort grave. Elle ébranla jusque dans leurs fondements le romantisme politique de la jeunesse allemande et son enthousiasiasme touchant pour la nature, la loyauté et les mœurs antiques des Allemands, pour la foi d'un Luther et pour les conceptions idéales de Schiller. En échange, les jeunes Allemands apprirent, dans cette école d'un dilettantisme politique, à s'habituer comme en se jouant à toutes les idées du libéralisme français. Dans les recueils périodiques (1), où Boerne pratiquait son « patriotisme pour son propre « compte », en se montrant très-attentif aux signes du temps, il se plaça, dans quelques passages complétement perdus au milieu d'articles remplis de bel esprit, à côté des publicistes d'Iéna. Il s'y fit le panégyriste d'une représentation nationale, de l'autonomie des peuples, de l'administration publique de la justice, de l'égalité de tous les citoyens devant la loi et d'une protection égale accordée à toutes les religions; mais il parla d'un ton tellement modéré qu'il dut rougir lui-même lorsqu'on le loua de son libéralisme. A cette époque, il était le partisan d'une bravoure qui n'offrait pas de danger, parce qu'il croyait à tort que « tant qu'il fallait du courage « pour parler dans un sens libéral, tout ce qu'on pourrait

(1) Cf. *Wage*, 1818. — *Zeitschwingen*, 1819.

« dire restait inutile » ; lorsque, plus tard, il écrivit ses Lettres de Paris, il oublia la maxime beaucoup plus juste, qui dit qu'il est superflu de tenir un langage libéral, dès qu'on peut dire la vérité sans courir de danger.

Du reste, nous ne songeons pas à blâmer cette modération politique dont Boerne fit preuve pendant les premières cinq années après 1820, qui étaient une époque de persécution; nous ne voulons pas non plus reprocher à Heine de s'être abstenu, durant cette période, de toute tendance libérale, ni à Platen d'avoir suivi une politique individuelle, lorsqu'il renonça aussi provisoirement à toute immixtion dans la politique publique, bien qu'il sentît profondément le malaise politique qui pesait sur son temps. Nous désirons simplement attirer l'attention du lecteur sur la réserve politique de ces écrivains, pour qu'il remarque d'autant plus facilement l'époque où cette timidité commence à disparaître même en Allemagne (vers 1825), et chez ces hommes prudents eux-mêmes qu'on peut appeler l'aristocrate, le démocrate et le pseudo-démocrate ou le pseudo-aristocrate.

La Russie et la Pologne.

Le romantisme poétique en Allemagne avait un caractère tout à fait particulier : après s'être d'abord fermé aux intérêts du temps actuel qui lui répuguait, il ne se laissa plus toucher par les événements de l'époque, ni par l'élan que les guerres de l'indépendance donnaient à la nation, ni par l'oppression que l'époque de la Restauration faisait peser sur l'Europe. Tout autre était la condition des pays où, comme en Russie, le système réactionnaire se trouvait en conflit plus violent avec

l'esprit de progrès, et où, en outre, la poésie romantique, importée d'autres pays, était au fond l'expression d'une civilisation et d'une manière de penser étrangères et respirait, dès le principe, un esprit d'innovation réformatrice.

Ceux qui, en Russie, partageaient les sentiments du vieux parti russe, se trouvaient, aussi dans le domaine des belles-lettres, du côté des poëtes exclusivement nationaux, Lermonosov et Derchavine, dont les odes étaient conformes à la poésie classique des Français. Ces mêmes hommes étaient naturellement prévenus contre les jeunes intrus, tels que Choukovski, Batiouchkov et Viazcmski, qui, depuis la propagation de la littérature allemande, avaient importé en Russie successivement le romantisme germanique, puis celui des écrivains hispano-italiens et enfin celui des Français. Ils étaient également hostiles à Pouchkine qui, écartant tous ses prédécesseurs et tous ses rivaux, réunit toutes ces directions dans ses écrits où il se montrait entièrement maître de la langue sur laquelle il exerçait, en outre, une influence créatrice; dans les premiers temps, il faisait même vibrer la corde nationale, telle que le vieux parti russe aimait à l'entendre; mais, en dernier lieu, c'était à Byron qu'il devait les principaux motifs de ses inspirations.

Dans la même voie étaient entrés, avec Pouchkine, les poëtes polonais qui s'étaient groupés autour de Mickievicz (Cf. t. V, p. 356) et qui appartenaient aux écoles provinciales de la Lithuanie et de l'Ukraine, ces pays intermédiaires où la population polonaise était clairsemée et qui, pendant fort longtemps, avaient été la pomme de discorde entre Russes et Polonais. Au moment

actuel, ces pays formaient le terrain neutre où les poëtes polonais et russes, puisant leur enthousiasme à la même source, se tendaient fraternellement la main, absolument comme auparavant les conspirateurs des deux mêmes nations avaient pris ces pays comme point de départ pour leurs tentatives de rapprochement.

Parmi ces poëtes il faut ranger, outre Mickievicz lui-même dans lequel Pouchkine reconnaissait son frère en poésie, deux romanciers qui appartenaient à l'Ukraine ; c'étaient Bohdan Zaleski, dont les romances (*doumki*) sont redevenues des chants populaires, parce qu'elles ont su s'approprier la poésie du peuple, et Severine Goszczynski qui, disait-on, par le sentiment et par le ton de ses inspirations, tient le milieu entre Derchavine et Pouchkine et se montre souvent plutôt Russe que Polonais. Ceux des poëmes de ces jeunes gens, qui ont un caractère saillant et qui sont d'une certaine étendue, portent pour la plupart le cachet des récits de Byron, et montrent le même art dont ce dernier faisait preuve dans ses descriptions émouvantes. Tel *Le Château de Kaniev*, par Goszczynski (1828), où l'on trouve, comme dans les poésies de Zaleski, de longues descriptions de la vie des Cosaques; tel encore l'ouvrage du Volhynien Malczevski (1), intitulé : *Maria* (1825), qui est considéré comme la meilleure de ses nombreuses pièces lugubres à la façon de Byron.

C'étaient surtout les qualités de la forme de lord Byron qui, à cette époque, attachaient ces imitateurs pleins d'admiration au poëte anglais; effectivement bon nombre

(1) Mort de bonne heure, 1826, dans une grande misère dont il était lui-même la cause.

d'entre eux ne le connaissaient que par le seul écho de sa gloire, ou tout au plus par quelques-uns de ses opuscules. On ne devinait que d'une manière très-vague la force dangereuse et, pour ainsi dire, diabolique, qui se trouvait renfermée dans son opposition hostile contre l'État et contre la société; cependant, son désir indéterminé de voir poindre un meilleur avenir ne parlait à la jeunesse d'aucun autre pays avec autant de clarté qu'aux cœurs ardents qui battaient dans ce grand empire slave, où, placés entre la barbarie asiatique et la culture intellectuelle de l'Europe, ils participaient aux idées les plus élevées de leurs contemporains, en même temps qu'ils se voyaient avec douleur condamnés à une existence absolument stérile.

Ce fut cette situation qui, comme nous l'avons dit ailleurs, jeta dans les Sociétés secrètes et dans les conspirations un si grand nombre d'esprits ardents et supérieurs qui appartenaient aux cercles de ces poëtes. Dans leurs poésies, ils pouvaient faire voir leur manière de penser sur des sujets politiques tout au plus par des allusions fort voilées, par des points d'exclamations, par des points d'interrogations ou par des points suspensifs. Lorsque, dans son Ode à la Liberté, Pouchkine osa parler d'une façon un peu plus claire, son nom devint un mot d'ordre pour toute la jeunesse libérale; aussi le poëte fut-il envoyé dans l'exil (1819-1825).

Nous avons dit ailleurs que, depuis cette époque, les germes de la vie intellectuelle, qui commençaient à lever en Russie, furent à plusieurs reprises brisés par des actes de violence de cette nature, qui atteignaient d'une manière directe les destinées de ces poëtes. Après la dissolution des Sociétés secrètes en Russie, Mickievicz fut

interné dans l'intérieur de la Russie; Ryleyev, l'ami de Pouchkine, paya de sa mort sa participation à l'insurrection de 1825.

L'oppression dans laquelle on vivait pendant cette terrible époque se manifestait clairement par les changements qui s'opéraient dans l'esprit des poëtes. Parmi les Polonais, Stefan Garczynski s'absorbait, à Berlin, dans les profondeurs de la philosophie hégélienne; Kasimir Brodzinski, qui voyait avec frayeur l'influence exercée par Byron sur les esprits inflammables de ses compatriotes exaltés, perdit bientôt toute la faveur dont il avait joui auparavant auprès de la jeunesse.

Celui sur lequel cette terrible catastrophe réagit de la manière la plus déplorable, ce fut Pouchkine lui-même. En suivant la pente sur laquelle il avait été entraîné par le génie de Byron, il avait écrit, pendant son exil, toute une série de récits poétiques d'une couleur violente et tragique, et il avait préparé, sous forme de dialogue, l'histoire de l'usurpation de Goudounov. Enfin, il avait commencé le plus célèbre de ses ouvrages, appelé *Onegine*, roman en vers dont il avait voulu faire d'abord un récit tragique ordinaire; cependant, après en avoir plusieurs fois changé le plan depuis qu'il était de retour de son exil, il transforma ce roman, dans ses continuations successives, en œuvre de tendance pareille au Don Juan de Byron, dans laquelle il se raillait, comme le poëte anglais, de toutes les convenances sociales et de toute moralité.

Dans le héros de ce poëme, considéré comme l'image même du poëte, les admirateurs de Pouchkine voyaient un Tantale mécontent et rempli d'amertume qui « avait « dérobé la civilisation et qui est puni de ce vol comme

« Prométhée » ; ils y voyaient un oisif, inutile dans la sphère de la vie où il se trouve placé, mais sans la force nécessaire pour en sortir, commençant tout sans rien poursuivre, réfléchissant d'autant plus qu'il agit moins, enfin, le représentant de cette forme de caractère que tout Russe, disait-on, est souvent condamné à prendre « s'il ne préfère pas être fonctionnaire ou propriétaire « foncier, s'il ne meurt pas dans des maisons publiques « ou dans les casemates d'une forteresse » (1).

On sentait, dans les variations que subit le plan de ce poëme, les changements qui se faisaient dans l'état de choses en Russie, de même qu'on trouvait, dans la simple fable de cet ouvrage, la description typique et prophétique des propres destinées du poëte ; effectivement, comme le héros de son roman, il tomba (1837) dans un duel qu'il eut avec un homme soupçonné par lui de relations coupables avec sa femme. Il avait été rappelé de l'exil avec cette femme qu'il venait d'épouser ; mais, immédiatement après son retour, il s'était complétement affaissé par suite de la malheureuse issue que venait de prendre la conspiration de ses amis.

Ceux qui veulent ménager Pouchkine prétendent que l'empereur Nicolas avait voulu le ruiner dans l'opinion publique par la faveur qu'il lui conféra en le nommant chambellan ; lorsque le poëte, comprenant cette intention, évita de paraître à la cour, le czar, disait-on, lui laissa le choix entre le Caucase et l'habit de cour ; manquant de la fierté nécessaire pour résister à cette pression, le poëte opta de manière à réaliser les desseins de l'empereur.

(1) Cf. Herzen : *Du développement des idées révolutionnaires en Russie*. Londres, 1858.

Plus tard, il composa ses poésies lyriques, qui forment pour ainsi dire sa biographie poétique, puisqu'elles décrivent toutes les phases de sa vie extérieure; il s'y fit le panégyriste de la Russie et, reniant ses opinions antérieures, il demanda l'asservissement de la Pologne pour la commune gloire de son pays, dont les brutales forces militaires et politiques, disait-il avec orgueil, suffisaient à l'accomplissement de cette œuvre. Aussitôt, même les Russes libéraux se détournèrent de Pouchkine, et ils purent dire bientôt que ses poëmes étaient tombés dans l'oubli, qu'ils étaient « dévorés par l'Esprit du monde ».

Les Polonais devaient naturellement voir un ennemi dans Pouchkine comme dans le Slovaque Kollar, ce précurseur poétique du panslavisme dont nous aurons à parler plus tard; en effet, ils ne pouvaient partager le culte exalté que ce dernier professait pour l'antiquité slave, parce qu'il y mêlait trop de crainte ou trop de respect pour les Russes. Ainsi Mickievicz attribuait, avec moins d'indulgence, à un avilissement de son caractère le changement tragique qui s'était opéré dans l'esprit de Pouchkine (1); après avoir perdu l'idéal de ses pensées, disait-il, le poëte russe s'était enveloppé dans l'indifférence et dans l'égoïsme, et il avait essayé d'étourdir le sentiment de sa chute par les excitations effrénées du jeu et par les sombres plaisirs des orgies nocturnes.

Si la vie et les poëmes de Pouchkine réflètent ainsi la funeste époque de 1825 dont nous avons achevé le récit, les poésies ultérieures de Mickievicz nous montrent comme dans un miroir la catastrophe imminente en Pologne dont nous approchons. Dès le principe, et

(1) Cf. *Vorlesungen über slavische Literatur*. Leipzig, 1843.



même dans quelques poésies baroques telles que les Funérailles (*Dziady*), on remarqua chez ce poëte une veine fantastique qui, plus tard, du temps de l'émigration polonaise, s'ouvrit avec une grande abondance, et qui, contraste complet avec le caractère de Pouchkine, ne donna que plus de force à l'entêtement avec lequel il garda ses idées politiques pendant toute la durée de son exil.

Lorsque ses amis eurent obtenu pour lui la permission de faire un voyage en Pologne, il continua, sur une échelle plus vaste, à s'adresser à mots couverts aux esprits révolutionnaires de sa patrie. Dans son poëme intitulé : *Konrad Wallenrod* (1828), il fit du grand-maître de ce nom, sous le règne duquel périt l'Ordre teutonique, un Lithuanien de naissance qui s'était glissé dans le sein de cet Ordre pour en assurer la ruine au prix de son bonheur, de sa jeunesse et de son salut éternel. En donnant ainsi l'histoire de ce héros d'une imposture criminelle, mais vengeresse, Mickievicz semblait vouloir indiquer à son peuple le rôle qu'il avait à jouer au sein de la Russie.

L'Italie.

En Italie, l'école romantique s'était, dès le principe, alliée aux tendances en partie réformatrices et en partie conservatrices de l'époque ; plus encore que dans l'empire de l'Est, elle y était pénétrée de la pensée qu'il fallait réveiller la nation de sa léthargie, lui donner la conscience de ses forces et préparer ainsi sa régénération politique. La répression des soulèvements de 1820 à 1821 et la condamnation des conjurés lombardo-vénitiens avaient été, comme nous l'avons raconté en détail, le pendant des événements qui s'étaient passés

en 1825 à Saint-Pétersbourg; la jeune littérature en Italie fut atteinte, dans les personnes d'un certain nombre de ses représentants, de coups tout aussi directs que ceux qui frappaient les écrivains en Russie et en Pologne.

Dans l'Italie du Nord, les Pellico et les Maroncelli avaient vu s'ouvrir pour eux les cachots de l'Autriche, tandis que Giovanni Berchet s'était réfugié en Grèce et que d'autres s'étaient dispersés dans divers autres pays étrangers; au Midi, on avait banni Gabriele Rossetti pour sa participation à la révolution napolitaine, de même qu'on avait condamné le jeune Paolo-Emilio Imbriani à suivre son père dans l'exil.

A partir de cette époque, où le gouvernement autrichien songeait à noyer l'esprit politique des Italiens dans les plaisirs voluptueux d'une vie molle et facile, il y avait du danger à montrer du patriotisme et un esprit national, même en les dissimulant avec la plus grande habileté sous les voiles les plus épais, comme l'avaient fait autrefois les rédacteurs du *Conciliatore*. Les belles-lettres semblaient se réfugier entièrement dans le domaine du roman amusant, depuis que Pietro Borsieri avait commencé à traduire Walter Scott (1820) et que, plus tard, les Barbieri et les Ferrario avaient continué cette œuvre. D'ailleurs, les productions les plus brillantes du romantisme italien avaient été jusque-là, pour ainsi dire, le reflet de la muse de Walter Scott; de même que ce dernier avait commencé à se produire sous une forme poétique, de même Tommaso Grossi avait écrit en vers ses premières œuvres, telles que la *Fuggitiva*, ensuite son *Ildegonda*, qui était fort admirée et qui était pénétrée d'une chaleur élégiaque toute nouvelle, et enfin ses *Lom-*

bardi nella prima Crociata. Après que, dans ses *Promessi Sposi*, Manzoni avait passé au roman en prose, Grossi suivit, plus tard, dans son *Marco Visconti* (1835) l'exemple de cet homme qu'il vénérait comme son maître et comme son frère.

Mais, déjà avant Grossi, le signal de ce revirement avait été donné dans presque toutes les provinces (1). A côté de lui et après lui on voyait, de 1830 à 1840, des masses énormes de romanciers se lancer dans cette voie; c'étaient pour la plupart de simples fabricants de romans, mais différant en cela des imitateurs de Walter Scott en Allemagne, ils ont tous donné à leurs produits un caractère patriotique en empruntant leurs sujets à l'ancienne histoire de leur patrie.

C'est ce que firent également les poëtes dramatiques qui marchèrent sur les traces de Manzoni. Parmi eux, il faut citer au premier rang G.-B. Niccolini de San-Giuliano (né en 1785), qui, dans sa jeunesse, ami intime de Foscolo, avait commencé comme ce dernier (dans sa *Polissena*, 1810) à écrire dans le style classique de la tragédie française, mais qui ensuite avait passé dans le camp des romantiques. Parlant le langage d'une passion plus ardente qu'Alfieri, Niccolini sut mieux que lui trouver le chemin du cœur; il emprunta ses sujets à l'histoire italienne, et il fut le premier qui, dans son *Antonio Foscarini*, disputât la faveur populaire à la *Francesca da Rimini* de son ami Silvio Pellico. Niccolini devint,

(1) En Toscane, par Giovanni Rosini, dans la *Monaca di Monza* (1829), qui se rattache à une épisode des *Promessi Sposi*; à Venise, par Falconetti (*Irene Delfino*, 1829); à Gênes, par Carlo Varese, et, en Lombardie, par G.-B. Bazzoni et autres.

dans la suite, le chef de la poésie politique et nationale des Italiens; il unit, par des liens intimes, les poëtes lombards à son école poétique de la Toscane, du sein de laquelle des esprits plus hardis allaient bientôt, dans ce pays où l'on respirait un peu plus librement, s'élever à des sentiments politiques d'un caractère plus décidé.

Mais tout ce mouvement n'était que la préparation silencieuse d'un meilleur avenir; il fallut encore la faveur d'une époque plus propice à la liberté, avant que ces précurseurs d'une période plus riche en espérances pussent librement élever la voix. Le véritable représentant littéraire des tristes années de 1820 à 1830 est le Romagnol comte Giacomo Leopardi (1798-1837) de Recanati dans les Marches d'Ancône. S'étant consacré dès sa jeunesse à l'étude des anciens, il aurait peut-être continué la série des philologues de sa patrie, si le travail excessif, auquel il s'était livré dès l'âge de dix ans, n'avait pas détruit la santé de son corps infirme et mal formé, ainsi que la vigueur de son esprit arrivé à une maturité précoce. Il se voyait mourant dès l'âge de vingt ans, lorsqu'il lui restait encore à traîner, pendant le même nombre d'années, une vie empoisonnée par des maladies. Accablé de souffrances morales et physiques, vivant dans la plus grande solitude et dévoré par une terrible mélancolie, il commençait ainsi, dès cet âge si tendre, à se renfermer hermétiquement dans la vie tout intérieure de ses pensées; il refusait toute position extérieure, mais quelquefois, dans les moments où il avait un sentiment plus énergique de ses propres forces, il lui arrivait de soupirer après « ce monde si beau », bien qu'il sût d'avance qu'il lui répugnerait, dès qu'il le connaîtrait.

Pendant un certain nombre d'années, Leopardi faisait

tantôt des voyages, pendant lesquels il se liait d'amitié avec les premiers esprits de l'Italie, et tantôt il retournait dans la société des bourgeois stupides de sa ville natale et à l'étroite maison paternelle où régnait un père despotique, indolent et égoïste. Quand il s'occupait de poésie et quand il s'absorbait dans ses réflexions, il était entièrement rempli des grands exemples que lui fournissaient les maîtres de l'antiquité, mais que lui gâtaient non-seulement les médiocres poëtes du jour, mais encore les meilleurs écrivains des meilleurs jours de sa littérature nationale.

C'est pourquoi, dans ses Odes, qui imitaient le style des canzones de Pétrarque, il s'efforçait d'arriver à une perfection achevée des formes et à un langage grandiose, majestueux, froid et pompeux, d'un caractère pour ainsi dire monumental ; il faisait ainsi les délices des classiques dont il devait soutenir l'école qui était en pleine décadence. Il resta, par conséquent, étranger à toute la révolution romantique qui s'opérait dans la haute Italie ; il ne se sentait pas attiré par Byron, et Goethe lui répugnait presque ; enfin, il ne s'associait en aucune façon aux aspirations nationales de la jeunesse italienne, qui le rangea néanmoins parmi les martyrs de l'Italie.

Effectivement, les cœurs de ses compatriotes se gonflaient quand ils lisaient, dans les *Odes* de Leopardi (1818-1824), le sentiment d'un deuil sublime que lui inspiraient l'asservissement de l'Italie, la gloire disparue de ses ancêtres, ainsi que les hontes et la décadence d'un temps mort à tout ce qui était grand et beau. C'est pourquoi les unitaires sentaient que Leopardi, qui n'était ni Recanatais, ni habitant des Marches, ni Romain, mais uniquement Italien, était un des leurs et avait droit à

leurs hommages. C'est pourquoi aussi les jeunes poëtes de l'*Antologia* de Florence le tenaient en très-grand honneur, et Montani lui disait (1819), dans une lettre pleine d'éloges, qu'il deviendrait le poëte le plus digne des carbonari, prédiction qui remplit de frayeur le vieux Leopardi, son père, homme aux idées mesquines et étroites.

Cependant, depuis les lamentables catastrophes de 1821, le poëte semblait décidé, comme Platen qu'il connaissait personnellement, à ne plus faire mention de politique ni de patriotisme; tout ce qu'il y avait de merveilleux dans les découvertes d'Angelo Maï le ravit au dernier point, mais de la misère de sa patrie il n'était plus question même dans ses lettres. En effet, dès cette époque, les douleurs que les déceptions de la vie lui avaient fait ressentir dans sa propre âme, l'avaient jeté dans une véritable philosophie du désespoir; il se raillait des arides sciences de la politique et de la statistique, comme des illusions que renfermaient les calculs des politiques et des législateurs; calculs, disait-il, qui ne pouvaient rien pour le perfectionnement des peuples et des hommes, parce que des raisons intrinsèques et nécessaires les condamnaient à l'imperfection.

Formant un contraste complet avec Manzoni, en ce qu'il était païen, irréligieux, ulcéré et désespéré, comme ce dernier était religieux, pieux, patient et facile à consoler, Leopardi se résigna, comme Foscolo, sous l'arrêt d'un fatalisme aveugle, en proclamant avec lui la vanité de toutes les choses humaines. Il avoua comme siennes les convictions qu'il avait exprimées dans son *Brutus le Jeune* (1), en disant « qu'une nécessité de fer régnait sur

(1) Cf. *Opere di Giacomo Leopardi*, t. Ier, p. 25.

« les esclaves de la Mort, sur cette race néfaste à laquelle « les dieux demandent des temples, bien qu'ils s'en rient « et s'en moquent eux-mêmes. La nature humaine n'est « qu'une ombre et de la poussière, l'univers une im- « mense vanité; le monde n'est que boue, et la vie rien « que de l'ennui » ; telles furent désormais les lamentations monotones de ses ouvrages, où elles finissent par ennuyer elles-mêmes le lecteur.

Ses compatriotes n'en voulaient pas à cet homme malheureux de désespérer avec tant de pusillanimité de lui-même et de l'humanité ; bien que le poëte ne voulût pas entendre parler de pareilles raisons, le public attribuait ce désespoir à ses terribles souffrances physiques, et non pas, comme le prétendait Leopardi lui-même, à ses convictions et à ses vues raisonnées.

L'Espagne.

Plus lourde encore et plus vexatoire, plus variée et plus étendue était l'oppression qui pesait sur la littérature et sur les hommes de lettres en Espagne, pendant les six années que dura le gouvernement de la camarilla en démence (1814-1820) et, après la révolution (1820-1823), sous la domination des apostoliques furieux. Tout ce qui, en fait d'éléments libéraux, populaires et humanitaires, avait pu pénétrer de la littérature allemande et de l'anglaise dans la poésie de l'école romantique soit en Russie et en Pologne, soit en Italie, tout cela avait été quelque peu soulevé par la guerre d'insurrection contre Napoléon, dans l'Espagne écartée du reste du monde, où le romantisme n'avait pu parvenir que fort tard par des intermédiaires français et anglais.

Avant cette époque, les écoles de poëtes, qui tout récemment avaient formé en Espagne des centres litté-

raires d'une nature tout-à-fait particulière, ne s'étaient guère éloignées de la manière classique des Français. A l'école de Salamanque, dont Melendez Valdes avait été le chef, avait succédé celle de Séville, sortie d'une Académie des humanités dont le fondateur avait été, en 1793, Feliz Reinoso de Séville. Les jeunes gens appartenant à cette école, tels que Alberto Lista, Roldan et autres, et avec eux tous les esprits éminents de cette époque, tels que Quintana, Gallego et Burgos, regardaient tous Melendez Valdes comme leur maître commun, comme le restaurateur du bon goût et comme le rénovateur de la poésie castillane.

Une communauté de tendances et d'efforts unit tous ces hommes par les mêmes liens. Par une ancienne habitude, ils étaient classiques, employant les procédés techniques de l'école française; ils étaient habitués à parler à l'académie et aux savants, mais non au peuple. Suivant leurs théories, ils étaient les défenseurs zélés des principes établis par Horace, dont les œuvres furent reproduites par Javier de Burgos dans une traduction vantée comme une œuvre monumentale (1820). Dans leurs poésies lyriques, leurs hymnes, leurs élégies, leurs odes profanes, leurs compositions pour concours ou leurs poëmes de circonstance, ils ne s'occupaient guère que de sujets appartenant à la sphère de l'intelligence et traités dans un style sans images et avec le langage de la réflexion philosophique. Cependant, ils ne manquaient jamais de revenir aussitôt vers le goût national, tel qu'il était représenté par les héros de l'ancienne poésie espagnole, et ils essayaient d'unir à la régularité française la liberté, l'éclat et la splendeur du coloris qui caractérisent les Lope de Vega et les Calderon.

La guerre de l'indépendance, qui arma l'Espagne contre la France, donna un noble élan à toute la nation. La poésie, touchée par le souffle vivant de l'esprit de cette époque, se mit au service de la patrie, de la liberté et de l'indépendance. Même dans leurs odes de circonstances, les poëtes trouvaient des sujets patriotiques qui enchaînaient tous les cœurs et qui avaient une valeur infiniment plus grande que tout ce qu'avaient écrit leurs prédécesseurs; de plus, ils les traitaient dans un style infiniment plus neuf, plus nerveux et plus animé : en un mot, on vit les premiers éléments romantiques pénétrer dans la poésie espagnole, et cela malgré les poëtes eux-mêmes.

Sous l'influence de ce grand élan que venait de prendre l'esprit du peuple, cette direction nationale imprimée à la poésie espagnole aurait pu recevoir une confirmation riche en conséquences, si l'issue victorieuse des luttes pour l'indépendance eût été suivie d'une période favorable au culte des muses. Mais tout autre était le sort réservé au pays, comme nous l'avons raconté ailleurs. (Cf. t. III, p. 212-216.) Avec un arbitraire sinistre et avec des caprices inouïs, on maltraita, on dépouilla, on chassa et on emprisonna, lors de la restauration de Ferdinand VII, tous ceux qui avaient pris une part quelconque aux réformes de la période constitutionnelle, les libéraux aussi bien que les partisans de la France (*afrancesados*); les coups les plus sûrs, que frappaient les persécuteurs, atteignaient toujours les hommes d'un talent éminent.

De même, on ne manqua aucun de tous ces poëtes qui avaient mis leur cœur, leur langue et leur plume à la cause de la patrie. José Quintana, en digne patriarche

athlétique de la nouvelle littérature espagnole, eut à expier son patriotisme dans les cachots où il resta six ans; Gallego y fut confiné pendant le même nombre d'années. Melendez Valdes, qui était vénéré de toute l'Espagne et Moratin jeune, ce favori du peuple, moururent sur le territoire français où ils avaient été exilés comme *josefinos*. Burgos, qui avait le droit de s'appeler lui-même un apôtre de l'ordre et de la justice, et qui pouvait dire qu'il n'avait jamais appartenu à aucun parti, se vit forcé de s'enfuir parce qu'on l'accusait de joséphinisme; pour la même raison, Alberto Lista avait dû quitter le pays, lui qui, plus tard, comme recteur du collége de Santo-Mateo à Madrid, eut un nom fort honoré.

Les quelques hommes qui échappèrent à la persécution ou qui, comme les deux que nous venons de nommer en dernier lieu, purent s'y soustraire bientôt (1817), formèrent une classe de gens modérés du juste milieu qui avaient entre eux un grand air de famille. Au milieu d'eux se trouvait Reinoso, qui était entouré d'un cercle d'hommes représentant à peu près les mêmes idées, tels que Cean Bermudez, Martin Fernando de Navarrete, J. Gomez Hermosilla, Sebastian de Miñano, T.-G. Carvajal et autres; Reinoso resta, pendant les diverses phases de cette époque, à l'abri de toute attaque.

Tout ce que, dans le vide déplorable de ces six années, ces écrivains osaient entreprendre de travaux intellectuels, devait être de la nature la plus inoffensive. Le jeune Antonio Gil y Zarate (né en 1786) eut le courage de suivre l'exemple donné autrefois par Reinoso, et de fonder une société littéraire avec son ami Rovilla; dès qu'elle était découverte, elle fut dissoute. Des ouvrages de mathématiques, des manuels, des encyclopédies, des

traductions, des essais de critique et d'archéologie, voilà le *nec plus ultrà* auquel pouvaient s'élever ces hommes complétement dévoués à la cause du royalisme. Les esprits les plus éminents parmi eux, les Burgos, les Lista et les Miñano donnèrent même des preuves dangereuses du caractère sincèrement modéré de leurs opinions lorsque, après l'explosion de la révolution (1820) et pendant les orages et les tumultes des trois années suivantes, ils s'occupèrent tour à tour de la rédaction de divers recueils périodiques et qu'ils se virent exposés à la fois aux attaques des *exaltados* et à celles des royalistes. Ils s'efforcèrent de résister aux conséquences extrêmes de la Constitution de 1812 comme à l'absolutisme, et ils défendirent les principes d'une liberté modérée, tels qu'ils servirent à peu près de base à la Charte de 1837.

Lorsque, après la chute de la révolution, ce malheureux pays devint la proie du fanatisme des apostoliques, la première tempête, déchaînée par la réaction, chassa de nouveau du pays tous ceux qui se distinguaient par leurs dons intellectuels. Ce fut une véritable émigration de l'esprit espagnol, lorsque, de compagnie avec tous les députés et avec les hommes innombrables compromis pour des causes politiques, toutes les célébrités littéraires se réfugièrent en masse en Angleterre (1823), où Vicente Salva y Perez fonda sa librairie et commença les publications qui firent sa gloire.

Au sein de cette société de six à huit mille proscrits, qui excitaient la pitié de toute l'Europe, on vit naître, sur la terre étrangère, une littérature espagnole toute nouvelle et complétement rajeunie. Les marquis Miraflores, Tapia et Florez Estrada firent, en Angleterre, leur éducation littéraire en s'occupant d'études sérieuses;

à côté d'eux, Alcala Galiano, qui avait pris une part très-active dans les mesures les plus énergiques du gouvernement des *exaltados*, trouva, au milieu des afflictions, l'occasion de se déshabituer de la vie sans frein qu'il avait menée durant sa jeunesse. Le comte Toreno, ce grand seigneur aux principes d'égalité révolutionnaire, ce sceptique aux penchants de sybarite, écrivit à cette époque le premier ouvrage historique espagnol de quelque importance. Le duc de Rivas, qui partageait les opinions de Toreno, se prépara à devenir l'apôtre du romantisme en Espagne. Martinez de la Rosa, qui cultivait tous les genres de la poésie (Cf. t. IX, p. 47) était, aux yeux de ses compatriotes, un véritable colosse poétique, jusqu'à ce que, plus tard, il ne fût plus pour eux qu'un « jardin rempli de fleurs sans couleur ni odeur ». En même temps, J.-J. Mora et autres commencèrent à traduire ou à imiter Walter Scott et provoquèrent ainsi un vrai déluge de romans, semblable à celui qui, pendant les dix années suivantes, inonda l'Italie.

Pendant ce temps, tous les beaux-arts descendirent, en Espagne même, à une nullité plus complète encore que durant les six années de 1814 à 1820. Ceux des hommes du juste milieu qui avaient donné le plus de preuves de leur dévouement ne restèrent à l'abri ni des soupçons, ni des mauvais traitements. Le collége Santo-Mateo, où Alberto Lista, cet homme doux et tolérant, travaillait de concert avec son collègue Gomez Hermosilla, avait été dissous au moment même où arrivèrent les Français (1823), et où les royalistes à Madrid fondèrent la Société de l'Ange exterminateur.

Autour de ces deux maîtres, il s'était groupé vers cette époque (1822) une troisième génération de jeunes poëtes,

tels que Ventura della Vega, Espronceda, Escosura et autres, qui continuèrent dès lors leurs études dans la maison de Lista et qui, sous la direction de ce dernier, fondèrent l'*Academia del Mirto*. Cependant, bientôt l'étincelle politique mit le feu aux poudres; la Société littéraire devint une association politique sous le nom des Numantins, dont les membres étaient reçus avec les formes usitées dans les Sociétés secrètes.

Le gouvernement découvrit cette Société et enferma sept des jeunes gens dans des couvents (janvier 1825). Escosura s'était sauvé en s'exilant, et Espronceda alla le rejoindre dès que le terme de son emprisonnement fut arrivé. Ceux des poëtes qui étaient restés en Espagne se cachèrent au café del Principe ou dans les cercles du duc de Frias, mécène qui aimait les arts.

Une censure aux yeux de lynx veillait avec une fureur ridicule sur tout ce qui s'imprimait. Une élégie religieuse de Lista, imitation du Cantique des Cantiques dans laquelle l'époux et l'épouse célèbrent la résurrection du Rédempteur du monde, éveilla les soupçons du roi, qui croyait qu'il fallait entendre par l'époux et l'épouse Riego et la Patrie, et par le dur bois de la croix la potence de Riego. La censure des théâtres était exercée par le Père Carrillo, « ce terrible bourreau de la pensée », que rien ne caractérise mieux que l'anecdote suivante : On raconte qu'à la nouvelle qu'un homme condamné à mort, dont il avait été le confesseur, venait d'être grâcié, Carrillo avait dit avec le plus grand sérieux et avec un calme imperturbable : « C'est dommage ! je l'avais si bien « préparé à la mort (1) » ! Un des jeunes poëtes dra-

(1) Cf. p. 116 de la *Galeria de la literatura española* (1846), par

matiques, l'espoir du théâtre, Gil y Zarate, ne put plus arracher des griffes de cet homme de simples traductions de drames étrangers; ce même censeur ne permit pas qu'on représentât l'histoire du dernier roi des Goths, Rodrigo, et de son amour pour la fille du traître Juliano, parce que, disait-il, il n'était pas bienséant de faire voir au théâtre des rois aussi amoureux.

Bien qu'on l'eût entendu prononcer des discours exaltés aux tribunes des Sociétés patriotiques, Breton de los Herreros, cet enfant gâté de la fortune, suivit seul tranquillement sa carrière dramatique (1824), depuis que, au sortir du jeune âge, passé dans la pauvreté, il avait vu représenter par l'acteur Caprara une pièce de sa jeunesse qui portait le titre : « Dans la vieillesse la petite vérole. »

La France. Influences germaniques. École romantique.

C'était ainsi que, dans toute l'Europe continentale, depuis le sud-ouest jusqu'au nord-est, la poésie languissait dans un état d'oppression monstrueuse, tandis qu'en Allemagne elle souffrait plutôt d'une décadence intérieure. En France, au contraire, formant un contraste complet avec la fin tragi-comique de l'école romantique des Allemands, le romantisme français ou le *grand* romantisme, comme on l'a parfois nommé pour le distinguer des autres (1), prit à cette époque un puissant essor qui n'annonçait rien moins qu'une révolution dans les belles-lettres des Français.

Ferrer del Rio, dont nous avons emprunté plusieurs traits de l'esquisse qui précède. Comp. de plus Cardenas y Pastor Diaz : *Galeria de Españoles celebres*, et Ovilo 1 Olero : *Manual de biografia*, etc. 1859.

(1) Cf. Reymond, *loco cit.*, et : *Étude sur l'influence anglo-germanique en France au dix-neuvième siècle.* 1864.



Ce mouvement remarquable ne put prendre une importance aussi riche en promesses, que parce qu'il tenait étroitement à un passé déjà fort reculé et qu'il procédait des développements antérieurs de l'esprit français. Pendant le dernier siècle, lorsque la poésie allemande se relevait lentement à partir de Klopstock et qu'en même temps les principes démocratiques mûrissaient lentement en attendant leur développement indépendant, les idées que la Réformation allemande avait jetées dans le monde remportaient de grandes et nouvelles victoires dans le domaine de la politique en Amérique et dans la sphère littéraire en Allemagne.

La France, placée par sa position géographique entre ces deux courants, se partagea entre eux, suivant la nature tout à fait particulière des différentes phases que parcourut sa culture intellectuelle. Déjà Montesquieu s'était enthousiasmé pour la Constitution anglaise; ensuite, Rousseau avait dit qu'elle était la source pure et sans mélange de la nature dans l'État, dans l'art, dans la vie; puis, Diderot, « la tête la plus allemande en France », et Séb. Mercier, s'efforçant de purifier la scène, aussi bien en théorie qu'en pratique, et d'en chasser l'atmosphère que la cour y avait répandue, avaient proposé comme modèles les grands maîtres dramatiques de l'Angleterre et de l'Espagne. A ces diverses époques, cette invasion de l'influence germanique était le seul fait qui montrât que l'esprit réformateur des Allemands avait exercé une certaine action sur la France, où les effets religieux de la Réformation n'avaient pas laissé une impression durable. Au point de vue littéraire, subir cette influence, c'était rompre avec l'absolutisme de Boileau et avec l'art classique qui ne parlaient pas au cœur du

peuple; au point de vue politique, c'était rompre avec le despotisme de Louis XIV.

Tout ce que le romantisme enseignait et pratiquait, plus tard, en France se trouvait déjà instinctivement compris dans ce que demandaient ces premiers tirailleurs, qui avaient préparé l'invasion de l'influence germanique dans le domaine intellectuel des Français; effectivement, ils voulaient mettre la liberté à la place de la contrainte exercée par la règle, et substituer l'indépendance à l'imitation, le contenu à la forme, la vérité à la beauté pleine d'affectation, la simplicité et le naturel à la recherche raffinée et aux choses conventionnelles, la chaleur de la sensibilité exprimée dans un langage musical à la froideur du raisonnement, la force du sentiment spontané et l'accord parfait du cœur aux pompes creuses de la rhétorique.

Cette première phase d'un romantisme inconscient et resté encore sans nom fut interrompue et refoulée dans l'origine même par la Révolution française. La France ne s'occupa que de sa délivrance politique, tandis que l'Allemagne s'acharna à vouloir accomplir sa délivrance intellectuelle. L'action que Rousseau exerçait par ses écrits politiques l'emporta sur l'influence qu'il eut sur ses contemporains, lorsqu'il voulut régénérer leur vie morale et intellectuelle. Toutes les idées qu'il avait émises à cet égard, on pouvait croire que les tourbillons de l'immense mouvement révolutionnaire les avaient entièrement entraînées dans leurs flots impétueux.

Néanmoins, il se propagea en secret toute une famille de natures sensibles et rêveuses qui avaient hérité de ce côté sentimental du caractère de Rousseau; reculant d'effroi devant les horreurs de la Révolution, elles se

renfermaient dans une vie tout intérieure et ne s'abandonnaient qu'avec d'autant plus d'ardeur à la passion exagérée pour la nature et pour les choses du sentiment, passion que Rousseau avait mise à la mode.

Une de ces natures était Pierre-Simon Ballanche, de Lyon. Pendant toute sa vie il montrait une sensibilité très-facile à exciter; les terreurs de la Révolution l'avaient tellement ébranlé qu'il voulait perpétuer, dans une épopée, le souvenir de l'émeute de Lyon en 1793, dont il avait été le témoin. Il détestait les parodoxes que renfermait le *Contrat social* de Rousseau, et il ne partageait en aucune façon ses idées sur l'état primitif; mais il était l'admirateur enthousiaste de son esprit et, pendant longtemps, il se laissait dominer par ses sombres idées sur la corruption dans laquelle se trouvait la civilisation. Le premier ouvrage de Ballanche était intitulé : *Sur le sentiment* (1800) ; il contenait des épanchements empreints d'une profonde mélancolie qui, à la lecture, laissaient la même impression que les inspirations élégiaques de sa muse lyrique, publiées pendant les meilleures années de la Restauration. Le même caractère se retrouvait dans ses *Fragments* (composés en 1808 et publiés en 1819) ; s'abandonnant à un désespoir résigné, l'auteur ne trouvait de réel dans la vie que la faiblesse et le malheur, que la douleur et les larmes; pour lui les misères de l'homme commençaient avec son premier sourire.

Se laissant dominer à peu près de la même manière par les impressions que la Révolution avait produites en lui, Étienne de Sénancourt avait émigré et s'était réfugié au sein de la nature et de la vie végétale. Parmi les ouvrages qui nous dévoilent les diverses phases de sa vie

intérieure, son *Obermann* (1804) tient le milieu, quant au temps et au sujet, entre les *Rêveries sur la nature primitive de l'homme* (1799), ouvrage empreint d'un fatalisme désespéré, et les *Libres méditations d'un solitaire inconnu*, qui furent composées à une époque plus récente. Dans *Obermann* il raconte, sous forme de lettres et sans qu'il y ait le moindre incident dramatique, l'histoire du cœur d'un homme trompé et tourmenté par des doutes, qui avec beaucoup de sentimentalité déplore l'existence humaine et qui, luttant contre la tentation du suicide, finit par en triompher.

Presque à la même époque qu'*Obermann* parut (1803) *le Peintre de Salzbourg*, par Charles Nodier; c'était le produit d'un écrivain très-affairé, s'occupant, plus tard, des choses les plus diverses et qui, à cette époque, était persécuté pour ses opinions royalistes. Son livre, que nous venons de nommer, enchantait les lecteurs par le charme poétique qui était répandu sur les descriptions vaporeuses et colorées des paysages et de la nature, de même que par le développement animé et chaleureux des affections intérieures de l'âme.

Obermann et *le Peintre de Salzbourg*, de même que *René* de Châteaubriand et *Adolphe* de Benjamin Constant devaient leur origine soit à l'influence de Rousseau, qui continuait d'agiter le public, soit au mouvement qui, pendant un grand nombre d'années, avait été communiqué aux esprits par Werther. Ces quatre ouvrages français composaient un seul groupe de poésies sentimentales, qui avaient pour cause le besoin de revenir à la vraie nature et au véritable sentiment; ils formaient le contraste le plus tranché et le plus profond avec l'école classique renouvelée, avec la culture des sciences

exactes et avec le caractère particulier qui avait distingué la littérature du temps de Napoléon et qui régnait encore à l'époque actuelle. Les esprits disséminés et perdus dans leur isolement, qui faisaient leur apparition dans le domaine littéraire, se rallièrent en un seul groupe, dès qu'il se produisit une réaction contre la restauration artificielle du goût classique qui avait perdu toute vie réelle mais qu'on voulait ranimer sous l'Empire. Cette puissante réaction fut produite par la littérature de l'émigration, dont nous avons parlé ailleurs (Cf., t. II, p. 133), qui était l'ennemie des excès politiques, religieux et militaires de la Révolution et de l'usurpation, et qui se faisait pour ainsi dire l'alliée des étrangers venus pour combattre ces mêmes excès.

L'influence germanique entra dans une nouvelle phase. Tous ceux qui reprenaient les idées mises en circulation par Rousseau se trouvaient dans les relations les plus étroites avec des Anglais et des Allemands. De ce nombre étaient Châteaubriand, qui avait reçu sa culture intellectuelle en Angleterre et en Amérique; Mme de Staël, qui connaissait toutes les sommités de l'Allemagne; Barante, le précurseur de Mme de Staël dans le domaine de la critique et que les liens d'une étroite amitié unissaient à Chamisso, ce Français devenu Allemand; leur ami Fauriel, qui, par la solidité de son savoir, était plutôt Allemand que Français, et qui était, de son côté, étroitement lié avec Villers, cet autre Français devenu Allemand; enfin ces deux hommes, à leur tour, étaient les amis de Benjamin Constant, qui était entièrement initié à la vie anglaise et à celle des Allemands. Tous ces écrivains, séjournant fréquemment à Genève, s'étaient liés, dans cette ville, avec A.-W. Schlegel qui causa une véritable

révolte lorsque, comparant (1807) la *Phèdre* de Racine à celle d'Euripide, il osa directement en langue française ébranler sur leurs autels les idoles de la littérature française.

A cette première attaque vinrent s'en ajouter d'autres. Elles finirent par devenir une formidable avalanche et formèrent cette remarquable invasion littéraire qui, immédiatement avant l'entrée des alliés en France, fut accomplie comme un coup concerté d'avance. Le livre de Mme de Staël parut en même temps que l'ouvrage de Benjamin Constant sur l'*Esprit de la conquête et de l'usurpation* (1813) ; on venait de traduire en français (1812) les leçons publiques de Schlegel *sur la Littérature dramatique*, dans lesquelles l'auteur avait déclaré une guerre à mort au goût *roccoco* de l'esthétique française. A côté de ces ouvrages, Sismondi fit paraître (1813) son *Histoire des littératures de l'Europe méridionale*, dont l'idée lui avait été suggérée par Bouterweck; il y prouvait par des arguments historiques ce que Schlegel avait développé au point de vue de l'esthétique; rappelant, en même temps, les poëmes nationaux et populaires des peuples latins, poëmes qui s'étaient spontanément formés comme un produit naturel de l'esprit des différentes époques, Sismondi ressuscita entre autres la littérature française du moyen âge qui était tombée dans un oubli complet.

Ces travaux furent complétés de la manière la plus avantageuse lorsque, un peu plus tard (1819), Raynouard publia son *Choix de poésies originales des troubadours*, où il démontrait expressément que ces poëtes, véritables enfants de la nature, avaient été complétement indépendants de tout modèle étranger et que, chantant

leur propre vie d'après leurs inspirations individuelles et avec des formes imaginées par eux-mêmes, ils avaient légué à la postérité un tableau fidèle de leur temps et de tout ce qui les entourait. Dans sa jeunesse, Raynouard avait débuté comme poëte dramatique, en traitant des sujets antiques sous les anciennes formes classiques ; plus tard, il avait pris des sujets appartenant à l'histoire moderne (*les Templiers, les États de Blois*), et y avait montré un genre de sentiment qui appartenait aux tendances novatrices de la littérature.

Les tentatives jusqu'alors isolées et timides de ce genre semblaient prendre une importance plus grande, lorsque l'école des germanistes entreprit la publication du grand recueil de pièces de théâtre étrangères : Saint-Aulaire traduisit quelques drames de Lessing et de Goethe ; Barante interpréta avec Chamisso les œuvres dramatiques de Schiller (1821), et Guizot reprit avec Villemain (1821 sq.) les travaux par lesquels Ducis et Letourneur avaient voulu répandre la connaissance de Shakespeare.

En voyant ainsi l'influence germanique pénétrer en France avec une force de plus en plus grande, on pouvait croire que la poésie française, qui de tout temps avait été peu apte à créer et à inventer d'une manière indépendante, ne ferait que changer le joug de l'antiquité contre celui des modèles modernes et étrangers. Effectivement, on s'est parfois plaint que l'action exercée par l'influence allemande avait, à cette époque, quelque peu « dénaturé » le génie français. Mais la simple considération que le naturel français diffère entièrement de celui des Allemands, et qu'en retenant superficiellement des idées et des modèles étrangers les Français se les

assimilent d'une façon tout à fait particulière, cette considération, disons-nous, aurait dû dissiper cette crainte et faire écarter ce reproche. Le plus petit nombre de ceux qui étaient les partisans de la nouvelle école appelée romantique comprenaient réellement l'allemand ou l'anglais.

En examinant les tentatives qu'ils faisaient pour transplanter en France des ouvrages allemands ou anglais, on aurait eu bien plus le droit de se plaindre de ce qu'ils avaient presque toujours dénaturé l'esprit et le sens des poëmes étrangers. Il aurait été impossible à la lyrique française, cette héroïne au cothurne majestueux, de s'assimiler le caractère naïf et enfantin des chants allemands. Même dans les cas les plus simples, le drame français avait une difficulté extrême à s'approcher des productions de l'esprit allemand. Celui qui compare les drames de Schiller aux interprétations que Soumet, Marie-Joseph Chénier, Lebrun et autres en faisaient pour la scène française, doit s'étonner d'entendre dire, comme on le disait à cette époque, que, dans sa *Marie Stuart* (1820), Lebrun avait su séparer l'or pur du vil plomb chez Schiller.

Bien plus fâcheuse encore était la manière dont on imitait ou dont on interprétait Shakespeare. Les novateurs français voulaient qu'on vît jaillir la vie et la langue de la poésie de leur source véritable, c'est-à-dire de la nature et de la passion; mais leurs propres yeux ne supportaient pas le mouvement plein de vivacité que montre l'action dans les drames anglais; leurs propres oreilles s'effrayaient en entendant prononcer la moindre parole contraire au langage académique; enfin, leur propre langue, réglée par des lois conventionnelles, ne se prê-

tait qu'avec répugnance aux tentatives faites pour traiter les sujets dramatiques avec une liberté plus grande.

La nature particulière de l'époque, la force des circonstances, ainsi que la grandeur de la poésie allemande et de celle des Anglais combattaient en faveur de la nouvelle école; c'est pourquoi les défenseurs de l'ancien art poétique et dramatique se tenaient pleins de timidité sur la défensive, comme s'ils avaient eu conscience de la faiblesse de leur position. Cependant, la même faiblesse se montrait aussi dans l'offensive prise par leurs adversaires, qui tous étaient encore sous l'influence magique des anciennes traditions.

Les poëtes peu nombreux qui n'appartenaient qu'à demi au romantisme et qui balançaient encore entre lui et l'école classique, tels que Népomucène Lemercier, Lebrun et Delavigne, qui dans le drame osaient renoncer aux sujets dramatiques, à peu près comme Raynouard l'avait fait, et qui voulaient prudemment concilier l'ancienne et la nouvelle manière, ces poëtes, disons-nous, restaient cependant solidement attachés aux anciens procédés techniques. Avec les plus grandes hésitations, ils avançaient pas à pas pour arriver aux timides concessions qu'ils faisaient aux exigences modernes. Ceux qui étaient capables de réfléchir aux différences entre l'ancien art et l'art nouveau, manquaient absolument de courage pour suivre leur pensée d'une manière nette et logique, ou bien pour avouer avec franchise quel était le résultat de leurs réflexions.

Ni Châteaubriand ni Benjamin Constant n'osaient se prononcer contre la loi des trois unités; ni Guizot ni Fauriel ne voulaient sans façon rompre avec la tradition. C'était si commode de rester fidèle aux règles posées

par Horace et par Aristote, qui avaient l'autorité d'oracles vénérés depuis deux mille ans, et c'était si difficile de tirer du nouvel art une théorie fixe et immuable! En effet, dans la critique appliquée à l'esthétique, les Français semblaient perdre tout jugement sain, toute conséquence logique de leur propre pensée (1), ainsi que toute aptitude à s'approprier les pensées d'autrui.

Les véritables éléments des principes, posés en esthétique par les Allemands, furent encore bien moins appréciés en France que la forme réelle de leurs poésies. Le *Laocoon* de Lessing avait été traduit, mais personne n'y avait fait attention. Barante se moquait agréablement des écrits de Schiller sur l'esthétique, mais il ne les comprenait pas. On ne saisissait pas davantage et on n'appréciait pas non plus l'*Étude sur Shakespeare*, par Guizot (1822), ouvrage qui est cependant ce que les Français eux-mêmes ont, à cette époque, écrit de mieux pour poser les fondements des nouvelles idées sur l'art.

Il était impossible de maintenir en France la thèse fondamentale de l'esthétique allemande, d'après laquelle les œuvres de l'art ont pour but de représenter la vie réelle à la hauteur de l'idéal. Dans celui de ses cours où il se montrait plus qu'ailleurs maître de son sujet, Cousin professa, à la Sorbonne (1818), une esthétique d'après les principes de Hegel; plus tard, Victor Hugo reprit sa doctrine du romantisme, en tant que système d'art qui mettait le contenu au-dessus de la forme, l'esprit au-

(1) C'est ce qui a été prouvé d'une manière excellente dans une déduction historique, par un écrivain belge, Alfred Michiels (*Histoire des idées littéraires en France au dix-neuvième siècle*, 3e édition, 1848), qui cependant, sur quelques points essentiels, s'est condamné par son propre jugement.



dessus de la matière, et l'expression au-dessus de la beauté ; mais le disciple fit de la doctrine du maître une caricature, au point de vue de la théorie aussi bien que de la pratique.

Comment l'art romantique pouvait-il montrer de la hardiesse et de la confiance en lui-même, si personne ne savait clairement ce que c'était que cet art, ni quel était son but! Les idées les plus singulières avaient cours à cet égard. Dans l'opinion populaire, on considérait pour romantique tout jeune homme qui portait de longs cheveux et qui avait le duvet au menton. Tel désignait comme romantisme tout ce qui était nouveau, tout ce qui était de mode (1); tel autre semblait tenir pour romantique tout ce qui était étranger et ce que les Grecs auraient appelé barbare. Il y en avait encore d'autres (2) qui considéraient le romantisme essentiellement comme une question de forme extérieure et qui proclamaient comme les premiers romantiques André Chénier et Delille, parce qu'ils avaient rompu la monotonie de l'ancienne versification roide, en y introduisant une rime plus riche, une césure plus mobile et un enchaînement plus libre des vers. D'autres encore, qui étaient au-dessus de ces définitions purement extérieures, avaient l'habitude de rapporter l'élément romantique à toutes les descriptions de la nature qui avaient pour but de refléter la nature intérieure de l'homme. M[me] de Staël avait attribué comme domaine particulier à l'art antique et au romantisme les deux grandes ères historiques dont l'une avait

---

(1) Cf. De Toreinx : *Histoire du romantisme en France*. 1829.

(2) Comme Sainte-Beuve dans un écrit de sa jeunesse : *Tableau de la poésie française au seizième siècle*. 1824.

précédé et dont l'autre avait suivi l'établissement du christianisme. D'autres, enfin, restreignaient l'époque du romantisme aux temps du moyen âge qui, comme en Espagne et en Italie, puisait ses inspirations poétiques à la source des souvenirs chrétiens et nationaux.

Cette manière de voir dominait chez le plus grand nombre d'esprits. Elle s'accordait avec les conceptions historiques de Sismondi et de Raynouard, et avec la prédilection que montraient les romantiques allemands pour la chevalerie et pour le catholicisme. Elle cadrait bien avec les penchants des zélateurs religieux parmi les néologues littéraires, tels que Bonald, qui étaient opposés à l'école classique à cause de son amour de l'antiquité et de son caractère païen, et qui demandaient à voir, dans la littérature, le tableau de la société actuelle et du temps présent, bien qu'ils voulussent les ramener violemment vers le passé du moyen âge. Enfin, cette manière de voir était surtout d'accord avec la tendance universelle qui poussait les esprits à se détourner de la Révolution et de l'Empire, ainsi que de leurs particularités religieuses, politiques et littéraires.

Le romantisme français, qui, d'après ses premiers débuts dans la voie des réformes, aurait dû être l'allié de la Révolution, se mit, à l'exemple de l'école romantique allemande, en opposition directe avec ce grand intermède de l'époque, et suivit le chemin de la réaction. C'eût été là le point où l'influence exercée en France par les Allemands, et leur contact avec les Français auraient pu acquérir le plus de force et même prendre une certaine gravité, s'il ne s'était pas effectué, précisément sur ce point, la séparation la plus nettement marquée entre les deux pays.

Ce n'était que dans quelques cas exceptionnels, que les romantiques allemands donnaient à leurs travaux intellectuels une direction politique, et qu'ils trouvaient ainsi, tout au plus dans quelques couches de la société, une adhésion vague et sans forme précise, mais nulle part un parti nettement formé. Le romantisme français, au contraire, vivant au milieu des agitations d'un grand État, se trouva malgré lui entraîné dans la grande lutte entre la réaction et les idées révolutionnaires, et l'on y distinguait, dès le principe, les partis politiques nettement marqués de l'époque.

Les partisans de Benjamin Constant et de M[me] de Staël, appartenant sous le rapport de l'esthétique à l'école de Rousseau, et à celle de Montesquieu quant à leurs idées politiques, occupaient une position de juste-milieu dans le domaine littéraire comme dans celui de la politique. Ceux qui s'enthousiasmaient pour l'Église et pour la chevalerie trouvaient l'appui d'un parti puissant dans les défenseurs fanatiques des idées ultramontaines et féodales. Une troisième catégorie de gens naïfs ne suivit les exagérations de ces hommes que jusqu'au moment où leurs yeux furent ouverts, et où ils se trouvèrent guéris de leurs prédilections royalistes, cléricales et chevaleresques. A cette époque, où le romantisme allemand s'affaissa sur lui-même et disparut entièrement, l'école romantique française fut poussée dans le grand mouvement qui la réconcilia avec la Révolution dont, à son début, elle avait été l'adversaire. Le but que nous nous proposons dans l'exposé suivant est essentiellement de marquer ce moment, et de représenter ainsi, d'une manière nette et concise, les divers éléments qui en ont été les causes déterminantes.

Lamartine.

Ce qui avait complétement déraciné la poésie classique en France, c'était son incapacité radicale de satisfaire les exigences silencieuses et les besoins hautement proclamés d'une époque remplie et enrichie d'expériences, de sensations et d'idées nouvelles. Un jeune colonel disait, pendant ces années, à Henri Baile que, « depuis la « campagne de Russie, l'*Iphigénie en Aulide* ne lui « paraissait plus une tragédie aussi belle qu'il l'avait « cru auparavant ». Victor Hugo exprimait la même chose en termes différents quand il disait « qu'après la « guillotine de Robespierre on ne recommencerait pas « les madrigaux de Dorat, et que, dans le siècle de « Bonaparte, on ne continuerait pas Voltaire ».

Ces deux mots épuisent tout ce qu'on pourrait dire à ce sujet. On pouvait dès lors embrasser d'un seul coup d'œil tous les souvenirs qu'avaient laissés les terribles bouleversements, les crimes et les hauts faits de la Révolution, les expéditions guerrières pendant lesquelles les armées françaises avaient promené leurs drapeaux victorieux dans le monde entier, et les victimes innombrables que les familles décimées avaient dû sacrifier à cette gloire et à cette misère. A ces souvenirs se mêlaient les passions du jour ; le sentiment de la défaite et l'humiliation que l'occupation étrangère faisait subir au pays ; les dangers et les promesses du temps présent ; les espérances et les craintes qu'inspirait l'avenir ; le spectacle donné par cette famille royale qui venait de retourner de l'exil et de la misère, et qui, après avoir souffert le mal du pays et du trône, avait retrouvé l'ancienne splendeur de ses ancêtres : tout cela avait fait naître, dans l'âme des Français, des émotions d'une profondeur

et d'une étendue telles, que les formes de l'ancien art classique, véritable lit de Procuste, auraient été incapables de les rendre sans les mutiler.

Se reposant de ces tempêtes d'hiver, la génération actuelle, ouverte à tous les sentiments doux et tendres, tristes et mélancoliques, semblait languir en attendant qu'on lui ouvrît une source fraîche de consolations intellectuelles, et en soupirant après le renouveau d'une vie religieuse intérieure, et après l'aube nouvelle dans la littérature poétique.

Un moment, on crut voir le précurseur de cette aurore nouvelle dans Casimir Delavigne, lorsque (1815-1818), dans ses premières *Messéniennes* (Cf. t. IV, p. 84), il poussa des cris de douleur déchirants et qu'il donna un écho aux sentiments que l'occupation étrangère avait fait naître en France. Effectivement, dans ces élégies, il se plaignit si amèrement de l'usage que les alliés faisaient de leur victoire, et les accusa avec un emportement et avec des préjugés tellement patriotiques, qu'on crut que ce poëte au cœur si bon avait écrit sa tragédie *les Vêpres Siciliennes* (1819) dans le dessein de provoquer contre les étrangers l'explosion des vengeances nationales. A ce moment, ces poésies, répandues dans l'espace d'une année à 21,000 exemplaires, faisaient de leur auteur le poëte national de la France. Mais ces élégies qui, par leur contenu aussi bien que par leur étendue, embrassaient une sphère trop étroite, et qui, par leur forme, appartenaient à la versification traditionnelle d'une rhétorique déclamatoire, étaient incapables d'apaiser la soif du public, qui était altéré de tout ce qui parlait au sentiment.

Cette sensibilité du public n'était pas davantage satis-

faite par les *Œuvres posthumes* d'André Chénier (1819), dont l'auteur avait écrit, vingt-cinq ans auparavant, le *Projet d'un Appel de Louis XVI au Peuple*, œuvre qu'il avait payée de sa vie. Les poésies de Chénier étaient, à la vérité, en partie conçues avec toute la chaleur du sentiment que Rousseau avait mise en vogue, et qui avait essentiellement constitué le romantisme français avant la Révolution. Elles formaient donc à cet égard le trait d'union entre l'ancien et le nouveau temps; mais, elles aussi appartenaient encore, par leur forme et par leur genre, entièrement à l'école des poëtes aux allures classiques, qui aimaient à émailler les productions de leur muse de passages brillants tirés des poëtes de l'antiquité. Des poésies de cette nature n'étaient plus l'aliment qui convenait à la génération pleine de vie de ces temps-là, comme on le comprend bien quand on lit la description aride que Chénier lui-même, dans sa seconde Épître, fait de ce procédé poétique.

Tout autres furent les impressions que produisirent les *Méditations poétiques* d'Alphonse de Lamartine (1820), suivies plus tard de ses *Méditations nouvelles* (1824) et de ses *Harmonies* (1830), œuvres conçues à peu près dans un même esprit. Ces poésies jaillissaient d'une âme profondément atteinte des secousses morales qui avaient ébranlé le siècle; elles étaient donc l'image nette et fidèle du temps qui balançait péniblement entre la tristesse et la joie, entre les illusions et le désenchantement, entre la tempête et un calme profond, alternatives qui agitaient toutes les âmes élevées de cette époque.

Rien que les qualités extérieures de ces poésies montraient dans le poëte un talent inné d'une facilité, d'une souplesse et d'une élasticité presque merveilleuses et

complétement inconnues jusqu'alors. On pouvait cependant trouver à redire dans les productions du nouveau poëte: La forme trop régulière de ses vers; ses longues périodes poétiques, remplies de premiers membres de phrases entassés les uns sur les autres et de phrases incidentes emboîtées les unes dans les autres; la forme épigrammatique et aphoristique de ses abstractions philosophiques et, enfin, son goût prononcé pour des descriptions de la nature : tout cela rappelait, à la vérité, les différents abus dont les auteurs des odes classiques s'étaient rendus coupables, c'est-à-dire leurs tours de force de rhétorique, de poésie didactique et de poésie descriptive. Néanmoins, jamais on n'avait vu une aussi grande richesse de rimes, ni une aussi abondante variété de strophes et de rhythmes alternants, ni des chutes aussi mélodieuses et d'un effet musical aussi harmonieux que chez Lamartine; jamais on n'avait vu mouler d'une manière aussi directement palpable des pensées aussi variées dans un langage aussi brillant et aussi riche en images; jamais on n'avait vu un poëte conduire le lecteur avec autant de sûreté et d'aisance, en le faisant sortir du labyrinthe des périodes les plus compliquées pour lui donner avec une clarté éclatante l'intelligence complète de son sujet.

On entendait parler dans Lamartine un fils des Muses qui obéissait au pur instinct poétique, et qui ne se laissait troubler ni par les théories ni par les critiques, appelées par lui-même la puissance des impuissants; on voyait en lui la nature primitive d'un génie qui, pour ainsi dire, s'ignorait lui-même et dont les premiers vers, respirant le sentiment joyeux d'une indépendance complète à l'égard de toute influence étrangère, semblaient entière-

ment achevés et arrivés de prime-abord à une maturité complète. Lamartine avait reçu des impressions vagues de poëtes allemands, italiens et français, d'Ossian et des prophètes de l'Ancien Testament; mais, avant tout, il puisait ses ressources en lui-même, il les trouvait dans la vive faculté sensitive avec laquelle il s'assimilait toutes les impressions extérieures, et dans la puissance avec laquelle toutes ses impressions intérieures réagissaient sur ses forces poétiques.

Ce genre de talent n'impliquait pas l'invention poétique proprement dite; Lamartine aurait échoué dans toute tentative épique ou dramatique. Quand, dès cette première période, il osait faire un essai de cette nature (1), on commençait aussitôt à douter de son talent, sinon à en désespérer. Mais sa nature sensitive et extrêmement impressionnable faisait de lui tout naturellement un poëte lyrique obéissant aux inspirations d'un cœur trop plein qui déborde, un poëte auquel tout sentiment humain donne une leçon de poésie, et de l'âme duquel « toute « passion, en frappant sur son âme, tire un accord su- « blime ».

Appartenant à une famille qui avait eu à souffrir des cruautés de la Révolution; fils d'une mère pieuse dont il était presque l'image virginale; élève, enfin, des Frères de la Foi à Belley, Lamartine avait, lors de son entrée dans le monde, éprouvé les sentiments les plus amers et les plus pénibles en voyant « l'altière stérilité » de l'époque impériale, « où les hommes géométriques « avaient seuls la parole » et où le nombre et le sabre

(1) Comme dans la *Mort de Socrate* et dans son *Dernier Chant de Childe Harold.*



étaient tout. Il se sentit profondément soulagé lorsque cette époque arriva à sa fin. Au milieu des agitations vulgaires, que faisait naître la fureur avec laquelle on se jetait dans la mêlée des partis, ainsi que dans les affaires financières et industrielles, on aurait dit qu'une grande partie de la société commençait à respirer librement sous de frais ombrages où la conduisait le poëte après les ardeurs d'un ciel brûlant.

En effet, dans ses trois recueils et avec plus de solennité encore dans les hymnes de ses *Harmonies* qui rappellent les Psaumes, son âme croyante s'absorbait dans la pensée de l'Infini ; le poëte rappelait ses lecteurs aux choses éternelles, déplorant la décadence de la foi, combattant l'athéisme des révolutionnaires qui avaient détruit les temples, et n'écoutant que la seule voix d'une confiance jeune et toujours renaissante, à laquelle tout doute pesait comme un lourd fardeau et pour laquelle l'amour et l'espérance étaient un besoin absolu.

Sortant de la période d'un sombre désespoir où les Werther se livraient avec délices à la pensée du suicide, Lamartine, qui n'avait rien ni d'un René ni d'un Faust, s'opposait au contraire avec une grande netteté au poëte célèbre du jour, à lord Byron, dans lequel les âmes sensibles, saluant dans Lamartine le chantre de l'espérance, ne voyaient que l'ange du désespoir (1). Lui-même exhorta « le Roi des chants immortels » à laisser à la Nuit les doutes et les blasphèmes, à envoyer ses cris au Ciel et à prendre son vol lumineux vers le Jour : « Alors il « pourrait encore s'asseoir au milieu des chœurs sacrés. »

(1) Paroles de Cuvier adressées à Lamartine lors de sa réception à l'Académie française.

Le premier recueil de ces *Méditations*, dont on vendit 45,000 exemplaires dans l'espace de quatre années, produisit immédiatement un effet incroyable. Ce fut une véritable révolution. Depuis la publication du *Génie du christianisme* par Châteaubriand, aucun ouvrage ne s'était, avec autant de puissance, emparé des masses. Talleyrand, en véritable Méphistophélès, prédisait à l'auteur que, ses poésies édifiées sur des nuages et sur des vapeurs, entraîneraient les hommes suivant leur habitude et malgré l'acharnement avec lequel ils s'attachaient aux choses matérielles; ses vers religieux, ajoutait-il, obtiendraient les applaudissements des athées et des femmes les plus profanes (1).

Lorsque, dans les cercles de Mme de Broglie, Lamartine lut ses poésies, il fit naître aussitôt un enthousiasme général. Dès qu'elles furent imprimées, le zèle le plus passionné pour le poëte pénétra dans tous les salons. Tous les poëtes du jour s'empressèrent de présenter leurs hommages au nouveau venu qui tout à coup rejetait dans l'ombre les Delavigne, les Chénier et les Béranger. Un jeune enthousiaste le célébra comme le dieu des vers, comme l'aigle des dieux qui avait dérobé sa foudre à Pindare. Jules Janin l'appela « le dieu avec lequel tout « commençait à nouveau; il était toute une poésie, disait- « il, il était la poésie et le charme magique de l'enchan- « tement. »

La faveur la plus rare du sort combla cet homme qui (né en 1792), lors de ses premiers débuts, se trouvait dans l'épanouissement le plus parfait de toutes ses facultés; qui, en Italie, avait conclu un heureux mariage

(1) Cf. de Mongeol : *Lamartine*. 1858, p. 61.

avec une riche Anglaise, et qui, après être entré dans la carrière diplomatique, se vit désigné, en 1830, au poste d'ambassadeur de France en Grèce.

En s'éloignant de sa patrie, il resta étranger à toutes les jalousies personnelles du monde des artistes envieux; la critique ne semblait pas exister à son égard. Des orthodoxes au regard perçant (1) ont vu, plus tard, une extase panthéiste sous ses glorifications du créateur de l'univers, une simple machine poétique dans les éléments vagues et indécis de sa croyance et, au fond de ses émotions pieuses, uniquement des souvenirs d'enfance de ce poëte qui avait à oublier une période orageuse de sa jeunesse, passée au milieu des séductions et des jouissances de la capitale. Ces mêmes critiques ont trouvé, dans le vague de sa pensée et dans le caractère mélodieux de ses formes poétiques, une suavité doucereuse et maladive, plus propre à endormir et à énerver les âmes qu'à les retremper et à leur donner une plus grande force morale. Mais à l'époque dont nous parlons, ces scrupules n'auraient pas trouvé d'écho.

Lorsqu'on félicita le père de Lamartine au sujet des sentiments chrétiens et monarchiques de son fils qui, dans ses Odes à Bonald, à Bonaparte, à la naissance du duc de Bordeaux et au couronnement de Charles X, poussait le bourbonisme jusqu'à l'excès, le père, dit-on, répondit « qu'on ne connaissait pas son fils, que c'était « une girouette qui tournait même par un calme plat »; néanmoins, à cette époque, on aurait compté sur le poëte comme sur un des appuis les plus sûrs du trône.

---

(1) Cf. Vinet : *Études sur la littérature française au dix-neuvième siècle.* 2e édition, 1857.

Les classiques prosaïques pouvaient bien être terrifiés en voyant les innovations que Lamartine introduisait dans la langue; ils pouvaient bien sourire de la monotonie de l'unique couleur « bleue » dont se revêtait sa tristesse mélancolique : néanmoins, les hommes les plus divers ont rendu un témoignage éloquent au pouvoir de Lamartine, en disant que non-seulement il les avait charmés individuellement, mais que « toute la France « s'était affligée avec le poëte, qu'elle avait chanté et « pleuré avec lui et qu'elle s'était enivrée de ses poésies « et même de sa personne ».

Si tout le monde s'agenouillait ainsi devant la gloire de Lamartine, n'y avait-il pas à craindre que le poëte ne se prosternât avec les autres pour s'adorer lui-même? Si cette organisation délicate avait pu rester debout et intacte au milieu des flots de bonheur extérieur et intérieur que la fortune versait sur le poëte, Lamartine comme homme aurait présenté au monde des phénomènes miraculeux qui auraient été à la hauteur de son merveilleux talent poétique.

Victor Hugo.

Les voltairiens avaient beau se railler des pieuses nspirations de Lamartine, et les considérer comme un dangereux renfort donné à l'obscurantisme clérical; on ne peut pas méconnaître que les impressions d'un caractère noble et élevé ne se soient répandues facilement et dans une sphère très-étendue, pendant ces années-là où l'exagération pernicieuse de l'influence cléricale n'avait pas encore réveillé la nation de sa léthargie. En effet, à cette époque, l'austère Cherubini donnait à la musique aussi le même élan religieux qu'on trouve dans les œuvres de Lamartine, et l'on voyait se grouper au-

tour de ce dernier, bien qu'il fût absent, toute une école de poëtes avec des tendances semblables, qui se ralliaient autour de lui comme autour d'un centre moral.

Ce fut là le premier *cénacle* romantique (1815-1824), dont le centre extérieur était représenté par Émile Deschamps, fabricant de poésies et de pièces dramatiques et traducteur appartenant à l'école allemande; parmi les jeunes écrivains de ce cercle, tels que Soumet, Guiraud, Pichald, Jules Lefèvre, Sainte-Beuve et Alfred de Vigny, il jouait le rôle d'accoucheur littéraire, comme Gleim l'avait joué autrefois en Allemagne. Il écrivait des lettres d'encouragement, des préfaces et des introductions sans nombre, et entretenait ainsi une activité vaillante et exempte de toute présomption dans cette période d'une naïveté touchante, où la moindre production poétique était un événement, et où, dans la lutte encore décente entre la nouvelle et l'ancienne école, tout arrêt de la critique était pesé avec beaucoup de soin et d'attention.

Les poëtes de cette école, appelée emmanuélique par Victor Hugo, les confesseurs d'un art chaste et purement idéal, marchaient tous sur les traces de Châteaubriand et puisaient leur enthousiasme aux écrits bibliques, aux légendes du moyen âge et au trésor des souvenirs nationaux. Si l'on excepte les plus jeunes de ces écrivains, ils penchaient tous moins vers Byron que vers les poëtes germaniques d'une trempe plus antique; aussi voyait-on se passer dans leur sein ce fait presque incroyable, que la poésie française rappelait la muse de Klopstock, comme on l'avait vu déjà quelquefois chez Lamartine, mais comme on le voyait plus encore chez de Vigny.

Encore plus indépendant de modèles français que ne l'était Lamartine, de Vigny était d'autant plus redevable à des poëtes étrangers, c'est-à-dire à la Bible, à Ossian, à Dante, à Milton et à Klopstock. Il se produisit à la fois comme poëte de l'avenir (en alternant avec les temps, d'après l'exemple donné par Klopstock), comme rhapsode antique, comme barde biblique et comme trouvère chevaleresque. Dans ses premiers poëmes (1), il étonna considérablement ses compatriotes par le choix des sujets d'un spiritualisme exalté; en outre, pour les traiter, il lui fallait créer un langage et des expressions d'une nature toute particulière, tels qu'on ne pouvait les chercher et les supporter que dans cette Allemagne qui, aux yeux des Français, est l'Inde de l'Occident, le pays de la musique, d'un jour crépusculaire, des contes bleus et des rêves.

La simple production de ces poésies séraphiques démontre, d'une manière remarquable, quelle était la disposition extraordinaire des esprits à cette époque, et jusqu'à quel point s'élevait l'exaltation du sentiment religieux, poétique et musical. La puissance avec laquelle ces dispositions dominaient dans les âmes se montre d'une façon peut-être plus remarquable encore dans ce fait que même un homme, tel que le jeune Victor Hugo (né en 1802), en fut saisi et entraîné.

A la façon dont ce poëte s'était produit dans ses premiers contes (2), genre qui ordinairement montre la na-

(1) *Dolorida*, *Moïse*, *Éloa* (1822-1824). Éloa est une ange vierge, sortie comme une fleur d'une larme du Sauveur pleurant; ses joies pendant son état d'innocence, son repentir et ses souffrances, après qu'elle a succombé sous la puissance de la séduction, forment le sujet de ce poëme.

(2) *Bug Jargal* et *Han d'Islande*. 1823.

ture d'un poëte telle qu'elle est et sans voiles, on aurait pu croire que, dans Victor Hugo, il renaîtrait un poëte de la race des tragiques antérieurs à Shakespeare, et dont la muse avait porté les traits de Mégère. Mais si, à côté de ces essais incultes, on ouvre les *Odes* publiées à la même époque (1822), on est étonné de voir quelle merveilleuse distance sépare des contes le recueil de ces poésies, sorties entièrement des besoins de son temps et parlant tout à fait le langage d'une société que le poëte, avec une douloureuse émotion, voyait sortir des saturnales de l'athéisme et de l'anarchie, et soupirer ardemment après les consolations de la religion.

Bien que Victor Hugo fût plus jeune de dix ans que Lamartine, il semblait aiguillonné par l'émulation qui le poussait à faire avec lui la chevauchée matinale et à célébrer le premier, à côté de lui, l'aurore de la nouvelle ère poétique par les produits de son talent. Une ambition pleine de fierté lui était innée ou lui avait été peut-être inculquée de bonne heure par son père, le général Hugo, qui, si ce n'est pas simplement une phrase poétique, avait révélé à l'enfant précoce, lorsqu'il n'avait que sept ans, les plus profonds secrets qui agitaient son âme de poëte et de soldat. Sachant de bonne heure rimer des vers, le jeune Hugo s'occupait, dès l'âge de quatorze ans, de compositions dramatiques ; trois de ses odes, écrites dans sa première jeunesse, avaient été couronnées.

Lorsqu'il vit incarné, dans la personne de Lamartine, le véritable poëte que depuis longtemps il avait en vain appelé de tous ses vœux, il fut saisi d'une soif de gloire impatiente, à laquelle il donnait une expression poétique inspirée par la modestie la plus orgueilleuse ; sur

le même char il voulait descendre avec lui dans l'arène lyrique ; Lamartine devait porter la lance, tandis que lui conduirait les coursiers ; avec lui, qui avait découvert les mondes poétiques, il voulait faire le même voyage « autour de l'âme » ; Lamartine serait le vaisseau, et lui la barque; Lamartine serait Colomb et lui La Peyrouse.

Pendant une carrière semblable, où les dirigeait longtemps la même bonne fortune, les deux poëtes eurent des destinées qui se ressemblaient sur plus d'un point. Chacun d'eux possédait une mère digne de toute vénération, et qui exerçait une influence salutaire sur son fils; chacun d'eux sut se faire une belle vie domestique dont la base était un amour de première jeunesse; chacun d'eux perdit, plus tard, une fille aimée avec une véritable exaltation. En entrant dans la lice de la vie publique, tous les deux partageaient les mêmes sentiments chrétiens et monarchiques, les mêmes idées élevées de la dignité du poëte et la même ambition d'enlacer dans une lutte amicale les cercles qu'ils décriraient dans leur vol de cygne et d'aigle.

Néanmoins, les natures des deux poëtes étaient essentiellement différentes. Ils se voyaient tous les deux placés en dehors de la lutte des partis poétiques, et ils occupaient cependant chacun une position particulière; tous les deux étaient comptés parmi les membres de l'école moderne, mais, dans leurs professions de foi théoriques, ils maintenaient tous les deux (en particulier Victor Hugo) le point de vue des poëtes classiques, et, s'opposant à la manie des innovations, ils se plaçaient du côté de la prosodie traditionnelle et de la langue « fixée » par Racine et par Boileau.

Ce fut sur ce point même que les deux natures se séparèrent. En effet, Victor Hugo avait en lui, comme un don naturel, l'instinct et le besoin de se faire sectaire et de révolutionner la littérature, instinct qui était étranger à Lamartine. L'un et l'autre savaient manier, avec une facilité et une hardiesse admirables, leur langue enrichie jusqu'à l'exubérance et les procédés techniques entièrement nouveaux dont ils se servaient, facilité qui les poussait jusqu'à des hardiesses telles que les esprits prosaïques y voyaient une révolte en masse de tous les solécismes et de tous les barbarismes. Cependant, on vantait Victor Hugo infiniment plus que Lamartine, à cause de l'habileté consommée avec laquelle il dominait la langue, dont il faisait ce qu'il voulait, « qu'il avait « forgée comme du fer, trempée comme de l'acier, coulée « comme de l'airain et ciselée comme de l'argent ou « sculptée comme du marbre (1) ». Mais aussi le blâmait-on avec plus de virulence que Lamartine à cause de ses antithèses capricieuses, où on le voyait tantôt s'élever plus haut que son émule et tantôt tomber plus bas, et à cause de son langage qui passait de la vulgarité à l'emphase exagérée, d'une trivialité recherchée à un pathos étudié, du simple et du beau à ce qui était raffiné à l'excès et monstrueux. On lui reprochait également avec plus de dureté qu'à Lamartine la prédilection marquée avec laquelle, à l'instar des classiques, il cultivait, dans le genre sublime de l'ode, l'ornementation mythologique, la rhétorique pathétique de l'ancienne manière et ce phébus sénatorial que les « premiers-nés « de l'ancien peuple latin » se plaisent tant à parler.

(1) Cf. Planche : *Portraits littéraires*. 1836.

Plein de mesure et gardant toujours l'empire sur lui-même, Lamartine n'oubliait jamais, même dans ses plus grandes hardiesses, les lois des convenances les plus délicates; sur son Pégase, on le voit toujours planer légèrement dans l'éther, où il n'aperçoit le monde qu'à vol d'oiseau, et où il ne trouve d'autre résistance que celle que lui oppose l'atmosphère légère des nues fugitives. Victor Hugo, au contraire, fait galoper le cheval des Muses dont les naseaux ronflent et dont les sabots sont blessés, et le force à vaincre les résistances que les pierres et les ronces des bas-fonds offrent à sa course effrénée, comme s'il brûlait du désir de bien faire voir, par les moindres mouvements, toute son habileté à dompter le coursier fougueux.

Si l'art de Victor Hugo avait ainsi un caractère plus violemment tendu, il avait en même temps une plus grande profondeur que celui de Lamartine : en effet, trouvant des points de contact plus nombreux et plus variés avec la large vie du monde, il montrait aussi une plus grande variété dans les sujets et dans les formes de ses poésies. C'est pourquoi, possédant comme Lamartine un talent essentiellement lyrique, et incapable comme lui de s'assimiler les pensées et les sentiments d'autrui, il était cependant de plus en plus tenté de prendre le masque de personnages dramatiques et épiques.

Si l'accord harmonieux chez Lamartine, ce poëte des Grâces, n'est que l'image de son naturel doux et bienveillant, ainsi que de son optimisme et de son idéalisme, le dérèglement peu harmonieux dans les pensées, dans les images et dans les formes chez Victor Hugo est le signe caractéristique d'une nature qui incline davantage vers le réalisme, qui est violemment agitée par les doutes

et qui se laisse aller à un sombre fatalisme. Formant un contraste tranché avec l'heureux abandon auquel se laisse aller Lamartine, l'activité de Victor Hugo est, à un bien plus haut degré, le résultat de la volonté, des luttes ardentes et du travail énergique d'un esprit plus vigoureux. Ce qui chez Lamartine est une possession heureuse, semble être chez Victor Hugo un bien péniblement acquis; ce qui chez l'un est venu spontanément, est voulu chez l'autre ; ce qui chez l'un est trouvé, est cherché chez l'autre. En créant d'instinct, Lamartine dédaignait toute théorie et toute réflexion ; Hugo, au contraire, avait toujours besoin de se rendre compte du sujet, de la forme et du but de ses poésies, et d'unir ainsi en lui le penseur et le poëte ; qui plus est, il semblait toujours enclin à avoir plus de foi en ses théorèmes qu'en sa poésie.

A cette dangereuse conscience que Hugo avait de la valeur de ses idées, il se mêlait une grande vanité du poëte qui avait besoin de jouir de lui-même et de se mirer dans ses propres œuvres. De là, son attitude pleine d'ostentation et toute théâtrale, son habitude de calculer l'effet, et l'adoration qu'il vouait à son esprit aux variations nombreuses, et à son « âme aux mille voix que « Dieu avait mise comme un écho retentissant au centre « de l'univers » : rien ne pouvait donc être plus éloigné de la simplicité sans faste des anciens, ni de ce que Shakespeare appelait la modestie de la nature.

Non-seulement cette volonté consciente se montre dans chacune de ses œuvres, mais encore, déterminant librement la voie qu'il voulait suivre, le poëte donnait une direction et un but fixes à toute sa vocation poétique. Ses *Odes*, dont la composition successive, telle qu'elle

est représentée par les différentes éditions, s'étend sur une période de dix ans (1818-1828), étaient complètement imprégnées des mêmes sentiments chrétiens et légitimistes que l'on trouve dans les poésies de Lamartine ; il y avait seulement cette différence que, chez Victor Hugo, l'élément religieux se trouve sur l'arrière-plan, comme l'était l'élément politique chez Lamartine, tandis que chez le premier l'élément profane est au premier plan, comme l'élément spirituel l'est chez ce dernier.

Il est possible que pour Victor Hugo le christianisme ait eu plutôt un caractère poétique que religieux ; que, dans l'art qu'il possédait d'animer la nature inanimée, on voit prédominer l'idée panthéiste, et que chez lui, bien plus que chez Lamartine, le doute ait rongé la jeune fleur de la foi déjà avant son épanouissement : néanmoins, arrivé au point où le doute et la foi suivent des chemins différents, il s'était plein de confiance abandonné à la direction de la puissance supérieure. Effectivement, dans sa critique du livre de Lamennais sur l'*Indifférence*, il s'était senti tenté de considérer l'athée comme un être dont la place est parmi les bêtes brutes, et « se souvenant, dans son néant, du ciel, il avait ap- « pelé le Seigneur, et le Seigneur était venu ».

Ce sentiment pieux pouvait ne pas être une simple illusion poétique dont il se serait bercé ; le poëte n'ignorait pas les émotions de l'âme dans lesquelles la conviction de notre union avec Dieu jette ses racines les plus profondes. Quand, dans ses poésies lyriques, composées de 1820 à 1830, et surtout dans ses *Feuilles d'Automne*, il nous introduit dans les petites profondeurs de sa vie domestique et dans celles de la vie de son âme ;

quand il s'abandonne aux nobles sentiments que lui inspire sa famille, et que, en proie à la désolation et à la douleur après la mort de sa mère, il se console par le bonheur qui lui reste dans la personne de son ange tutélaire, assise avec lui au même foyer; quand il jette des regards pleins de regrets sur l'innocence, la pureté, les aspirations vives et les richesses intérieures de la jeunesse; quand il rêve penché sur le berceau de son enfant endormi, qu'il exhorte sa fille à la prière, qu'il chante le prix des larmes ou qu'il calme sa bien-aimée qui pleure : toujours et partout on sent battre chez lui un cœur plein de sensations sincèrement religieuses qui, dans leur expression simple, naturelle et poétique, produisent plus d'effet que ne pourrait le faire tout autre langage.

Mais ce poëte n'entendait pas seulement la voix de la grande nature et de son âme à lui, il écoutait aussi celle du monde politique et de la vie publique; il proclama expressément lui-même, dans la préface de la première édition des *Odes*, qu'outre le but littéraire sa poésie poursuivait aussi un but politique. Rebuté dès sa jeunesse par les terreurs de la Révolution, le jeune jacobite (1) croyait devoir appuyer l'opinion légitimiste par sa « poésie de *cavalier* ». Dans les années où il manquait encore de l'expérience historique nécessaire pour apprécier ce qu'il y avait de bon dans le chaos de la Révolution, il devenait le véritable poëte de la Restauration qui s'enthousiasmait pour son parti. « Pour refléter l'astre « salutaire de la liberté enfuie au ciel, disait-il dans

(1) Cf. *Journal d'un jeune jacobite de* 1819, dans : *Littérature et philosophie mêlées*. 1834.

« ses chants, le courant populaire doit couler pur dans « ses ondes, à l'ombre du trône appuyé sur les lois ». D'après lui, la mission des poëtes de ces jours était de s'armer de la lyre et, comme Orphée s'était jeté dans le sein des enfers, de se jeter au-devant des peuples en démence, pour réparer les désastres causés par la littérature sophistique de la société idolâtre et démocratique du dix-huitième siècle.

C'est pourquoi, dans ses *Odes*, auxquelles il espérait donner un grand intérêt dramatique à la place de la froide monotonie assignée par la tradition à ce genre de poésie, Victor Hugo parcourut, comme dans une chronique poétique du temps, l'histoire contemporaine de son peuple, et il en fit un livre de deuil, de grandeur et de victoire. Jetant un regard d'indignation sur les exécutions sanglantes de Verdun, sur la violation des tombes royales et sur le martyre des Vendéens, il flétrit les bourreaux de ces victimes pour venger la cause des morts. Il représente Louis XVI, qui après sa mort rétablit au ciel la chaîne interrompue de la légitimité, comme étant reçu, avec des honneurs et des titres royaux, par Dieu le Père lui-même et par les chœurs des anges; il déplore l'assassinat du duc de Berry dans un langage qui, par son emphase et son exaltation, rivalise avec la prose de Châteaubriand; il célèbre la naissance du duc de Bordeaux, cet enfant innocent qui efface et rachète les crimes entassés sur la tête du peuple; lors du baptême de ce prince, il chante les louanges de Châteaubriand qui avait apporté de l'eau du Jourdain pour cette cérémonie, et il va jusqu'à féliciter le fleuve du prophète d'avoir « fourni à l'enfant des rois le moyen divin qui jadis rendit le jour à l'aveugle ».

Ces sentiments royalistes étaient accompagnés d'une grande prédilection pour tous les souvenirs de la féodalité et du moyen âge. Comme un oiseau de passage, disait-il dans ses chants, le poëte cherche de voyage en voyage le printemps et les ruines, ces débris chers à la patrie et habités par des ombres (mais par des ombres de géants); personne n'a plus violemment que lui montré son indignation à la « bande noire », qui avait l'habitude d'acheter les précieux monuments de l'architecture antique pour les détruire ensuite.

Faisant ainsi l'apothéose des temps qui n'avaient pas encore abandonné l'honneur et la foi, Victor Hugo ranima dans ses *Ballades* les anciennes croyances populaires conservées par les légendes et par les traditions, ainsi que le monde des esprits représenté par les sylphes, les lutins, les fées et les géants, comme si, par cette mythologie chrétienne, il voulait chasser celle de l'antiquité. Il voulait ainsi donner une idée de ce que les poésies des premiers troubadours avaient pu être; cependant, il prouva de cette manière qu'il ne savait pas ce qu'elles étaient réellement.

En prenant cette attitude d'un censeur poétique de son temps et de son peuple, il se plaisait, dès ses premiers débuts, à se croire, pour ainsi dire, destiné à remplir la mission d'un prophète, ce qui est d'une grande importance pour toute l'histoire de son développement ultérieur, et ce qui, en face de Lamartine qu'on a si souvent comparé aux *lakistes* anglais, le place à côté de lord Byron. Dans sa première *Ode*, il prête l'oreille à la voix qui lui conseille de ne pas ajouter les maux du monde à ses souffrances individuelles, et de garder le repentir et le deuil pour ses propres crimes et pour ses

douleurs personnelles; car, lui disait cette voix, les peuples se précipitent vers l'abîme et les chants ne les sauveront pas. Mais il rejette la gloire dépourvue de l'honneur; la gloire, disait-il, était son but : dans les temps criminels, le poëte imitait les héros et se plaçait à côté des justes opprimés. Il voulait que le poëte fût « le pasteur des esprits » et « qu'il marchât à la tête des « peuples comme un brillant fanal, pour leur montrer le « chemin et pour les ramener à tous les grands principes « de l'ordre, de l'honneur et de la moralité ».

Nous aurons à voir de quelle façon Victor Hugo accomplira cette mission qu'il s'est donnée lui-même. Ce qui pourra nous inspirer quelques craintes à ce sujet, c'est précisément cette vanité pompeuse qui nous surprend dès le début de sa carrière littéraire; c'est l'exagération du sentiment de sa propre valeur comme poëte, c'est le ton d'oracle tout napoléonien d'une présomption, qui ne doute jamais d'elle-même; c'est enfin la préoccupation constante de son esprit qui songe plus à sa gloire qu'à sa mission. C'est cette attitude toute théâtrale qui fait craindre que la mission ne finisse par devenir un rôle à jouer.

Posilion prise par les Bourbons à l'égard de la lilléralure.

Depuis l'exemple donné par François Ier, la France avait toujours pu dire avec éloge de ses rois, qu'ils avaient attiré à leur cour les arts et les sciences pour faire de leur alliance avec les chefs intellectuels de la nation une véritable puissance, et que, par la faveur montrée aux poëtes par ces mêmes souverains, ceux-ci avaient su « féconder les fleurs de lis ». Ces traditions, brisées par la Révolution, n'avaient pas été renouées par Napoléon; c'était là un des reproches les plus amers

faits à cet ennemi de l'idéologie qui s'était abandonné à tout le bonheur du pouvoir ; on aurait donc pu croire que, par simple opposition politique contre l'usurpateur du trône, les Bourbons se seraient crus obligés de rentrer dans ces voies suivies par leurs ancêtres.

On ne comprend guère pourquoi ils ne le firent pas. On le comprend d'autant moins que la jeune littérature de cette époque, qui avait pris naissance dans l'émigration, était fort étroitement liée aux destinées des Bourbons et que, lors de leur retour, elle était allée au-devant d'eux avec un dévouement entier et en se mettant complétement à leur service. Avec quelle soumission et avec quel respect solennels Châteaubriand n'avait-il pas saisi la moindre occasion pour les saluer dans la jeune histoire de leur restauration ! Combien n'était-il pas touchant de voir Ballanche accompagner la Restauration de son épopée en prose, intitulée *Antigone* (1814), lorsque l'opinion publique, bien que telle ne fût pas l'intention de l'auteur, reconnaissait dans Œdipe, courbé par le malheur, et dans sa fille le roi et la duchesse d'Angoulême ! Quel spectacle saisissant, lorsque le martyr André Chénier sortit, pour ainsi dire, du tombeau et parut à la tête du nouveau mouvement littéraire ! De quel profond intérêt ne témoignaient pas les odes, les élégies et les biographies, publiées lors de l'assassinat du duc de Berry et à l'occasion de la naissance de son fils par les Lamartine, les Hugo, les Ballanche et les Châteaubriand ! Quel prix la dynastie royale n'aurait-elle pas dû attacher aux seuls chants de ces poëtes, dans lesquels elle possédait un contre-poids aux satires et aux chansons anti-dynastiques de Béranger, de Charles Comte et de Cauchois-Lemaire !

Mais les Bourbons restèrent spectateurs indifférents de ces efforts et ils ne surent pas profiter de ces précieux lingots pour en battre de la monnaie à leur profit. Le libraire Ladvocat humilia cette dynastie, lorsqu'il s'érigea en « Apollon de ce nouvel Olympe; » qu'avec une grande libéralité il se fit l'éditeur des œuvres de Châteaubriand, des premiers produits poétiques des Victor Hugo et des de Vigny, des ouvrages scientifiques de Guizot, de Villemain, de Saint-Aulaire et de Barante; qu'il se fit un autre Mécène par son tact de connaisseur, un véritable Médicis par son faste, et un nouveau Timon par sa prodigalité, de sorte qu'à l'exposition des tableaux de 1826 son portrait était exposé comme le pendant de celui du roi.

Louis XVIII, ce monarque pédantesque, différait trop par ses goûts de cette jeune génération, pour qu'il eût pu s'en rapprocher; parmi ses ministres, Corbière, tout en étant lui-même bibliomane, était décrié à cause du peu de prix qu'il attachait à la littérature; Villèle avait une aussi mauvaise réputation que lui à cause des réponses sèches avec lesquelles il avait l'habitude de renvoyer les poëtes qui lui présentaient leurs hommages.

Charles X était tellement borné, qu'il lui aurait été impossible d'apprécier, à quelque titre que ce fût, un homme d'une valeur intellectuelle quelconque. On vanta ses bons sentiments lorsque, à une requête demandant qu'on interdît les innovations immorales au théâtre, il répondit « qu'au théâtre il n'avait d'autre voix que tous « ceux qui se trouvaient au parterre »; bien que cette réponse eût un air aimable et libéral, elle prouvait cependant que le prince n'avait pas une idée de ce que

c'était que d'entourer le trône de puissances morales de la nature la plus forte.

On aimait à voir à la cour le chansonnier Désaugiers, parce qu'il rappelait le peuple de la politique qui assombrissait les esprits à la frivolité et à la gaieté de l'ancienne France ; on l'attirait à toutes les fêtes auxquelles il donnait un nouvel éclat par ses couplets. Quant aux brillants représentants de la nouvelle ère littéraire, on essayait de les contenter par des titres et par des places, sans qu'ils eussent été seulement certains de ne pas se voir punir par la disgrâce pour les moindres faux pas sur le terrain de la politique. Delavigne, qui ne voulait pas cacher ses sentiments libéraux, perdit sa modeste place de bibliothécaire à la chancellerie, et il fallut que le duc d'Orléans le dédommageât de cette disgrâce.

Les Bourbons avaient peur de tout ce qui s'appelait liberté et surtout de tout ce qui ressemblait à de l'esprit. On est frappé d'étonnement et d'indignation en voyant leur incroyable apathie; ils n'étaient pas même tentés de faire valoir ou d'exploiter la puissance de la littérature qui s'offrait d'une manière fort inattendue à l'époque des crises les plus graves et qui savait avec tant de force s'emparer du peuple, en s'adressant au plus beau côté de son caractère ouvert à toutes les émotions vraies et facilement accessible aux impressions les plus salutaires.

L'aveuglement absurde, avec lequel ils négligeaient cette puissance bienfaisante qui voulait les soutenir, ne peut se comparer qu'à la protection insensée accordée, un peu plus tard, par les fins politiques de Vienne, aux funestes imitateurs du scepticisme de lord

Byron, qui fournissaient quelque aliment à leur malignité et qui amusaient un peu leur esprit blasé.

Quelle est la dose infiniment petite de sagesse qui gouverne le monde, c'est ce qu'on n'aperçoit nulle part avec autant de netteté que quand on voit jusqu'à quel point tous les gouvernants en tous lieux sont incapables d'apprécier à leur juste valeur les forces intellectuelles d'une époque et la puissance des idées qui agitent leurs contemporains; en effet, pour les comprendre, il faut un talent de combinaison politique qui est plus que le simple art de lire des dépêches.

Les Bourbons eurent exceptionnellement le rare bonheur de posséder à leurs côtés un homme du dévouement le plus chaleureux et qui avait le sentiment le plus profond de l'importance de ces forces. Cet homme était pénétré de l'idée qu'on n'a de pouvoir sur son siècle que quand on sait s'en approprier les opinions, quand on ne s'oppose pas violemment aux idées qui dominent le monde entier, mais quand on se les concilie et qu'on en profite pour assurer sa propre conservation. Il sentait qu'il se trouvait à la tête de l'aristocratie du talent, aristocratie qui, comme il le voyait bien, pouvait à cette époque revendiquer la domination et une puissante influence. Comme écrivain, il était le maître admiré de cette même pieuse école littéraire de la légitimité dont nous donnons ici la description; car, le premier, il avait entrepris de restaurer la religion et le culte sur leurs ruines. Enfin, il comptait parmi les premiers hommes d'État français : par conséquent, il était tout à fait l'homme qu'il fallait pour servir de trait d'union entre les forces politiques et les forces intellectuelles. Cet homme était Châteaubriand.

Les Bourbons ne le comprenaient pas ; ils craignaient sa supériorité ; ils le laissèrent tomber, comme nous l'avons vu plus haut (Cf. t. IX, p. 232, t. XVIII, p. 214 sq.), et même ils le *firent* tomber. Ils arrachèrent ainsi l'ancre la plus solide qui retenait le vaisseau de leur dynastie ; ils livrèrent les plus mobiles d'entre les forces intellectuelles de la France aux vents et aux vagues qui agitaient le grand océan de l'esprit public. Châteaubriand avait été aveuglément dévoué à la maison de ses princes ; il assurait qu'il avait aimé Villèle d'une manière sincère et cordiale, et qu'il l'avait recommandé au roi comme chef perpétuel du gouvernement ; mais la façon dont ils le « chassèrent » tous les deux, non-seulement en violant les devoirs de l'amitié, mais encore en manquant aux plus simples égards, fit de lui leur ennemi implacable. Ils changèrent en venin l'humilité chrétienne du chef de l'école des poëtes séraphiques ; irrité et devenu rancunier, il ne se sentit plus assez de perfection évangélique pour recevoir le soufflet qu'on lui donna et pour tendre encore l'autre joue.

Châteaubriand prit donc les armes. Il se retira sans accepter de pension, ni de faveur, ni même ce qui lui était dû sur ses appointements. Le 26 juin 1824, il descendit dans l'arène, « seul, dépouillé et nu, et il sortit comme vainqueur de la lutte ». Il se mit à la tête d'une opposition systématique dans la Chambre des Pairs, dédaignant avec un dessein bien arrêté ce qu'on appelait l'opposition par conscience qui balance entre les partis. Dès lors, il crut devoir mettre le gouvernement sur ses gardes contre les dangers de l'absolutisme, après qu'il l'eut protégé des agitations populaires ; il renonça à

ménager intempestivement ce régime, où il ne trouvait plus rien de possible dans les limites de la fiction, ni en dehors des bornes de la raison; en même temps, il se chargea de diriger les hommes d'un talent d'élite que les deux frères Bertin de Vaux avaient réunis dans la rédaction des *Débats*.

L'aîné des frères Bertin fit une tentative d'accommodement; il demanda à Villèle le poste d'ambassadeur à Rome pour Châteaubriand. Lorsque le ministre lui répondit par un refus, Bertin lui rappela que, déjà une fois, les *Débats* avaient fait tomber les ministères Decazes et Richelieu, et qu'ils pourraient renverser aussi le sien. « Vous les avez fait tomber, répliqua Villèle, en « faisant du royalisme; pour me renverser, vous auriez « à faire de la révolution. » Bertin assista à sa chute, sans avoir fait de la révolution.

Autrefois, les *Débats* avaient donné les preuves les plus fortes du royalisme le plus zélé et même d'un dévouement extravagant à la légitimité; ils pouvaient donc se servir de l'autorité, acquise au service de la Restauration, pour s'en faire une arme puissante contre cette dernière. En effet, le crime capital dont les royalistes accusaient, plus tard, cette feuille, était d'avoir suivi une tactique grosse de conséquences : s'étant hypocritement enveloppée du manteau de lis et niant la possibilité d'une nouvelle révolution, elle avait, lui disait-on, endormi toutes les appréhensions et mêlé à son culte pour la royauté les satires les plus violentes contre le gouvernement.

Ce fut sur Châteaubriand qu'on rejeta les principaux torts dans cette conduite des *Débats*. Effectivement, tout le camp des royalistes se sentit ébranlé par la défection

de l'ancien ministre, qui venait de changer toute la position des partis. Les indépendants se rallièrent dès lors autour de Châteaubriand avec beaucoup plus d'empressement que ne l'avaient fait auparavant les royalistes. A la place de tout autre témoignage d'approbation, la Fayette lui avait envoyé une simple feuille de laurier. Constant et Sébastiani l'entouraient de leurs flatteries. Un Armand Carrel était dès lors honoré de son amitié. De nouveaux disciples, les Salvandy, les Montalivet, les Duvergier de Hauranne se pressaient autour de lui. Il se voyait arrivé à l'apogée de sa carrière politique; il se voyait « le modérateur reconnu de l'opinion ».

Néanmoins, il ne se sentait pas fort à l'aise « lors de sa « seconde campagne d'Espagne », quand ses anciens amis lui disaient à l'oreille qu'il détruisait la monarchie par un désir de vengeance purement personnelle, en portant la division parmi les défenseurs du trône. Sa conscience l'aurait agité encore plus violemment, s'il avait pu prévoir quel effet sa défection produirait sur la littérature. Si, politiquement parlant, sa chute avait porté un coup direct au cœur du royalisme, au point de vue littéraire elle avait atteint tout le monde intellectuel des jeunes générations. Lors de sa chute, Victor Hugo lui adressa un chant de consolation, tel que le méritait bien de sa part son parrain, qui lui avait donné le nom d'*enfant sublime* : « A chaque revers, disait-il à son maître, « à chaque disgrâce on le voyait tomber plus haut qu'il « ne s'était élevé auparavant ». Ce poëme annonça chez le poëte le premier désenchantement, auquel succéda sa défection politique.

La *défection* devint une véritable épidémie dans le domaine de l'intelligence, même chez les hommes les

plus dévoués à la royauté, lorsque, sous le gouvernement de Villèle, ils virent la Restauration s'égarer de plus en plus. Même un Ballanche, qui ne demandait rien, et même un de Vigny, qui par ses relations de famille pouvait si aisément être gagné à la cause des Bourbons, voyaient leurs affections diminuer, lorsque des exemples toujours nouveaux prouvaient l'insensibilité de la dynastie à l'égard de ses serviteurs les plus fidèles. Ainsi, les de Serre et les Richelieu étaient morts inconsolables d'avoir été expulsés des conseils du roi; Royer-Collard et les doctrinaires avaient été poussés dans les rangs de l'Opposition; Michaud et Lacretelle étaient tombés les victimes du système de l'obscurantisme clérical; Lainé lui-même et Pasquier étaient devenus des suspects, et même un Lamennais au sein de la coterie cléricale avait été amené tout près de la défection.

Dans toutes ses branches, la littérature se voyait repoussée par la Restauration et, pour ainsi dire, violemment refoulée vers le peuple. Tel fut aussi le sort de la poésie. Tant que les illusions de la Restauration avaient duré, toute la prépondérance avait été du côté de Châteaubriand et de sa pieuse école *emmanuélique*, « qui contemplait tout des hauteurs du ciel et qui « voyait un ange tutélaire veiller sur le berceau et sur « la bière de l'homme ». Avec les illusions de Châteaubriand tombèrent aussi celles de tous les autres, et la place de cette école fut prise par une autre, pleine de désespoir et de malédictions, « qui contemplait tout des « profondeurs de l'enfer, et qui voyait les pas de l'homme « partout entourés de démons, de fantômes et d'objets « de terreur ».

A cet unique fait de la chute politique de Château-

briand, d'où nous datons le revirement général dans l'état de la littérature française, il vint s'ajouter directement un second fait infiniment plus gros de conséquences, qui répandit cette révolution dans le monde entier : c'était la mort presque simultanée de lord Byron ; son ombre devint dès lors le chef de cette nouvelle école transformée en France, qui accompagna son ancien maître Châteaubriand *dans* sa chute et qui l'oublia *après* cette chute.

L'Angleterre. Thomas Moore.

En Allemagne, comme nous l'avons dit plus haut, les belles-lettres n'avaient pour ainsi dire aucun rapport avec la vie publique ; dans les pays slaves et latins, où elles cherchaient à établir ces rapports, elles se voyaient opprimées ; en France, marchant à l'encontre des temps, elles étaient d'abord conservatrices, pour se mettre ensuite du côté de l'Opposition ; en Angleterre, se mettant à l'encontre des idées locales, elles étaient à la même époque partagées entre les tendances conservatrices et les tendances subversives.

Du temps de la domination napoléonienne, la plupart des États de l'Europe continentale avaient laissé pénétrer chez eux, soit par nécessité, soit de plein gré, des réformes radicales inspirées par l'esprit libéral des temps modernes. Tout le contraire était arrivé en Angleterre : à partir de 1807 et en face de l'Empire français, le cabinet tory avait pratiqué, longtemps avant aucun autre gouvernement, le grand système réactionnaire qui plus tard, lors de la chute de Napoléon, se développa dans l'Europe continentale d'une manière plus conforme encore à l'absolutisme et qui devint le joug pesant sous lequel gémissaient tous les peuples et tous les États.

C'est de ce moment que date la profonde scission dans la littérature anglaise à laquelle nous venons de faire allusion. Nous avons dit ailleurs (Cf. t. II, p. 187 sq) que d'une part cette littérature venait de s'approprier les particularités du romantisme allemand; c'était à partir de l'époque où les *lakistes* commençaient à expier leur ancien enthousiasme pour la révolution, et où les romans de Walter Scott inondaient le marché du monde des lecteurs, donnant ainsi la distraction la plus appropriée aux générations que la Révolution et la Restauration avaient déçues dans leurs espérances et qui aimaient le mieux oublier le présent en s'occupant des peintures d'époques et de situations éloignées. D'autre part, les hontes de cette époque rétrograde et de cette politique réactionnaire des *tories*, on ne les ressentit, comme c'était d'ailleurs dans la nature des choses, en aucun pays plus tôt, ni avec plus d'amertume et de résistance dans la littérature et dans l'État, qu'en Angleterre, ce pays où l'on trouvait un libre régime constitutionnel et où la vie politique était plus animée qu'ailleurs.

Nous avons dit plus haut que, même dans le domaine de la politique, il s'était formé des oppositions scientifiques, démagogiques et parlementaires, dirigées par les Bentham et les Cobbet, les *whigs* et les défenseurs de la cause irlandaise. Il était donc fort naturel qu'à côté de ces résistances il se formât, aussi dans le domaine des belles-lettres, une véritable opposition politique, qu'au sein de la littérature poétique il se préparât cette rupture intérieure qui, à cause de ses tendances toutes particulières et profondément enracinées, était beaucoup plus qu'une simple scission entre les partis littéraires; il était naturel, enfin, que ce fût de ce pays que partissent les premières étin-

celles intellectuelles, qui allaient embraser l'Europe tout entière, en y faisant naître le goût d'une opposition toute nouvelle, après que tous les pays de cette partie du monde avaient été placés sous le même joug de la réaction.

Le commencement de ces tendances vers l'opposition se montre, en premier lieu, de la manière la plus claire, la plus égale et la plus simple, dans les écrits de Thomas Moore.

Né à Dublin (en 1780), dirigé par une mère chaleureusement patriotique, cet Irlandais s'était, dès sa première jeunesse, donné de cœur et d'âme à la cause de sa patrie. Pendant la période de son premier développement intellectuel, il avait grandi au milieu de cette atmosphère chargée des orages de la Révolution et des conspirations ; aussi conserva-t-il, pendant toute sa vie, l'indignation patriotique que les oppresseurs de l'Irlande avaient fait naître en lui, de même qu'il garda toujours ses sympathies pour les souffrances de sa patrie, pour sa liberté et sa grandeur futures, sentiments auxquels il sut donner, dans ses *Chants irlandais* une expression si noble et si touchante.

Instruit par les expériences de son temps, par les excès de la Révolution française, Thomas Moore apprit, il est vrai, de bonne heure à imposer silence à l'ardeur révolutionnaire de sa jeunesse ; changement qui se fit en lui d'une manière si prompte et si décidée, qu'il semblait même avoir abjuré ses opinions libérales, lorsque, pendant son séjour en Amérique (1804), il s'était mis, comme Cobbet (Cf. t. VIII, p. 90) à haïr « la venimeuse philosophie française » et à douter du libéralisme. Cependant, il passa pour toujours au camp

libéral (1), aussitôt qu'il vit arriver au pouvoir le gouvernement tory de 1807 qui révolta si profondément tous les cœurs libres en Angleterre, et surtout depuis que ce cabinet se trouva consolidé (1812), c'est-à-dire à partir de l'époque où lord Moira, protecteur de Moore et confident whig du prince (Cf. t. VIII, p. 76), se laissa duper et dupa en même temps ses amis.

Depuis cette époque, la veine d'opposition politique, dont lord Byron avait subi la contagion comme il disait lui-même, pénétra tous les écrits et toutes les poésies de Thomas Moore. Même quand il s'abandonnait le plus à ses penchants romantiques, il était tenté de mêler à la poésie des allusions au temps actuel; il avouait qu'il avait « profané » çà et là par des allusions politiques même les célèbres textes composés par lui pour les *Mélodies irlandaises* que Stevenson venait de recueillir de la bouche du peuple; dans son poëme finement ciselé, intitulé *Lalla Rookh*, où il pouvait donner libre carrière à toute l'exubérance de son imagination irlandaise, il transporta en Orient la cause de la tolérance, pour laquelle il avait à combattre en Irlande, à l'extrême Ouest de l'Europe.

Ses pamphlets, dirigés contre le gouvernement anglais (2), étaient fort inégaux quant à leur esprit, leur goût et leurs bonnes raisons; tantôt c'étaient des piqûres d'épingle fort pardonnables parce qu'elles

(1) Cf. *Memoirs, journal and correspondence of Thomas Moore, published by lord John Russell*. 1853, t. Ier, p. 321.

(2) *Twopenny-postbag*. By Thomas Brown. 1813. — *The Fudge family in Paris*. 1818. De plus, les Fables pour la Sainte-Alliance, dédiées à lord Byron, et les *squibs* qu'il publiait continuellement dans le *Times*.

étaient inutiles, mais tantôt ils renfermaient de terribles sorties d'une hostilité au plus haut degré personnelle. A côté des hommes d'État qui élevaient la voix contre leurs adversaires au sein du cabinet, Thomas Moore fit entendre, dans ces pamphlets, ses cris d'exaspération poétique contre la race des *tories* (à partir de 1808). Il poussa des cris de joie, en voyant l'Irlande vengée d'une manière infernale de ses oppresseurs, lorsque l'Angleterre elle-même eut à porter le joug de ces instruments souillés de la politique de Pitt, de ces fondateurs de la paix européenne « qui comme celle « du Seigneur était au-dessus de l'intelligence de tous « les hommes », de ces gens enfin, qui avaient fait de l'Angleterre l'ennemie universelle de la liberté et de la vérité.

Toutes les fois que l'occasion s'en présentait, il attaquait chacun des membres de cette bande détestée qui formait le gouvernement, en les comblant individuellement des injures les plus grossières : tels ce financier Vansittart, dont la tête placée sur les épaules de Bill Soames (fameux coupeur de bourses) produirait, disait-il, le même effet sur tous les caissiers; ou ce Sidmouth, sous les ordres duquel, comme sous le règne de Tibère, « les espions devenaient des personnes sacrées » ; ou ce Wellington, qui avait appelé « articles de foi du chris« tianisme » les lois d'oppression dirigées contre les catholiques; ou, enfin, ce Castlereagh, homme sans caractère, « moitié oie et moitié vautour » que Canning devait s'empresser d'abandonner, parce que, ajoutait-il avec un sarcasme mordant, il n'avait pas à lui seul assez de caractère pour deux.

La manière habile dont Moore savait, avec son coup d'œil rapide, épier les faiblesses des hommes du gouver-

nement ; son langage virulent qui lui était dicté par des sentiments sains et d'une grande droiture, et par une sensibilité vivement irritée : tout cela produisit un effet d'autant plus grand que l'auteur obéissait aux inspirations d'une âme fort douce, entièrement exempte de méchanceté naturelle ou d'une amertume artificielle. Effectivement, Moore attribuait lui-même à l'heureuse condition, dans laquelle il avait passé sa jeunesse, son bon naturel et cet esprit heureux de jouir, qui le faisait toujours pencher vers le côté riant et agréable de l'existence ; dans les différentes périodes de sa vie, il se disait « aussi heureux que ce bas monde permet de « l'être à qui que ce soit ».

Dans tous les rapports de la vie sociale, il possédait un grand empire sur lui-même; il savait paraître fort calme à l'extérieur, quand tous les nerfs de son âme frémissaient en lui : ce talent qu'il possédait de se calmer lui-même aussi bien que les autres, faisait de lui le véritable homme du juste-milieu. Poëte, et même nature de virtuose, doué d'une grande vanité d'artiste, Moore était néanmoins un caractère honnête et bourgeois, un savant sans pédanterie et un gai compagnon, qui menait cependant une vie très-régulière. De même, il était politique libéral, mais incapable de rien écrire dans un esprit de secte; il était patriote, mais aussi l'ennemi implacable des agitations démagogiques, fomentées par les Irlandais, ses compatriotes. Il était le partisan des *whigs*, sans être un homme de parti rigide; ami d'un développement pacifique, il exprima (1808) le vœu prophétique « que l'Angleterre essayât d'accomplir une ré« forme sans révolution, comme en 1688 elle avait ob« tenu une révolution sans réforme ».

En matière de religion, il était libéral et par conséquent tolérant; il était catholique, sans être un zélateur papiste; il permit à ses enfants de se faire protestants, et cependant il était tenté de démontrer que le papisme était le christianisme primitif et que le protestantisme en était une déviation (1). Alors il lui arrivait parfois de négliger complétement les documents les plus anciens de la religion chrétienne, les Évangiles, comme s'ils n'existaient pas ou ne représentaient pas le christianisme. Cette manière de procéder superficielle était peut-être en partie la conséquence de l'habitude d'écrire par routine, à laquelle il s'abandonnait dans la dernière période de sa vie; mais elle provenait essentiellement d'une certaine légèreté de sa nature, que le cours du monde était incapable d'ébranler, au point de faire de lui un moraliste cuirassé, flagellant les folies de son siècle avec une austérité pleine d'amertume.

Son opposition se maintint toujours au simple point de vue du bon sens, que, dans ce pays aux intérêts multiples, il appliquait aux différentes questions du jour; mais jamais il ne toucha aux plaies plus cachées qui, aux yeux d'autres esprits plus violemment irritables, menaçaient d'embrouiller le mécanisme politique fort compliqué de ce pays, et de lui créer une position semblable à celles qui ont ruiné jadis Venise et d'autres aristocraties après une longue période de prospérité et après une existence maintenue avec une grande ténacité.

Shelley. — Savage Landor.

Des pressentiments de cette nature s'étaient emparés de l'esprit de lord Byron; dans les rêves de sa jeunesse,

(1) Cf. *Travels of an Irish Gentleman in search of a religion.*

il avait vu toutes les grandeurs de Rome, d'Athènes et de Tyr se confondre dans sa chère Albion; mais, en assistant au changement inattendu qui mit le gouvernement ignominieux des *tories* à la place des grands hommes Pitt et Fox, il était accablé par la pensée que les ruines de Rome et d'Athènes jonchaient à présent le sol, que les superbes digues de Tyr gisaient brisées au fond de la mer, et que sa patrie aussi, lancée dans la ruine, pouvait tomber dans le néant, et que le boulevard du monde pouvait s'écrouler. Lorsque les funestes destinées semblaient devoir s'accomplir, il avait vu l'Angleterre, l'objet de son orgueil, protéger contre « les fléaux du monde » en Portugal, un peuple qui, tout en la haïssant, léchait la main armée des Anglais; il l'avait vue combattre ensuite pour l'indépendance de l'Espagne, dont les destinées étaient chères à tous les cœurs nés libres. Puis, il avait été témoin de la grande lutte à la fin de laquelle, contre toute attente, le monde fut délivré du joug français, et où tous les cœurs battaient d'espérance en voyant se lever une nouvelle aurore de liberté, de bonheur et de prospérité.

Mais ensuite, après que le joug de l'oppression extérieure avait été heureusement brisé, la réaction, qui opprimait la liberté et la pensée dans l'intérieur des Etats, s'étendit sur l'Europe entière. L'Angleterre se mit à la remorque de la politique criminelle inaugurée par les puissances continentales, qui firent de l'esclavage restauré la marque de l'ère future qui s'était annoncée avec de grandes promesses d'un avenir heureux. A cet abâtardissement de sa politique extérieure, l'Angleterre ajouta les monstruosités de sa politique intérieure : elle continua de priver l'Irlande de la liberté d'adorer Dieu

comme elle l'entendait; elle précipita tout le royaume dans la plus grande détresse, en favorisant intempestivement la noblesse territoriale, et elle souilla la réputation morale de la nation par la prostitution dont la cour se rendit coupable en provoquant le scandale du procès de divorce intenté à la reine. Tout cela fit que, dans les hautes et les basses classes, l'indignation la plus redoutable s'empara avec le plus de force précisément de ceux qui ressentaient le plus profondément l'abaissement complet de la gloire nationale, et qui écumaient de rage en voyant que le nom anglais menaçait d'être en exécration au monde entier.

Parfois, ces terribles invectives contre la Sainte-Alliance s'étaient fait entendre au sein du parlement; même la grande masse du peuple s'était tellement aigrie et montrait un tel mécontentement, que le souverain et les ministres durent assez souvent, en personne, essuyer, dans des paroles et dans des faits, les explosions de l'exaspération populaire. L'abaissement de l'Angleterre indisposa les esprits libéraux, qui quelquefois regardaient avec dédain leur propre nation comme un peuple de boutiquiers et leur pays comme le foyer de la bigoterie; un grand nombre d'Anglais, tels que les Wilson, les Kinnaird, les Cochrane et autres, quittèrent le pays pour courir le monde comme les chevaliers errants de la liberté : on aurait dit qu'en simples particuliers et par leurs efforts individuels, ils voulaient sauver et maintenir intacte aux yeux des autres nations la réputation de l'Angleterre, qui était en pleine décadence. Les mêmes raisons avaient également brouillé un philosophe politique aussi froid que Bentham avec toute la situation morale, juridique et constitutionnelle de son pays.

Il ne faut donc pas s'étonner que des hommes au cœur plus ardent et moins discipliné que Bentham se soient trouvés dans une opposition plus violente encore avec l'état de choses établi ; que, pleins de dégoût, ils se soient détournés de leur patrie et qu'ils aient ajouté aux agitations diplomatiques et militaires de ces aventuriers émigrés celles de l'intelligence et du sentiment. Deux esprits bizarres, qui offrent entre eux les plus grandes différences possibles, se placent tout naturellement à côté de ces mécontents, émigrés volontaires, qui, se réfugiant pour ainsi dire de la lourde atmosphère d'un pharisaïsme ecclésiastique, de la demi-liberté politique et religieuse et d'un étroit esprit industriel, quittèrent leur pays natal pour vivre sur la terre étrangère. L'un de ces deux hommes mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans, dans son exil volontaire à Florence, tandis que l'autre, à l'âge peu avancé de vingt-neuf ans, fut coulé à fond pendant un orage par un vaisseau qui passa sur sa barque.

Walter-Savage Landor d'Ipswich (1775-1864) a survécu à deux époques littéraires complètes du dix-neuvième siècle ; il a appartenu même à une troisième qui précédait ces deux dernières. Effectivement, il était déjà un homme fait lorsqu'il publia les poésies de sa jeunesse (1795) et avant qu'on eût entendu parler de Walter Scott, de Thomas Moore ou de lord Byron. L'autre de ces deux hommes était Percy Bisshe Shelley (1792-1822). Doué d'une grande précocité, il avait étudié la philosophie française et était devenu sceptique ; dès son séjour à l'université, c'était un athée déclaré qui niait l'immortalité de l'âme; entré à peine dans l'adolescence, il fut repoussé et chassé par son père, par sa première amante, par sa patrie, et plus tard, même par les tribunaux, à

cause de ses opinions antichrétiennes. Avant lord Byron et Victor Hugo, il était le précurseur de la branche la plus moderne de l'école romantique, qui, avec une intrépidité téméraire et en se trompant sur l'étendue de l'esprit humain, semblait vouloir s'arroger le privilége de posséder une connaissance supérieure des mystères du monde.

Quant à leur activité comme poëtes, ces deux hommes obéissaient dans une grande mesure à des influences étrangères : l'un avait subi celle de la littérature allemande pendant son époque classique, et l'autre celle de la poésie allemande depuis qu'elle avait dégénéré en romantisme. Tous les deux étaient profondément imbus de l'esprit de l'antiquité; Savage Landor l'était à un tel point, que, dans ses *Idylles héroïques* (1820), il essayait même de se placer à côté des poëtes latins du moyen âge. Aristocrates de naissance, ils étaient néanmoins tous les deux les défenseurs radicaux des droits de l'homme et d'une égalité qui nivelait tout. Ils étaient tous les deux républicains, et par conséquent les ennemis ardents du liberticide Napoléon; Savage Landor l'était même avec une passion tellement endurcie, qu'il poursuivit encore le neveu de l'oncle avec ses poëmes imités de Juvénal.

A partir de 1807, tous les deux voyaient avec une aversion profonde la politique brutale du gouvernement des tories, qu'ils mirent au pilori, à l'envi avec Thomas Moore et avec lord Byron. En assistant à l'insurrection de l'Espagne, de l'Italie et de la Grèce, ils étaient agités d'espérances mêlées de craintes; Shelley n'attendait plus que l'explosion de la révolution en Allemagne pour voir la tyrannie ensevelie à jamais; Savage Landor

s'était même déjà auparavant placé dans les rangs des patriotes espagnols et avait combattu avec eux contre Napoléon pendant les guerres de l'indépendance, comme Byron entreprit plus tard de secourir les Grecs dans leur lutte contre les Turcs.

Landor et Shelley partageaient tous les deux les sentiments cosmopolites de Byron et de Bentham; jusqu'à la fin de ses jours, Landor ne se lassait de secourir tous les fugitifs et tous les persécutés, bien qu'on abusât souvent de sa bonté. Tous les deux poursuivaient avec une haine implacable les préceptes arbitraires que les coutumes mondaines et la foi religieuse imposent aux enfants dès leur première jeunesse, en leur donnant une fausse direction pour leur vie subséquente. Tous les deux avaient un cœur rempli de sentiments bienveillants, et, abstraction faite de quelques égarements dans leur vie et dans leur doctrine, ils étaient dépourvus de tout égoïsme et leur conduite était irréprochable.

L'un et l'autre étaient des hommes excentriques et faciles à exciter d'une manière passionnée; ils n'avaient d'égard pour personne et manquaient de tout tact dans la vie sociale; tout en ayant des connaissances fort variées et tout en observant partiellement ce qui se passait autour d'eux, ils n'avaient pas le moindre jugement quant au monde et quant aux hommes. Utopistes tous les deux, ils étaient toujours tentés de transporter leurs rêveries dans la réalité, l'un en rehaussant sa poésie réformatrice par un caractere sacré et prophétique, et l'autre en essayant de donner à ses productions poétiques une importance réelle et pleine de vie par ses propres actions et par ses efforts individuels.

Après qu'il eut été mis en possession de sa fortune

paternelle, Savage Landor avait cherché à renouveler, dans ses terres du Warwickshire, les temps des idylles arcadiennes; Shelley voulait sortir de la civilisation raffinée et dégénérée de son siècle pour revenir à la vie de nature, telle que la représentait l'âge de Prométhée. Landor, qui s'était formé à l'école de Platon, de Juvénal et d'Aristophane, parlait un langage spirituel et satirique d'un raisonnement serré, surtout dans ses Dialogues des morts (*Imaginary Conversations*, composées de 1820 à 1830), qui, par leurs opinions paradoxales, excitaient pendant quelque temps la curiosité ou l'esprit moqueur de ses contemporains, mais qui n'ont aucun attrait pour des âmes réellement poétiques ou sensibles. Shelley, au contraire, jouissait pendant quelque temps, dans certains cercles, d'une réputation de poëte qui était exagérée d'une manière peu raisonnable.

Dans ses *Visions*, Shelley sacrifiait à un genre bien mauvais, qui consistait à cacher de rares idées sensées au milieu d'un vaste amas de petits riens fantastiques, et à noyer des pensées et des faits fort clairsemés dans un flot de phrases d'une obscurité tout apocalyptique. Dans ses poésies, Shelley étalait une doctrine poétique destinée à faire le bonheur du monde, et qui se proposait la félicité universelle comme le but vers lequel elle devait diriger l'humanité : l'amour, dépouillé de toute pensée intéressée, était, suivant cette doctrine, la loi qui devait gouverner le monde et extirper le mal; après avoir aboli le commerce et le pouvoir de l'argent, ces idoles de la vile populace, la guerre, cette œuvre de bandits, et la religion, cette sœur jumelle de l'égoïsme, l'amour devait créer le monde d'une harmonie parfaite, où la glace fondrait aux pôles, où les déserts de sable

se change raient en paradis et où l'agneau jouerait avec le lion.

Si, par ses tendances et ses efforts philanthropiques, Savage Landor apparaît comme le Sosie de son compatriote Owen, Shelley dans ces *Visions* était la doublure poétique de Saint-Simon et de Fourier, de même que, par ses penchants pour les peuples latins et par sa rupture avec toutes les institutions établies en Angleterre, lord Byron est le pendant poétique de Bentham.

Lord Byron.

C'était l'homme que, par un concours de circonstances merveilleux, le destin choisit et éleva pour enflammer à l'aide des étincelles vives de ses poésies un nouvel esprit de résistance, qui unit les jeunes générations comme par une alliance cosmopolite, conclue contre les puissances dominantes et contre leurs tendances.

A peine aurait-on osé promettre, du vivant du noble lord, une efficacité aussi extraordinaire à ses œuvres, si l'on avait scruté alors les impressions et les jugements fort partagés à cette époque, ou si l'on avait pénétré jusqu'au fond de sa facture poétique et surtout de ses théories sur la poésie. Pour que le poëte pût exercer une action aussi puissante, il fallait qu'il fût, en premier lieu, reconnu comme le chef des écrivains autonomes qui dédaignaient toute règle et des génies, enfants de la nature, qui appartenaient au romantisme de la seconde période. Cependant, d'après ses professions de foi théoriques, lord Byron resta, pendant toute sa vie, classique déclaré qui, sans s'excepter lui-même, croyait que toute la compagnie des poëtes de son temps s'était égarée dans le dédale d'un faux système révolutionnaire.

Byron croyait en Pope et en sa poésie, qu'il regardait comme « le christianisme de la poésie anglaise » ; Pope était à ses yeux un temple grec, tandis que Shakespeare et Milton n'étaient pour lui que des pyramides et des montagnes de briques. La langue froide et dépourvue d'images d'Alfieri et de Racine était considérée par lui comme la seule langue admissible pour la scène; aucun drame ne lui semblait possible, si l'on en écartait les unités; il vénérait dans Grillparzer un esprit sublime, après qu'il avait lu la *Sappho* de ce poëte; mais Shakespeare était à ses yeux un *blagueur* (*humbug*).

Ce qui forme la véritable base de ces singulières théories poétiques de Byron, c'était la conviction bien sentie qu'il n'était pas plus que Pope de taille à s'occuper du drame ni de l'épopée, ces créations les plus élevées de la poésie, et que son génie était essentiellement lyrique, par conséquent incapable de concevoir d'une manière objective une situation quelconque. Lorsque néanmoins l'ambition le tenta de faire preuve d'un talent développé sous toutes ses faces et de s'essayer aussi dans la poésie de l'action, le drame, des insuccès complets étaient le résultat de ces tentatives. Shelley, son admirateur, attribuait ces insuccès aux fâcheux effets de l'esthétique de son ami ; cependant, il faut bien en chercher la cause dans le talent particulier du poëte qui nous donne également la clef de son système d'esthétique.

Même ceux qui admiraient le plus lord Byron étaient complétement déroutés, lorsque tantôt, dans son *Marino Faliero*, ils voyaient le poëte dramatique rivaliser avec Alfieri quant à l'observation des unités, et que tantôt, dans son *Werner*, ils le voyaient s'abaisser jusqu'aux

pièces lugubres dans le goût des romantiques allemands. En outre, dans toutes ses productions dramatiques, ils trouvaient un maigre sujet délayé dans un dialogue verbeux, pompeux, dépourvu d'images et souvent forcé, tandis que le dessin des caractères était défiguré par de véritables caricatures, par des exagérations et des bizarreries.

Tel était le jugement universel, porté sur les productions dramatiques de Byron, surtout quand, aux représentations publiques, on sollicitait la critique du grand public dont les suffrages ne peuvent être gagnés que difficilement. Mais ses autres poésies aussi, qui ont le plus contribué à répandre sa gloire au loin, ses célèbres récits poétiques, se distinguent bien plus par leur éclat que par des qualités solides. Il y avait eu un temps où Byron avait pu rappeler à son devoir même un Walter Scott, en l'exhortant à traiter des sujets d'un caractère plus élevé « que ne pouvait en offrir l'histoire d'un clan « pillard ou les sombres exploits d'un Marmion » ; mais, on ne pouvait pas même en dire autant de ces récits fragmentaires de catastrophes malheureuses et accidentelles, récits lyriques et rhapsodiques, parmi lesquels il y en avait qui, comme lord Byron le disait lui-même, était beaucoup plus un enchaînement de passages isolées qu'une composition poétique.

Ces scènes nocturnes, où les descriptions et les images redondantes et brillantes, les antithèses et les couplets avec leurs pointes épigrammatiques rappellent d'un bout à l'autre la manière des *concettistes* du dix-septième siècle, ces scènes, disons-nous, font songer à un Shakespeare incomplet qui, resté stationnaire dans la période de ses poésies descriptives, aurait développé

avec plus de délicatesse la manière des *maristes*, en y ajoutant la sensibilité plus profonde et la réflexion d'un homme du Nord qui creuse la pensée jusque dans ses derniers replis.

Par l'art merveilleux que lord Byron déploie, tantôt avec une moëlleuse souplesse, tantôt avec une énergique hardiesse d'expression dans sa parole et dans ses images, ces poëmes pompeux atteignent à une perfection de facture et de formes qui n'a été égalée à ce point par aucun autre poëte anglais; mais, considérés à un point de vue plus élevé, ils ne sont d'un bout à l'autre qu'une immense faute de goût par rapport à l'esthétique, et un immense attentat aux lois de la nature si on les soumet à un examen psychologique. Les dérèglements poétiques y sont érigés en règle. Byron lui-même avoua, qu'en contradiction complète avec ses théories classiques il avait presque toujours écrit sans aucun plan arrêté d'avance, et qu'il n'avait réussi à faire ses vers qu'en cédant à ses caprices changeants et en allant par saûts et par saccades; cependant, sachant qu'il ne devait pas agir ainsi, il persévéra dans ses habitudes négligées (comme il le croyait lui-même) par paresse et par entêtement.

L'abondance de paroles chez ce poëte, qui ne possédait pas plus dans l'art que dans la vie le talent de taire quoi que ce fût, l'amenait à passer du récit au discours et des discours mis dans la bouche de ses personnages à des tirades où il se faisait parler lui-même, à des écarts pleins de bavardages, à des intercalations gênantes et à « l'admiration de la digression », dont il comprenait cependant fort bien la complète inutilité. Puis, la description, cette peinture poétique de paysages que dédai-

gnèrent l'instinct des anciens, la pratique des grands poëtes dramatiques en Angleterre et en Allemagne et la critique d'un Lessing, était la meilleure partie de la poésie de Byron, qui disait lui-même que c'était là le plus fort de son art. Dans cette peinture, il va souvent, comme s'il faisait un tableau de genre, jusqu'à copier de la manière la plus minutieuse des récits qui lui sont transmis; en dépeignant des objets horribles, il les décrit avec une exactitude anatomique qui fait naître le dégoût.

Effectivement, dans ce poëte, il y avait une veine d'esprit mordant et de satire caustique à la façon d'un Thersite mêlée à cette sensibilité et à cette faculté sensitive extrêmement impressionnables, qui sont facilement ouvertes à toutes les joies et à toutes les douleurs et qui font le poëte lyrique. C'est pourquoi lord Byron trouvait plaisir à ces alternatives de l'horrible et du comique qui deviennent une véritable torture pour l'esprit; il se plaisait dans ces brusques transitions du sublime aux choses les plus viles; de la simplicité du cœur à la frivolité; du pathétique au comique; d'une pensée touchante au burlesque; d'un mot tendre et délicat à l'expression cynique : tout cela pour avoir le méchant plaisir de tromper l'attente du lecteur; de l'arracher à la compassion par ses persiflages; de l'effrayer au milieu de son émotion par son rire moqueur; de faire violence à tous les sentiments et de les déchirer d'autant plus violemment qu'il leur avait fait subir une tension plus forte.

C'est pourquoi celui qui applique à la poésie les règles de l'art le plus élevé ne donnera jamais à lord Byron la palme du véritable artiste; en effet, il n'a pas eu le moindre sentiment, non-seulement de ce que la poésie

a produit de plus grand, mais encore de ce que l'art dans le monde entier a jamais créé de plus sublime, c'est-à-dire des œuvres plastiques de l'ancienne Grèce : « tout cela ne valait pas trois sous à ses yeux. »

Le jugement qu'on porterait sur sa valeur comme poëte ne serait pas plus favorable pour lui, si l'on voulait faire valoir que le poëte aurait dédaigné, comme une vocation trop restreinte, la tâche qui consiste à cultiver l'art pur pour l'amour de l'art lui-même. En effet, la véritable position, occupée par lui dans l'histoire de la poésie moderne, est tout autre : transformant tout le romantisme, il le fit passer de la phase, pendant laquelle cette école fuyait le monde, dans une autre où les poëtes s'efforçaient désormais d'unir l'existence matérielle et l'activité littéraire, la poésie et les efforts pratiques, l'art et la vie, et de donner à la poésie une application directe à la réalité, au temps actuel et à ses conditions morales, civiles et sociales.

Cette tendance qui ennoblit les mœurs et qui donne une plus grande élévation à la vie, la poésie germanique l'avait toujours montrée dans ses représentants les plus illustres, dans les Shakespeare et les Milton, dans les Schiller et les Goethe. Mais eux avaient obéi à cette tendance sans porter la moindre atteinte aux exigences les plus rigoureuses de l'art, de sorte que chez eux elle était en pleine harmonie avec les lois éternelles de la moralité. En effet, ces poëtes étaient des natures arrivées à leur complet développement : ils unissaient la raison à l'imagination, la mesure à la force, le respect pour la tradition à l'esprit du progrès et, en élevant la prétention de faire de leur art idéal un guide à travers le labyrinthe du monde réel, le but qu'ils assignaient à

leur poésie était de changer, grâce au calme sublime de leur esprit, en harmonie complète les dissonances qui caractérisent le cours du monde.

La harpe de lord Byron, au contraire, quelque bien construite et quelque bien montée en cordes qu'elle parût être, ne faisait entendre que des accords faux et rauques; elle montre toujours que l'âme du poëte était remplie de désaccords et de dissonnances et qu'elle avait rompu avec les lois de l'art comme avec celles de la moralité, jusqu'au point de leur déclarer une guerre ouverte.

Vie de lord Byron. En Angleterre.

Précisément cette nature d'artiste et d'homme, telle qu'elle était constituée chez le poëte, la malédiction d'un destin fatal semblait la développer en lui comme avec une intention bien arrêtée. On pouvait le croire, rien qu'en voyant de quelle façon sa vie extérieure s'enchaînait dès sa première jeunesse (1), où l'on ne peut faire peser sur lui aucune accusation; on pouvait être confirmé dans cette idée en le suivant à travers tout le dédale de sa vie postérieure, où ses propres fautes et son funeste sort exerçaient sur lui une action mutuelle du plus fâcheux effet. On aurait dit que, par cette éducation, le destin voulait faire de lui un instrument redoutable, pour atteindre par lui des buts et pour produire des résultats dépassant de beaucoup les limites de sa volonté consciente et celles de son ambition.

Nous ne rappelons qu'au vol les principaux moments

(1) La biographie la plus récente est celle de Felix Eberti (*Lord Byron*. Leipzig, 1862); dans la préface, on trouve toutes les sources principales sur la vie du poëte.



du cours de sa vie. Du côté paternel, lord Byron descendait d'une famille souillée par le crime et dont il croyait lui-même avoir hérité ses habitudes de dérèglement comme un péché originel. Son tempérament d'une violence convulsive, qu'il trahissait déjà lorsqu'il n'était qu'un enfant et lorsqu'on ne pouvait pas encore le tenir responsable de ce qu'il faisait, était un autre héritage qui lui avait été transmis par sa mère passionnée. La nature lui avait donné une tête d'une beauté remarquable, mais aussi deux pieds bots dont il dissimulait l'un, tandis que l'autre ne pouvait pas se cacher : on aurait dit un Apollon sur les jambes d'un satyre. Sa mère grossière elle-même abreuvait d'amertume la jeune âme de son enfant et lui rappelait sans cesse ses formes à la fois belles et laides, quand, dans l'impétuosité de son amour, elle le caressait pour ses beaux yeux, et qu'immédiatement après, dans l'emportement de sa colère, elle le repoussait comme un vilain boiteux ; on dit que, lors de leur dernière séparation, elle lui jeta sa malédiction, en s'écriant qu'elle lui souhaitait de devenir aussi laid dans son âme qu'il l'était déjà de corps (1).

Cette déformation physique remplit lord Byron, pendant toute sa vie, d'une haine tellement amère contre la nature et la création qui l'avaient jeté ainsi à demi achevé dans le monde, que ses amis les plus intimes croyaient pouvoir faire remonter à cette source toutes ses actions et toutes ses aspirations. Ils pensaient que cette cause matérielle avait fait pénétrer dans son âme le dard d'un orgueil ambitieux qui l'avait poussé (comme le héros de son drame du *Difforme transformé*) à vou-

(1) Thomas Moore : *Memoirs and correspondence*, t. V, p. 265.

loir « surpasser l'humanité par son cœur et par son « âme ». Lord Byron lui-même semblait vouloir faire dériver sa veine poétique de cette difformité, puisqu'il disait, dans une lettre à Hunt, que le penchant pour la poésie était d'ordinaire produit par un corps ou par un esprit qui ne sont pas à leur aise, c'est-à-dire par la maladie ou par une difformité.

A ce premier désastre, il vint s'en ajouter un autre : par suite de la mort de son père (1798), l'enfant devint de bonne heure orphelin et put prématurément disposer de sa personne : ce que, dans son *Lara*, il déplorait lui-même comme un triste héritage du malheur. La dignité de pair du royaume lui fut transmise avec des terres endettées, lorsqu'il n'avait que dix ans : terre fertile dans laquelle devait promptement lever le germe de l'orgueil nobiliaire qui était inné dans le cœur du jeune gentilhomme. Dès cette époque, sa mère lui laissa faire tout ce qu'il voulait ; il put se livrer à ses fredaines de jeune homme sans être arrêté par le moindre frein et « à ses amusements mêmes, dit Thomas Moore, il man« quait leur meilleur assaisonnement, c'est-à-dire la ra« reté et une certaine restriction ».

Parmi les autres coups du destin qui vinrent troubler le calme de sa jeunesse paisible, Byron lui-même comptait une passion malheureuse, à laquelle on doit celles de ses poésies où le sentiment a le plus de profondeur : c'était son amour précoce pour miss Chaworth, qui avait dix ans de plus que lui et qui devint la femme d'un autre (1805). Quand on se rappelle le naturel de lord Byron, qui ordinairement s'attachait avec plus de persévérance à ce qu'il avait perdu qu'à ce qu'il possédait, on peut se demander s'il n'aurait pas changé en malédic-

tion ce qu'il espérait devoir être une bénédiction, dans le cas où la fortune lui aurait été favorable dans ces premières amours; on peut croire que, semblable à l'amante de son Childe Harold, miss Chaworth doit être estimée heureuse de lui avoir échappé, avec beaucoup plus de raison qu'il ne pouvait se dire malheureux de l'avoir perdue.

Effectivement, en véritable vagabond capricieux dans le domaine de l'amour, il se moquait de toute prude austérité dès ses premières poésies de jeunesse, où il exposait tout le catéchisme de l'esprit libre dans la bonne acception du mot, et celui du libre esprit dans la mauvaise acception du terme. De même, aucune de ses amitiés de jeunesse n'était durable, parce qu'elles étaient d'une nature trop romanesque. Pendant les dissipations de ses années d'étude, qu'il partageait entre Cambridge et Oxford, il se sentait toujours seul et abandonné; il n'avait aucun parent qui s'intéressât à lui, et il n'était content ni du monde, ni de lui-même. Quant à sa position domestique, il ressentait vivement la disproportion entre ses ressources et le rang qu'il avait à tenir, entre l'infériorité de sa position extérieure et sa supériorité intérieure, ce qui le poussait à se tenir vis-à-vis de ses voisins riches dans un éloignement orgueilleux.

Pendant qu'il était ainsi en proie à un profond mécontentement, on lui porta un coup qui lui fut plus douloureux que tout le reste, parce qu'il atteignit le côté le plus vulnérable de son caractère, c'est-à-dire l'orgueil qu'il tirait de ses dons intellectuels : l'*Edinburgh Review*, dans un article de critique sur les essais poétiques de sa jeunesse (*Hours of Idleness*, 1807), l'appela avec un ton de mépris un des intrus au Parnasse et le rangea parmi les poëtes médiocres. Cette attaque mit

le jeune poëte inflammable dans un état d'exaspération où il perdit complétement tout empire sur lui-même ; « prenant la voix de la fureur pour un appel sacré », et écoutant cet appel, il aiguillonna sa vanité blessée pour tirer vengeance de la critique et des critiques (1), qu'il voulait briser sur la même roue où ils avaient pensé l'attacher. Peu à peu, il se laissa aller à cet orgueil opiniâtre, qui le poussait à mépriser le jugement du monde et à s'en railler, et à écouter avec indifférence les cours ou la multitude l'applaudir ou le siffler.

Ainsi, sa jeunesse avec toute la séve exubérante de ses passions impétueuses devenait pour lord Byron une école de déceptions amères où son caractère ne pouvait que s'aigrir de plus en plus. Dès cette époque, il aurait pu écrire son célèbre passage du *Manfred* où il dit : « Il y « a une espèce de mortels qui, dès leur jeunesse, sont « vieux et qui, avant d'avoir atteint le milieu de leur « vie, périssent d'une mort violente, conséquence inévi« table de leur soif de jouissances, de leur passion pour « les études, de leurs peines et des misères de leur âme « blasée, s'ils ne meurent pas fous ou avec un cœur « brisé ; dans toutes ces choses, ajoutait-il, dont une « seule suffit pour donner la mort, j'ai eu ma part. »

Tout ce qu'il y avait d'amertume dans ces premiers événements de sa vie, dont on ne peut lui imputer la faute, tomba, pendant sa jeunesse, dans un sol d'une fâcheuse fertilité, où le germe du mécontentement leva promptement et produisit bientôt des malheurs et une misère dont lord Byron était lui-même la cause. Violent, volontaire, indomptable quand on employait la force, mais

(1) Dans sa réponse : *English Bards and Scotch Reviewers.* 1809.

facile à diriger quand on lui montrait de la bonté, esclave de chaque passion, lord Byron exagérait chacune d'elles par son ardente imagination, qui unissait toujours à la réalité un élément purement fantastique; puis, il surexcitait cette imagination par ses exercices poétiques et scéniques. Possédant déjà comme écolier un grand talent oratoire, il semblait, grâce à sa voix flexible et grâce à son visage expressif, destiné à être acteur et à devenir « un Garrick ressuscité ».

Incapable de vivre sans le stimulant d'émotions artificielles et ne se plaisant que dans les extrêmes et dans les oppositions violentes, lord Byron attirait et rebutait à la fois ses camarades à l'université par ses excentricités qui révélaient l'homme de génie en lui. Dans ses relations du monde, il était tantôt aimable, patient, sans prétentions et affable, tantôt sauvage, de mauvaise humeur et peu disposé à soumettre son âme, par égard pour les désirs d'autrui, aux hommes contre lesquels il se révoltait intérieurement. Pendant les moments du plus grand bonheur, il était tourmenté par de sombres pensées et par le sentiment mélancolique de l'abandon dans lequel il se trouvait; il était dominé par ce besoin de solitude qui avait ses racines dans son mépris du monde et dans le dédain avec lequel il regardait les hommes.

A la fin des éditions postérieures de ses *Bardes anglais*, il avait annoncé son intention de faire un grand voyage, afin d'augmenter sa connaissance du monde et des hommes et de se dépouiller de ses préventions d'insulaire; il exécuta ce projet (1809-1811), mais il se rendit chez des peuples que d'autres voyageurs fuient et redoutent et parmi lesquels il pouvait de nouveau se

sentir seul. C'est pourquoi, lorsqu'il retourna en Angleterre (juillet 1811), il revint tel qu'il était parti. Pendant son voyage, il disait à la vérité, dans une de ses lettres, qu'il retournerait en Angleterre comme un homme plus sérieux et meilleur, et qu'il avait pris la résolution d'abandonner sa vie de débauche, de renoncer même à la composition littéraire et de s'occuper en revanche de politique et de choses bienséantes; mais, en réalité, il était resté tel qu'il avait été auparavant.

Longtemps avant d'entreprendre ce voyage, dans une description de l'état de son âme où il se montrait d'une clairvoyance terrifiante sur son propre compte (*Damactas*, 1805), il avait dit qu'il était vieux dans le monde, dominé par des penchants sauvages, l'esclave de tous les plaisirs vicieux et dénué de tout sentiment de honte et de jeunesse. Après son retour, dans une *Épître* adressée à son ami Hogdson, il écrivit à ce dernier de se préparer à entendre dire de sa propre bouche qu'on le rangerait parmi les pires anarchistes de son siècle que ne pouvait émouvoir ni l'affection, ni la pitié, ni l'espoir d'arriver à la gloire, ni les éloges des hommes bons.

Cette épître avait été écrite au moment même où il publia les deux premiers chants de son *Childe Harold;* dans le portrait de ce chevalier, voyageur inquiet qui avait recueilli les fruits d'une « passion riche en succès », c'est-à-dire une jeunesse gaspillée, un honneur perdu et une âme avilie, il avait dessiné sa propre image, celle d'un Timon égaré et corrompu que la beauté de la nature ne pouvait plus charmer et que l'aiguillon des voyages ne pouvait plus stimuler. Lorsqu'il fit paraître ce fragment éclatant en couleurs d'une description de voyage poétique (1812), qu'il appelait lui-même dénué

de toute forme et de toute substance, il se réveilla, un jour, tout à coup et malgré toute son attention comme un grand homme, devant le talent poétique duquel tous les poëtes vivants baissèrent aussitôt pavillon.

Puis, ses récits poétiques (1), qui se succédaient rapidement, élevèrent sa gloire et sa fortune à leur apogée le plus radieux; il était le lion du jour; les femmes s'empressaient autour de lui en personne ou en lui envoyant des lettres et leurs portraits; le costume qu'il portait devenait la mode. La personnalité du chevalier Harold, identifiée à celle du poëte, excitait une curiosité vague que le voile dont elle était entourée ne rendait que plus vive. Le caractère équivoque de ce personnage, qui était doué d'une manière si peu commune pour faire le bien et le mal, que ce fût un être fictif ou le poëte lui-même, n'en excitait que d'autant plus l'intérêt du public. On pardonnait à ce brillant héros ses mœurs équivoques, à cette jeunesse d'une force exubérante la perte de sa vertu, à cet adepte d'une imagination éclatante ses dons et ses péchés pleins de séduction.

L'énigme de cette personnalité, représentée par Childe Harold, revenait sous un autre nom dans chacun des héros dont les récits suivants de lord Byron chantaient les exploits (2). On dirait des âmes égarées qui ne sont

(1) *Le Giaour. La Fiancée d'Abydos. Le Corsaire. Lara.* 1813.

(2) *One character alone can he afford*
To Harold, Conrad, Lara and my Lord,
Each half a madman, mischievous and sour,
Supremely wretched each, and each a Giaour.
Tervot, 1819.

Il ne peut donner qu'un seul caractère
A Harold, à Conrad, à Lara et à Monseigneur,
Chacun d'eux est à moitié fou, méchant et aigri,
Chacun d'eux est profondément malheureux et de plus Giaour.

créées ni pour le ciel ni pour la terre; qui réunissent les qualités les moins compatibles; qui, mêlant une indifférence froide et perverse à des mouvements sublimes, ont uni « mille crimes à une seule vertu », et chez lesquelles la conscience lutte d'un manière incertaine avec un orgueil puissant et opiniâtre; ce sont des natures à demi sauvages d'une sombre fierté qui, se laissant déterminer comme qui dirait par une impression isolée, n'ont développé qu'un seul trait de leur être comme une excroissance maladive.

A mesure que les traits de son caractère porté aux extrêmes, traits qui pendant sa jeunesse étaient encore vagues et incertains, prenaient de plus en plus de fixité et devenaient des habitudes d'esprit, on prétendait retrouver la propre nature du poëte dans toutes les contradictions que présentent les héros de ces récits poétiques. En effet, tantôt lord Byron était dévoré d'une profonde mélancolie, et tantôt il mêlait aux sujets les plus sérieux une humeur plaisante et toute débonnaire ou bien des saillies et des railleries mordantes; un jour, il lui arrivait d'être parcimonieux et un autre d'être prodigue; après s'être montré violent, il rachetait souvent par la douceur ces accès de mauvaise humeur; tout défiant qu'il était il se montrait aussi un ami plein de confiance; rempli d'égoïsme, il avait cependant des accès d'un véritable dévouement; il admirait des actes désintéressés, il était charitable au-delà de ce que lui permettaient ses ressources pécuniaires; ayant pleine conscience de la noblesse de son âme, il méprisait les hommes au-dessous desquels il descendait souvent quand son cœur ravagé faisait de lui un homme sans le moindre caractère; brillant et méprisable, blasé et plein d'ambition, il était scep-

tique et reconnaissait cependant avec un sentiment d'une véritable profondeur toutes les puissances qui gouvernent le monde moral et le monde matériel.

Comme les héros de ses poëmes, lord Byron avait derrière lui une jeunesse pendant laquelle son cœur avait été agité par des sentiments chaleureux et par des espérances sublimes, qui ensuite s'étaient changés en déceptions décolorées; il ne pouvait s'empêcher de jeter des regards de regret sur les nobles buts de sa vie qu'il n'avait pu atteindre et sur des jours de pureté qu'il avait perdus à jamais depuis que son cœur n'avait plus la fraîcheur de sa jeunesse. Il savait fort bien tirer lui-même la morale la plus amère des suites d'une vie passée à boire jusqu'à la lie les plaisirs des sens; de même que Shakespeare et Milton, il avait été instruit par l'expérience, qui démontre que celui qui se baigne dans le feu de la sensualité est étouffé par la fumée. Mais, chez lord Byron, la connaissance de cette vérité n'avait aucun résultat pratique, parce qu'il était incapable de la mettre à profit: il voyait que la nature l'avait fait naître avec un don fatal qui faisait de sa vie une lutte incessante entre le mal faire et le repentir : c'était un sort semblable à celui de son Lara, « un sort *ou* une volonté qui l'éga- « rait et qui le faisait errer au hasard ».

Cependant, il n'a donné à aucun de ses héros le trait de son caractère qui faisait qu'il s'acharnait pour ainsi dire à vouloir succomber dans cette lutte et rejeter sur le sort la responsabilité de sa défaite. Il lui arrivait même, au grand mécontentement de ses meilleurs amis, de pousser son indifférence à l'égard du jugement des hommes jusqu'à s'accuser des méfaits les plus noirs, à faire de lui-même un fanfaron du crime et à se mirer

dans sa laideur morale comme un Narcisse qui se défigurerait lui-même.

Ce qui a essentiellement contribué à développer dans lord Byron ce trait de son caractère, c'est son imagination de poëte, c'est la tentative malheureuse, qui n'a jamais été une tentation pour les véritables poëtes, de transporter la vie réelle dans le domaine de la poésie et la poésie sur le terrain de la vie pratique. De même que, dans l'école *emmanuélique*, les poëtes marchant sur le traces de Rousseau semblaient tous se laisser influencer, pendant plusieurs dizaines d'années, par la sensibilité mélancolique de Yorick et de Werther et par la satiété de la vie représentée par Hamlet, de même lord Byron commença une nouvelle ère poétique à la Faust, pendant laquelle la débauche intellectuelle se mettait à la place ou à côté de la débauche sentimentale. Dès lors, les Prométhées poétiques se voyaient placés en face des énigmes du monde; ils étaient convaincus qu'ils avaient été trompés sur le fond et sur le but des choses, que les forces hostiles de la vie les avaient fatalement enchaînés à un sort implacable, et que le doute, avec sa dent de vautour, leur rongeait le cœur : du moins, s'ils n'en étaient pas convaincus, ils le croyaient ou faisaient semblant de le croire.

Cet amalgame pernicieux d'art et de vie réelle, d'imagination et de réalité, avait trouvé son prototype poétique dans un ouvrage de Jean Paul (Friedrich Richter), qui en donne un tableau d'une vérité effrayante. Dans son *Roquairol*, l'écrivain allemand avait représenté un homme qu'une imagination surexcitée, jointe à de l'orgueil et à un esprit d'opposition, avait de bonne heure jeté parmi les déclassés de la vie, et qui, en creusant de plus en

plus les replis de son cœur dans la description poétique de ses propres désordres, s'était rendu incapable d'être vrai et même d'être véritablement faux.

Quand, dans un semblable escamotage, passant de l'imagination à la vérité et réciproquement, lord Byron se croyait appelé à observer son propre esprit, il aimait à descendre dans les plus sombres profondeurs de l'examen de soi-même, ayant l'intention, il est vrai, de chercher la vérité, mais ne réussissant qu'à se faire illusion sur lui-même. Il s'absorbait longtemps dans ses sombres pensées, jusqu'à ce que son cerveau fût en ébullition et débordât comme un volcan bouillonnant d'imagination et de feu. Dans ces moments où son exaltation poétique se mêlait à ses rêveries, il lui arrivait parfois de douter lui-même de l'état sain de son esprit; mais, quand la réalité objective et matérielle venait le refroidir, il s'emportait avec fureur contre les autres, qui se demandaient également s'il n'était pas atteint d'aliénation mentale.

A l'étranger.

Après avoir joué ainsi avec cette misère et avec ce chagrin, qui étaient à moitié imaginaires et à moitié artificiellement créés, Byron allait, par sa propre faute, faire l'expérience d'une misère et d'un chagrin véritables, à l'époque même où la gloire du poëte était arrivée à son apogée. Cédant aux instances de ses amis, pressé par l'état de sa fortune entièrement délabrée, mais n'écoutant pas la voix de son *démon* familier, il épousa, au commencement de l'année 1815, une riche héritière, miss Milbank, femme d'une nature affectueuse et pleine d'abnégation, qui avait, en outre, un certain talent poétique et qui composa plusieurs morceaux pour les *Mélodies hébraïques*.

La jeune femme se trouva bientôt dans des embarras pécuniaires tels, que la dignité de pair put seule sauver son mari de la prison pour dettes. Elle crut avoir des motifs pour être jalouse, et elle eut réellement des raisons pour se plaindre d'être traitée d'une manière inconvenante; elle se scandalisa des habitudes singulières de son mari, et l'idée lui vint que ce dernier était atteint d'aliénation mentale. Si cette supposition avait été juste, sa femme serait restée fidèle à son poste auprès de son mari; mais comme l'expérience en démontra la fausseté, elle exécuta la résolution prise par elle-même et se sépara de lui, après avoir écouté l'avis de ses amis, parmi lesquels se trouvait le noble Romilly.

Les amis de lord Byron comprirent aussitôt que ce scandale public le perdrait infailliblement aux yeux de tout le monde. Lui même contribua à faire de ce divorce le poison qui remplit la coupe de sa vie. A l'occasion, il avoua plus tard lui-même que l'insensibilité froide montrée dans sa conduite avait été la cause de cette séparation; mais pendant longtemps, il essayait de faire croire au monde qu'il était devenu la victime de la haine que lui portaient son beau-père et sa belle-mère. Dans ses poésies, il parlait de cet événement, d'abord avec une profonde mélancolie, mais, plus tard, avec un désir de vengeance bas et plein de venin, en prostituant sous une forme poétique sa femme innocente.

L'opinion publique se tourna contre lui d'une manière énergique et redoutable. Avec une soif de scandale vraiment cynique, la société souilla la jeune gloire du poëte en la salissant de toute sorte d'ordures, comme pour se venger de l'idolâtrie qu'elle avait auparavant vouée à son nom. Lorsque, devenu impossible en Angleterre, il

quitta pour toujours sa pâtrie comme un proscrit, la calomnie ne l'épargna pas même dans son exil et le poursuivit partout de ses attaques. Il se retira à Coligny (1816), sur les bords du lac de Genève, où il vécut dans le cercle de Mme de Staël et dans la société de la famille Shelley.

C'était là un moment où il semblait pouvoir et même vouloir revenir aux meilleurs instincts de sa nature. Il trouvait dans l'attention dont l'honorait l'Europe entière une compensation complète pour l'ignominie dont l'abreuvait l'Angleterre. Les applaudissements de Goethe pouvaient le consoler des iniquités dont le comblait la critique rancunière des Anglais. Les grandioses beautés alpestres avaient une véritable force médicatrice pour lui, qui se vantait d'adorer la nature dans les profondeurs de sa pensée. Mais, ce qui était la chose principale, il s'était trop longtemps désespéré en jouant avec un chagrin purement imaginaire ; dès qu'il apprit ce que c'était qu'un malheur réel, il s'adoucit, son âme s'ennoblit et il se sentit disposé à prendre des résolutions meilleures.

Dans les premiers temps, le cauchemar de ses égarements pesait tellement sur lui, qu'il lui arrivait d'entretenir des pensées de suicide; puis, il se recueillit, comme il le dit lui-même pour s'en vanter, et résolut de mener une vie plus sérieuse et plus morale. Dégagé de ses liens conjugaux, il se vit réduit à la société de sa sœur Augusta (Mrs Leigh), qui était dès lors son bon génie; les poésies qu'il lui adressait à cette époque montrent toutes un esprit parfaitement calme et rangé. « S'il avait ap-
« pris plus tôt, lui dit-il dans ses plaintes, à fuir la
« multitude, il serait devenu meilleur qu'il n'était; les

« passions qui le dévoraient n'auraient jamais été ré-
« veillées; *il* n'aurait pas souffert et *elle* n'aurait pas
« pleuré. »

Le même changement d'opinions domine dans le troisième chant de *Childe Harold*, écrit à cette époque (1816). Il y dit de son héros, de son image, qu'une austérité calme avait pris chez lui la place de sentiments plus ardents; que la joie n'était pas toujours absente de son visage, que tout amour n'était pas encore banni de son cœur. Toutes les autres poésies qu'il écrivit vers ce temps rendent témoignage du même changement qui s'était opéré en lui. Le *Siége de Corinthe* (1816) et la *Parisina* étaient exempts de ces sorties amères et de ces épanchements personnels qui caractérisent ses récits poétiques antérieurs. Dans son *Songe*, dans la *Plainte du Tasse* et même dans son *Prisonnier de Chillon*, on ne retrouve plus le goût exclusif des agonies et des désespoirs qu'il avait montré autrefois. Cette même disposition de son esprit se maintient encore dans le quatrième chant de *Childe Harold* (1818).

Mais, même pendant que ces velléités de mener une meilleure vie duraient encore, il y eut déjà un revirement complet dans l'esprit de lord Byron. Lorsque, après des excursions passagères à Rome et à Florence, il s'établit à Venise pour y faire un assez long séjour, il y commença une vie de débauche dont, plus tard, il était lui-même terrifié. Il se plaignait de ce que ses compatriotes ne lui eussent pas tenu compte de sa vie amendée à Genève; aussi semblait-il vouloir les scandaliser d'autant plus profondément par le côté mauvais de sa nature.

Ses amis s'apercevaient, même dans l'éloignement, de ces changements qui s'opéraient en lui (1818); ils trou-

vaient que son tempérament subissait une forte tension, et ils voyaient dans ses lettres que le bravache se montrait de nouveau en lui avec un ton d'une grande violence. Ses poésies correspondaient dès lors aux modifications dans sa vie habituelle. A partir de 1818, il était guidé, pendant toute sa vie ultérieure, par son *Don Juan*, le plus long de ses poëmes, qu'une esthétique peu réfléchie a parfois même nommé la plus grande de ses œuvres. A une certaine époque, il avoua que la licence était la véritable âme d'un poëme de cette trempe, qui, parlant le langage voluptueux d'un Arioste et employant une ironie toute *bernesque*, empruntait à l'occasion des allusions et des esquisses de Faublas et d'autres modèles semblables; il disait qu'il n'avait suivi d'autre plan et qu'il n'avait eu d'autre intention que de faire rire sous cape. Mais, à un autre moment, il prêta à cet ouvrage une morale particulière, à savoir « qu'une passion impé« tueuse crée ses propres tourments » ; ce que ne pourrait dire après lui que celui qui n'a pas la moindre idée du véritable rapport qui existe entre l'intention et l'exécution.

Obéissant à une tendance de son esprit qui le portait à rabaisser la passion de l'amour, ce sujet éternel des glorifications poétiques, et à lui arracher le voile trompeur dont l'enveloppe l'hypocrisie, il conduit ce type voluptueux de la tradition espagnole à travers les hautes classes de tous les pays et le promène dans cette société rongée par le vice, pour rendre partout ridicules les particularités nationales telles qu'elles se montrent dans les choses érotiques : don Juan est Sigisbée en Italie, mari divorcé en Angleterre, Werther en Allemagne ; enfin, avec une conséquence logique fort naturelle, ce blasé

corrompu est condamné à se précipiter dans l'enfer ou... dans un mariage malheureux.

C'est ce qu'avec un accès d'humeur plaisante, lord Byron appelait parfois une épopée selon l'esprit de notre siècle, comme l'Iliade avait été une épopée conforme à l'esprit des temps d'Homère. Cependant, à d'autres moments, il doutait entièrement de la valeur de ce poëme, comme quand il voyait ses amis se désoler de sa publication et qu'il s'apercevait de l'insuccès complet qu'il avait dans sa patrie.

A côté des chants de cette épopée, lord Byron publia ensuite ses drames d'un contenu entièrement sceptique; dans la première de ces productions, *Manfred* (1817), qui précédait même *Don Juan*, lord Byron était entièrement revenu à ses anciennes allures farouches, ce dont il avait lui-même complétement conscience. Les héros de ces drames, comme ceux de ses récits poétiques antérieurs, portent toujours les mêmes traits de la propre personnalité du poëte, avec toutes ses contradictions; seulement, ils avaient dès lors un caractère plus spiritualiste et ils étaient conçus d'une manière plus profonde. Tel ce *Manfred*, « le terrible chaos de lumière et « de ténèbres, d'âme et de poussière, de passion et de « pensée pure » ; tel ce *Marino Faliero*, dont on empoisonna l'unique source de repos en détruisant sur son foyer des pénates immaculés (comme Byron le disait de lui-même en termes identiques) ; tels ce *Sardanapale* et ce *Werner*, êtres problématiques dont il est dit qu'on ne sait ni ce qu'ils sont ni ce qu'ils auraient pu devenir; tel, enfin, ce *Difforme transformé*, qui se donne au diable à la condition qu'il le rendra aussi beau qu'Achille.

Le poëte arrive à l'apogée de ces poésies dramatiques dans le mystère de *Caïn* (1821), celui de ses ouvrages qui a le plus de profondeur et qui est de beaucoup le plus caractéristique pour sa nature à deux faces et pleine d'énigmes et de doutes; lord Byron y parlait un langage extraordinairement chaste, simple, austère et digne, et il pensait s'y placer à côté des Dante et des Salomon, qui ont écrit sur le néant de la vie. Les entretiens de Caïn avec Lucifer, qui forment le contenu de cette composition, laissent une singulière impression dans l'âme du lecteur, quand il voit que le poëte fait remonter jusqu'au premier-né de l'humanité les tourments les plus modernes de la conscience humaine, c'est-à-dire la curiosité, la soif de savoir et le penchant au doute, qui ne sont que le résultat d'une civilisation dix fois séculaire.

Tout ce poëme est un catéchisme que l'ange déchu fait à un élève docile, qui, avec une certaine simplicité de sentiment débonnaire, boit comme une éponge les demi-vérités de la doctrine satanique. Le maître rebelle touche sans cesse la corde sensible de son élève, qui, avec un mécontentement sourd, réfléchit uniquement sur le mal qui existe dans le monde, sur la vie qui mène vers la mort, et sur la connaissance dont les fruits sont refusés à l'homme. Enfin, Satan écrase son disciple en lui montrant qu'il n'est rien, et il engage le jeune Prométhée à faire un usage hardi de sa raison, donnée par Dieu, et à faire repentir l'Être suprême de lui avoir accordé ce don, comme le Zeus de l'antique fable s'était repenti d'avoir fait l'homme à son image.

Bien que le poëte n'ait pas donné le moindre contrepoids à ces doctrines démoniaques et qu'il n'ait soulevé aucune objection contre celle de ces doctrines qui s'y

prête le plus, on ne peut cependant pas dire qu'il s'arrête avec bonheur et avec un certain plaisir sur ces deux êtres qui représentent le mauvais côté de la nature humaine. Il est vrai que son exposition repose, dans toute sa largeur, sur le caractère de ces deux êtres; mais, au fond, le poëte se plaît beaucoup plus à peindre le caractère opposé à celui de Caïn, c'est-à-dire sa femme Adah : innocente, contente et heureuse, quand même elle ne trouverait son bonheur que dans son enfant; dévouée, pleine d'abnégation et se soumettant entièrement à son sort, elle ne regretterait pas même l'Éden, pourvu qu'elle reste unie à son époux. Elle exhorte Caïn à ne pas parler de malheur, puisque les chérubins eux-mêmes, qui n'ont pas d'enfant, pourraient lui envier son bonheur d'être père : les simples rapports de sympathie d'homme à homme, c'est-à-dire les sentiments d'amour, lui suffisent pour la réconcilier avec la vie et avec ses charges. Il ne faudrait que les touches les plus légères d'un pinceau de poëte pour modifier de fond en comble le sens et la pensée de cet ouvrage à l'aide de cette seule opposition que lord Byron a laissée au second plan.

Nature de la poésie individuelle de lord Byron; action exercée par elle.

Caïn et *Don Juan* sont les deux ouvrages de lord Byron qui expriment de la manière la plus complète et la plus intime sa nature et sa poésie individuelles, ouvrages qui, de son vivant, ont le plus nui à sa réputation dans sa patrie, mais qui aussi ont le plus puissamment contribué à établir d'une manière définitive l'influence extraordinaire qu'il exerça sur son temps et sur le monde. Lui-même considérait (1) que, pendant sa marche triom-

(1) *Don Juan*. Chant onzième.

phale et toute napoléonienne à travers le royaume de la rime, *Don Juan* avait été son Moscou, et *Caïn* son *Mont-Saint-Jean.* Mais tous les deux poëmes forment, pour ainsi dire, le noyau de ses préceptes sceptiques et pernicieux pour la morale, qui font de lord Byron le chef d'une nouvelle époque et le législateur de la littérature moderne, du désespoir et de la satiété douloureuse du monde ; grâce à ces préceptes, il est devenu le fondateur de cette « religion de l'avenir », dont les confesseurs, annonçant le nouvel évangile « de la nature et des passions », allaient se faire les apôtres d'une nouvelle façon de penser et de sentir, qui renfermait en elle les forces les plus dangereuses et les plus capables de miner, comme un véritable volcan, toutes les institutions sociales et morales.

Les compatriotes de lord Byron, parmi lesquels il y en avait un qui, à la grande consternation du poëte lui-même, avait appelé son *Don Juan* « tout Grubstreet », voyaient au fond de ce poëme l'intention de l'auteur de faire rougir les bons de toute vertu, de rendre les mauvais orgueilleux de leur corruption et de mettre en activité leurs penchants les plus vils. Dans son *Caïn*, les amis de lord Byron voyaient, à leur grande douleur, répandues à pleines mains les semences jetées jadis par Voltaire ; ils devinaient ou prédisaient même que ce poëme exercerait une redoutable action sur les esprits peu mûrs d'une jeunesse précoce, chez laquelle le doute et le mécontentement, qui veulent ébranler les bornes imposées à l'esprit humain, sont déjà une maladie naturelle et périodique.

L'origine de ces penchants de Byron pour le scepticisme et pour l'immoralité, le lecteur doit avoir pu la

trouver facilement, même à l'aide de l'abrégé sommaire que nous venons de donner de la vie du poëte anglais. La nature lui avait refusé la faculté nécessaire pour prendre la vie sous un aspect favorable et riant. Il reprochait à sa destinée le simple fait de sa naissance, qui expliquait plus facilement que chez tout autre sa révolte contre les lois de l'univers. Il maudissait le cours de sa vie, traversé partout par un mauvais démon, qui s'unissait à des destinées extérieures et hostiles pour diriger son développement intérieur dans des voies funestes. Il était brouillé avec la haute société anglaise, à laquelle il appartenait, mais dans laquelle il ne voyait qu'une bande de pharisiens qui, avec une apathie stupide, se soumettaient à la coutume, et qui, par leur pudeur prude et hypocrite, ainsi que par leur feinte bigoterie religieuse, excitaient toutes les répugnances de sa nature trop libre, franche et complétement incapable de descendre à la dissimulation. Ami de toute vie conforme aux lois de la nature, il avait déclaré la guerre à la civilisation actuelle du monde et au raffinement de sa culture intellectuelle, dont les fruits nécessaires étaient, selon lui, la barbarie, la guerre et la peste, le despotisme et l'immoralité. Il se révoltait ouvertement contre toute la situation politique du temps actuel, et surtout, comme nous allons le voir bientôt, contre celle de sa patrie, où le gouvernement des tories faisait plier à son gré le droit et la liberté.

Shelley, son admirateur, lui attribuait les talents et l'ambition nécessaires pour devenir le sauveur de sa patrie opprimée ; une tentative sérieuse, faite dans ce sens, serait devenue pour lui un moyen de se délivrer de lui-même. Mais la raison la plus secrète de son mécontentement, et qui le faisait retomber dans son scepticisme

hostile au monde et dans son ancienne inaction, c'était précisément ce fait que, pendant si longtemps, son ambition ne trouvait à s'occuper d'aucun sujet tangible. Semblable à tous ces génies qui l'entouraient, et qui voulaient réformer le monde et en démontrer à Dieu lui-même, tels que Shelley, Saint-Simon et Fourier, lord Byron sentait qu'il n'était pas de taille à s'acquitter des devoirs de la vie pratique; le monde réel était pour lui rempli d'un air méphitique que ne pouvait en aucune façon purifier le feu dont il était dévoré, feu qui promptement consumait le poëte lui-même et les choses autour de lui, au lieu de les éclairer et de les illuminer d'une douce flamme.

Si lord Byron avait reçu les qualités nécessaires pour s'acquitter avec fermeté des devoirs de la vie, ou s'il avait été simplement tenté d'agir ainsi, il aurait commencé par chercher en lui-même la force qui met en équilibre les balances de la vie réelle; au lieu de cela, il pesait, comme tous ses imitateurs aveugles, l'univers tout entier dans la balance de son imagination et trouvait à redire à l'équilibre général de toutes choses. Tel qu'il était, il se voyait écrasé par la réalité, et, d'après ses propres aveux, son imagination ajoutait encore au poids du fardeau qui l'accablait.

Son éducation défectueuse explique cette imperfection de sa culture intellectuelle et cette paralysie des forces de son esprit, qui, à leur tour, font comprendre les désordres et l'instabilité de son scepticisme qui le poussait à s'agiter sans cesse et à chercher une satisfaction sauvage à se tourmenter des infirmités et des vices dans sa propre existence et dans la vie d'autrui. Quand il lui arrivait parfois de parler du doute dans l'esprit de Les-

sing comme du seul prisme des rayons de la vérité, on aurait dit qu'il se sentait plutôt encouragé et aiguillonné que paralysé et humilié par la connaissance de ce fait, que pour l'homme il n'y a qu'une vérité conditionnelle; mais sa pensée n'était pas assez vigoureuse pour qu'il eût pu continuer à marcher dans cette voie.

Il convenait mieux à ses besoins de poëte de s'enfouir dans les souffrances de sa propre destinée et d'y trouver les inspirations pour ses poésies; il aimait mieux étreindre la misère pour ainsi dire de ses bras affectueux et chercher sa gloire à redire et à chanter, soit pour les calmer, soit pour les envenimer, les douleurs réelles ou imaginaires d'une âme malade qui souffre des blessures qu'elle s'est faites elle-même. Il se faisait l'apôtre de l'affliction, comme il le disait lui-même de Rousseau, qui enveloppait la passion d'un grand charme, qui tirait du malheur une éloquence accablante et qui revêtait des pensées et des actes pleins d'erreurs de la couleur céleste de paroles éblouissantes.

Mais cette satisfaction poétique, qu'on trouve dans les chagrins et dans les peines, n'était pourtant pas un remède contre le malaise que le scepticisme produit dans l'homme. Un caractère à demi formé, qui accompagne ordinairement une culture intellectuelle imparfaite, est naturellement tenté de chercher le salut dans une vie de jouissances, telle que la conseillent les passions déchaînées et les brutaux instincts naturels. Pour une pareille vie, on trouvait dans la poésie de lord Byron les enseignements les plus pernicieux, qui, en efficacité, rivalisaient avec le funeste exemple donné par la conduite personnelle du poëte.

Il y eut, au siècle dernier, une époque où, pour réa-

gir contre les plus étranges aberrations du goût et des mœurs et pour faire pénétrer partout une vie plus saine, on arbora en France le drapeau de la nature, et où, dans tous les rapports de la vie sociale, on combattait pour une religion et une éducation naturelles, pour la liberté de penser naturelle, pour le droit et pour l'art conformes aux lois de la nature. Avec une véritable terreur, on avait ensuite perdu toute illusion et on s'était réveillé de ce beau rêve de l'idéal, lorsque, pendant l'époque révolutionnaire, on avait voulu revenir à la nature et à l'antiquité, et qu'on avait été entraîné de la nature à la caricature, de l'humanité à la bestialité et de l'ordre à un véritable chaos. Puis était venue la restauration d'un art fantastique et de la science thaumaturge, d'une religion surannée et bien souvent simplement simulée, ainsi que des droits, des coutumes et des institutions appartenant aussi à un autre âge.

Mais, au milieu de cette marche rétrograde de l'époque, un scepticisme outré était resté vivant, en Allemagne, parmi les chefs intellectuels de la nation, non-seulement dans la sphère de la pensée pure, mais encore dans les mœurs et dans la vie réelle. Les poëtes classiques eux-mêmes de ce pays s'étaient révoltés contre la mortification exagérée des sens, en se faisant les défenseurs d'une façon de penser libérale et conforme à l'esprit hellénique. Par leur manière de vivre, les romantiques n'avaient que trop ouvertement applaudi à ces attaques contre l'ascétisme, et ce côté du mouvement inauguré par eux allait faire dans l'école néo-romantique la propagande la plus puissante, au moment même où l'ancienne école en Allemagne s'éteignit au point de vue poétique.

Pendant sa jeunesse, Hegel avait dit que le devoir de son époque était de recouvrer les trésors que l'humanité avait gaspillés, depuis qu'elle avait abandonné la vie telle que la connaissait l'antiquité classique; « ces tré« sors, disait-il, qu'on avait laissés à vil prix au Ciel, il « fallait au moins en théorie les réclamer comme la pro« priété du genre humain »; puis, il avait demandé quel serait le siècle qui aurait la force nécessaire pour faire valoir ce droit et pour s'en mettre en possession. Telle était la tâche que cette époque semblait vouloir se proposer, et cela dans un temps où l'on s'était en réalité fort éloigné de ces mœurs de la petite bourgeoisie qui à Goethe et aux amis de sa jeunesse avaient paru trop gênantes; mais, au moment actuel, on se donnait l'air d'avoir à inventer cette théorie comme une chose tout à fait nouvelle et à y joindre tous les excès de la pratique.

En outre, dans ces temps modernes, le génie du mal déployait une activité tout autre qu'à cette époque antérieure du dix-huitième siècle, où la tendance à revenir à la nature trouvait un puissant auxiliaire dans la perspective idéale d'un meilleur avenir qui s'ouvrait devant l'humanité. A l'époque actuelle, au contraire, cette même tendance poussait le monde à se laisser aller à un sentiment de haine et de résistance opiniâtre contre l'esprit du temps avec lequel il était en guerre; elle stimulait les hommes à faire d'énergiques efforts par les grandes choses qu'elle leur faisait voir, par les jouissances vulgaires qu'elle leur promettait; enfin, elle flattait les ambitions les plus nobles, mais aussi les passions les plus basses.

Autrefois, les penseurs et les poëtes les plus grands avaient considéré l'assujettissement des instincts comme

le véritable signe de la dignité humaine. Un Milton avait dit que l'homme commençait à délivrer son âme des chaînes de la matière dès qu'il avait assez d'empire sur lui-même pour triompher des espérances vaines, des craintes et des passions qui réduisent l'homme à l'esclavage. Un Kant et un Schiller eurent à rappeler l'humanité, dont la volonté était asservie par la soif des jouissences et par la sensualité, à l'*idée du devoir*, de l'abnégation, de la justice et du désintéressement. Dans ces temps-là, ces doctrines idéales, qui élèvent l'homme et qui l'ennoblissent en lui donnant une grande foi dans la force de sa nature, s'étaient emparées de la jeunesse et lui avaient inspiré un enthousiasme généreux. Mais dès lors, au sein de ce naturalisme moderne représenté par l'école romantique qui invoquait l'exemple de lord Byron, toute la vogue était pour les nouveaux maîtres qui, avec une franchise singulièrement insolente, professaient et prêchaient uniquement *les droits* naturels, c'est-à-dire les jouissances de l'homme; ils semblaient attacher un grand prix à toute tentative faite pour assujettir l'homme à un aveugle instinct naturel et ils aimaient à faire de toute passion le signe d'une grande force.

Cette doctrine, qui avouait qu'elle n'avait aucune foi en la force morale de l'homme et qui se réjouissait de son avilissement, devait exercer un effet d'autant plus redoutable que, vers cette époque, les biens extérieurs de la fortune s'étaient beaucoup accrus, que les connaissances intérieures et intellectuelles avaient été considérablement augmentées, et que richesses et lumières s'étaient répandues dans des cercles de plus en plus étendus. Cette doctrine devait abaisser le sentiment moral au même degré qu'elle développait les facultés

intellectuelles; enlever à la dépravation morale la flétrissure de la honte; vouer au mépris public le sentiment religieux comme une petitesse d'esprit et la conscience comme une marque de pusillanimité, et répandre comme une véritable épidémie la corruption de l'esprit ainsi que l'arrogance, creuse et superbe, qui marche toujours à sa suite.

Ainsi les craintes que les amis de lord Byron avaient exprimées, en disant que ses poésies et sa manière de vivre exerceraient une funeste influence, ne s'étaient réalisées que trop promptement et dans une trop large mesure. En effet, tous les esprits à demi cultivés, qui redoutent le moindre effort, qui dans leur suffisance se croient capables de tout entreprendre, et qui en réalité ne sont aptes à rien, se portaient désormais en foule dans cette nouvelle école qui, avec une suprême ardeur poétique mais sans le moindre remords et avec un sang-froid extrême, se plaisait dans un pessimisme et dans un dégoût du monde extravagants comme dans les débauches les plus désordonnées d'une orgie intellectuelle et sensuelle.

On voyait accourir dans cette école tous les talents subordonnés qui, entraînés par l'avidité impétueuse de conquérir une gloire soudaine à l'aide de tours de force littéraires, prennent l'intention pour l'exécution, des velléités pour de la force réelle et des essais pour des chefs-d'œuvre. On comptait parmi les disciples de cette école toutes ces natures, dévorées par l'ambition et brouillées avec le monde, qui sont trop impatientes pour gagner les honneurs par un travail lent et pénible, qui sont incapables de suffire à une époque dont les exigences ont augmenté d'une manière prodigieuse, et qui

se dégoûtent du temps présent par suite de leurs aspirations désordonnées vers un avenir inconnu. C'étaient toutes ces âmes méconnues, tous ces esprits mal compris, tous ces cœurs déchirés qui ont échoué ou qui se sont brisés contre les écueils et sur les bas-fonds de la vie ; tous ces nouveaux Fausts et ces Prométhées modernes, qui se ralliaient autour du drapeau de l'esprit en révolte contre la lettre et qui voulaient défendre la science contre la foi, la passion contre la raison et la nature contre la convention ; c'étaient, enfin, tous les esprits sceptiques qui croyaient que l'épanouissement complet de la vie intellectuelle consistait à ébranler les lois établies par la religion, par l'ordre politique et par les usages domestiques.

En Angleterre, Southey dénonça le premier (1) cette école des jeunes gens de lettres au cœur malade et à l'imagination corrompue, école qu'il baptisa du nom de *satanique*, nom que Victor Hugo accepta et adopta avec satisfaction, en opposition avec l'école *emmanuélique* qui s'était rangée sous le drapeau de Chateaubriand. Southey, le premier, appela lord Byron le fondateur et le maître de cette école.

En effet, elle suivait en connaissance de cause le sillon de ce pilote, bien que celui-ci avouât que ses voiles et son gouvernail n'étaient pas en état d'affronter les vagues de la mer. Elle prit pour modèle cet échantillon extrêmement imparfait de l'humanité ; cependant, comparé à son prédécesseur Shakespeare, ce grand type de la nature humaine qui, dans chaque question relative à la vie

(1) Dans la préface de son ouvrage intitulé : *Vision of judgment*, by Quevedo Redivivus.

réelle, peut être « pour tous tout en tout », lord Byron ne paraît que comme un esprit bizarre; effectivement, quelle que soit la situation de la vie qu'on puisse imaginer, Byron n'y donne aucun appui sûr et, au point de vue de la morale et de la politique, il ne sut déchaîner que les forces négatives d'une opposition sans point de départ et sans but arrêtés d'avance.

Des amis bienveillants qui conservaient une foi inébranlable en la noblesse primitive et en la générosité naturelle du cœur de lord Byron, et qui ne connaissaient rien de sordide ni de rampant dans sa nature, protestèrent énergiquement contre toute tentative faite pour rattacher son nom aussi étroitement à cette école satanique. En réalité, en invoquant la double nature de son être moral, qui échappait à tout calcul, ils pouvaient prouver sur combien de points essentiels il différait entièrement de cette école et démontrer que sa manière de penser était tout autre.

Ceux qui prêchaient l'émancipation de la femme s'attachaient également aux talons de lord Byron, bien que celui-ci défendît même l'utilité de la position que la femme avait occupée chez les anciens. Sous son drapeau se rangeaient encore les libertins de toute sorte qui, à la vérité, trouvaient dans ses œuvres de nombreux passages où, quand le caprice et le besoin du poëte semblaient le réclamer, il était parlé du ciel et de la foi des chrétiens sur un ton qui, par sa frivolité, ne pouvait se comparer qu'au langage le plus insolent du scepticisme et de l'athéisme français. Néanmoins, malgré toutes ses moqueries, lord Byron n'avait pu chasser de sa propre âme le besoin des consolations que donne la religion; plus il avançait dans la vie et plus il avouait

nettemment qu'il ne trouvait aucun bonheur dans les idées sur la religion qui n'avaient pas une base solide, et qu'il était très-éloigné de rejeter de lui le christianisme et la foi chrétienne.

Ainsi, la contradiction était, pour ainsi dire, le noyau et le centre de sa nature trouble qui, malgré tout ce qu'elle avait de fantastique, ne manquait jamais complétement d'une intelligence claire, d'un sentiment sain et d'une sobriété pratique. Celle des contradictions qui, dans son caractère à deux faces, était le plus nettement accentuée, reste encore à décrire.

Son attitude à l'égard de la politique.

Jusqu'ici nous n'avons parlé des œuvres de Byron qu'en tant qu'elles s'occupent essentiellement de sa propre nature et de sa personnalité, qu'en tant que son Moi est le sujet de ses poésies et qu'en tant que son Moi est pour lui la mesure qu'il applique à toutes choses. Dans les premières propositions, qui servent d'introduction à notre Histoire, nous avons indiqué l'*individualisme* comme l'idée dominante ou comme le fait principal qui, en opposition avec l'antiquité et avec le moyen âge, sert de base à l'époque tout à fait moderne. Nous avons dit qu'il est la conséquence naturelle d'une culture intellectuelle largement répandue et communiquée même aux classes les plus basses, culture qui, en faisant rentrer l'homme davantage en lui-même, en donnant plus de profondeur et plus d'étendue à son esprit et en épuisant à un bien plus haut degré toute sa nature, ajoute une importance beaucoup plus grande à sa conscience individuelle et au sentiment de sa propre valeur.

Depuis le soulèvement des colonies américaines, cet individualisme avait essayé son pouvoir et ses forces

dans le domaine de la politique, en allant même jusqu'aux débordements et jusqu'aux excès, comme il arrive toujours au début de toutes les luttes historiques entreprises pour faire triompher des idées. Il n'était que naturel qu'il essayât ses forces avec les mêmes exagérations dans le domaine de la littérature et de la poésie.

L'impulsion en était déjà donnée par les romans psychologiques, à partir de *Werther* et d'*Héloïse*, romans qui avaient pour sujet non des actions et des faits, mais des sentiments et des opinions. Ce mouvement continua au moment actuel, où l'on fit monter la poésie lyrique depuis l'échelon le plus bas qu'elle avait occupé dans la littérature jusqu'au degré le plus élevé; de plus, dans la poésie lyrique, on exalta le plus le genre où, pour parler avec Jakob Grimm, le sentiment de l'homme se plaît « à « mettre à nu le fond de son âme et à verser dans le « monde son opinion sur les agitations de la vie, sans « être compris et peut-être sans vouloir être compris ».

En livrant ainsi à la publicité sa personnalité individuelle, aucun poëte n'était jamais allé aussi loin que lord Byron que, sous ce rapport, on compara de bonne heure à Rousseau; cette poésie intérieure, qui flatte l'orgueil de l'esprit, était surtout la cause qui entraîna ses imitateurs sur ses traces, bien qu'en Angleterre même elle fût dès le principe fort peu goûtée. On y hésitait quelque peu à accepter cette manière extrêmement fine d'exprimer un égoïsme subtil et caché. Walter Scott était scandalisé par « l'impudence » avec laquelle, dans son *Childe Harold*, le poëte réclamait l'intérêt du public pour un ennui qui, chez lord Byron, provenait de la satiété que lui inspiraient ses sociétés bachiques et ses amours. Le spirituel Curran doutait complétement de la

sincérité de ces agonies, pendant lesquelles « Sa Seigneurie pleurait pour la presse, afin de s'essuyer les « yeux sur le public. »

Cependant, cette veine égoïste trouvait son contrepoids complet dans la sympathie universelle, avec laquelle lord Byron tenait toujours son cœur et son âme ouverts aux destinées de l'humanité. Ayant reçu de la nature les sympathies et les antipathies les plus violentes, il s'abandonnait en vrai poëte aux sentiments les plus vifs et les plus passionnés et il s'habituait involontairement à les exagérer encore : de cette manière, il était devenu extrêmement irritable, et se laissait au dernier point impressionner par l'état intérieur de son âme de même que par la situation extérieure du monde. Aussi ses sentiments les plus égoïstes étaient-ils contrebalancés par les sentiments les plus désintéressés, dès qu'il associa à ses propres souffrances trop souvent imaginaires les souffrances politiques de son époque qui n'étaient que trop réelles. Courbé avec tous ses contemporains sous le même joug et blessé par les mêmes coups qui les atteignaient tous, il sentait les malheurs qui frappaient le monde, comme s'il en avait été frappé luimême. Poussé par la profonde aversion qu'il ressentait pour toute espèce d'oppression et qui était innée en lui au même degré qu'une vive antipathie pour toute dissimulation et pour toute hypocrisie, il commença sa polémique poétique et se fit l'éloquent défenseur de ce monde en souffrance.

Enfant de ce pays qui, depuis la Révolution française, avait été toujours au milieu même des agitations les plus violentes, lord Byron était arrivé déjà à une certaine maturité d'esprit au moment où se produisirent

les grands changements dans l'ère napoléonienne. Les œuvres de Rousseau, auxquelles il avait puisé les premiers aliments pour ses opinions politiques, lui avaient inspiré une haine universelle contre toute oppression et contre tout ce qui était hostile à la liberté; son sang bouillait, soit qu'il songeât à l'esclavage des noirs, soit qu'il se souvînt de l'asservissement dans lequel on tenait les peuples de l'Europe.

Comme lord Byron était animé de pareils sentiments, ses sympathies devaient être nécessairement pour la Révolution française ; cependant, au sein de son entourage anglais, il avait de bonne heure appris à regarder avec horreur les saturnales de la Terreur qui devinrent si fatales à la cause de la liberté. Après la chute de la Révolution, il avait grandi au milieu de ses ruines, à l'aide desquelles, sur le même sol, « on reconstruisit les « cachots et les trônes » que la tempête révolutionnaire venait de balayer. Puis, il avait vu le héros de l'époque, devenu une véritable idole pour son enthousiasme juvénil, « s'affaisser dans la royauté » ; il l'avait vu effacer de nouveau « les droits de l'homme qui s'étaient réveil« lés » ; il l'avait vu « paître avec des rois et des para« sites vulgaires » et, en faisant ce pas vers l'injustice, « faire de son nom le jouet de tous les vents ».

Au contraire, ses regards s'arrêtaient avec un véritable bonheur sur les Franklin et sur les Washington, qu'il comparait aux Aristide et aux Léonidas, et qui à ses yeux se rapprochaient le plus de la divinité, parce qu'ils avaient « sauvé des nations et non détruit des « mondes ». Aux yeux du jeune poëte, pour lequel « sécher une larme était une gloire plus honorable que « de verser des mers de sang », un conquérant n'était

qu'un brigand et la profession du soldat simplement un métier de *bravo*. En faisant des sorties fréquentes contre les mercenaires « qui s'engraissent avec le sang de leur « pays », il donna un mot d'ordre retentissant à tous ces poëtes politiques qui, plus tard, eurent à exhaler tant de fureur contre « les mercenaires abrutis ». Même le plus grand capitaine de sa patrie ne trouva pas grâce devant les yeux de lord Byron qui, à l'instar de Béranger, l'appelait Villainton; il se moquait de lui, depuis l'époque où, sans obtenir de succès, il combattait en Portugal pendant de longues journées « d'après la « montre de Shrewsbury »; il se raillait de lui encore après la victoire remportée par lui à Waterloo et depuis que Wellington avait commencé à se mettre au service de la tyrannie.

Ces moqueries seules, et la manière dont il se raillait continuellement de la gallophobie de ses compatriotes, auraient suffi pour lui aliéner les cœurs des Anglais qui avaient, en outre, une profonde aversion pour son cosmopolitisme comme pour celui de Bentham; en effet, en Angleterre, on ne reconnaît comme un citoyen du monde utile que celui qui est, en première ligne, l'enfant de sa famille, de sa ville natale, de sa province et de son peuple.

Avant que cette rupture avec sa patrie se fût accomplie d'une manière générale, lord Byron s'était déjà brouillé avec la noblesse tory, en se cabrant, avec une hostilité pleine d'amertume, contre l'administration de ce parti qui, à partir de 1807, tenait l'Angleterre dans ses griffes. Grand admirateur de Fox depuis son jeune âge, comptant et votant avec les whigs, surtout à l'époque où l'on s'attendait à voir le prince-régent for-

mer un cabinet whig (1812), lord Byron avait été, pendant un moment, en danger de subir le charme de George IV et d'être attiré dans les cercles de ce roi, qui le comblait de flatteries lors de la publication de Childe Harold. Mais, comme cette attente au sujet de la formation d'un cabinet libéral ne se réalisa pas, lord Byron, en même temps que son ami Thomas Moore, déchira tous les liens qui l'attachaient à la cour : il adressa à la princesse Charlotte, qui avait versé des larmes en voyant ces espérances échouer, quelques lignes insignifiantes de consolation (mars 1812) qui, aux yeux du monde des tories, firent aussitôt de lord Byron un proscrit.

La sensation produite par ces vers fortifia dans son penchant pour l'opposition le poëte qui était heureux de donner libre cours à son esprit de contradiction : « Ma « politique, écrivait-il, fait sur moi le même effet qu'une « jeune fille sur un vieillard; plus elle devient mauvaise, « et plus je m'en amourache ». A l'instar de Thomas Moore, de Cobbett et de Bentham lord Byron déchaîna dès lors la polémique la plus impitoyable contre les tories au pouvoir.

Suivant l'exemple de Thomas Moore, il s'en prit, selon l'occasion, à chacun des membres du cabinet en particulier; rien ne l'irritait plus que les mauvais traitements qu'on infligeait aux ilotes irlandais; contre aucun des ministres il ne vomissait plus de fiel que contre l'Irlandais Castlereagh, qui « tout jeune encore avait souillé « ses mains du sang d'Érin ». Il l'appela (1) un eunuque intellectuel, un scélérat de sang-froid, souple et au visage

(1) Dans une Dedicace de son *Don Juan* qui, plus tard, a été supprimée. 1819.

lisse, l'instrument le plus vulgaire des tyrans et qui avait juste assez de talent pour allonger les chaînes que d'autres avaient rivées. Il ne put contenir ses railleries et sa joie maligne, lors de la mort de ce diplomate, lorsque « le Werther de la politique fendit de son canif « une plume d'oie » ; sa mort, ajouta-t-il, devait être une consolation pour les peuples, qui pouvaient se dire que leurs oppresseurs n'étaient pas heureux et que, jugeant leurs propres actes, ces derniers devançaient quelquefois le juste arrêt de l'humanité.

Quand ses invectives étaient trempées dans un fiel encore plus amer, elles étaient toujours à l'adresse du roi George IV. Quand il se place, dans le caveau royal à Windsor (1), entre les cercueils de Henri VIII et de Charles Ier, entre ce roi sans cœur et cet autre roi sans tête, il voyait dans cet « objet sceptré » , le prince-régent, un double tyran appelé à la vie, un autre Charles pour son peuple, un autre Henri pour sa femme. A ses yeux, ce souverain et ses conseillers étaient les criminels qui, par leur politique rétrograde, préparaient une révolution en Angleterre. Il considérait tout autocrate absolutiste comme bien pire qu'un barbare; quant aux ministres, ils le dégoûtaient même de toute royauté, qu'elle fût aristocratique ou démocratique ; suivant les mêmes voies que Bentham, il finit par rejeter dans son dégoût toute monarchie.

Dès la chute de Napoléon, il avait gémi et donné libre cours à sa colère, en voyant s'écrouler toutes les républiques dans les trois parties du monde, lorsque Venise était écrasée, lorsque la Hollande était soumise à

(1) Dans sa *Valse*, 1812.

un sceptre et que l'existence de la Suisse ne semblait plus être tolérée que pour un espace de temps fixé d'avance. Mais il prédisait une conflagration vengeresse, pendant laquelle expireraient toutes les royautés; il exprimait l'espoir que les historiens de l'avenir ne parleraient plus des trônes et des princes qu'à la façon dont nous parlons des ossements des mammouths (1).

Ce qui, plus que tout le reste, le souleva contre George IV et contre les tories, ce fut la flétrissure de la honte qu'ils imprimèrent à l'Angleterre, lorsqu'ils en firent l'instrument de la tyrannie continentale, à laquelle ils prêtèrent leur assistance passive pour l'aider à opprimer les peuples latins. Il avait visité le Midi de l'Europe, lorsque le Portugal était menacé par le conquérant français, lorsque l'Espagne était subjuguée à moitié et l'Italie en entier, et lorsque la Grèce était encore profondément ensevelie dans son esclavage.

Ces pays avaient changé en flamme vive l'étincelle poétique qui brûlait en lui; il s'était attaché à eux de toute son âme; plus que toutes les autres causes, leur abaissement le remplit, à ce moment et plus tard, d'un amour de la liberté d'autant plus ardent, que le joug qui pesait sur eux était plus douloureux. Il avait poussé des cris de joie, en voyant l'Espagne se lever contre la

(1) *God save the King, and Kings!*
For if he don't, I doubt if men will longer.
I think, I hear a little bird who sings :
The people by and by will be the stronger!
Don Juan, VIII, 50.

Que Dieu sauve le Roi, et les Rois!
Car s'il ne le fait, je doute que les hommes le fassent.
Je crois entendre un petit oiseau chanter :
Peu à peu le peuple sera le plus fort!

France afin de combattre pour son indépendance à l'extérieur et pour sa liberté à l'intérieur; puis, avec un sentiment de rage, il avait été témoin du terrible spectacle qu'offrait ce pays, en devenant de nouveau la proie de la plus hideuse tyrannie.

Il avait vu, sous le règne de Napoléon, l'Italie s'animer comme sous le souffle de l'antique âme romaine, pour retomber ensuite sous l'oppression autrichienne qui l'écrasait de son poids. Lord Byron vécut comme un vrai Italien dans ce pays, lorsque la domination étrangère y était à son apogée; il n'y séjourna pas, à la façon des artistes et des savants allemands, au milieu des ruines du passé; il vécut au sein même du peuple, en s'associant à ses intérêts du temps présent et en méditant avec lui sur son avenir; dès 1816, où il fit un séjour passager à Milan, il se sentait sous le régime des Autrichiens comme sur un vaisseau en quarantaine. Le quatrième chant de *Childe Harold* (1818) n'était qu'une unique glorification de l'Italie. Les drames de cette époque, dans lesquels il traita des sujets empruntés de l'histoire italienne, parlaient à l'Italie tout à fait dans l'esprit d'un Alfieri, comme si l'esprit de ce poëte venait de renaître. Pendant ces années-là, lord Byron conçut l'idée d'écrire en italien le meilleur de ses ouvrages.

A ce moment, sur l'exemple donné par l'Amérique, le soulèvement contre l'absolutisme et contre le joug de la domination étrangère parcourut, comme un choc électrique et non interrompu, les péninsules au pied des Pyrénées, des Apennins et du Balkan. Pour la nature poétique de lord Byron, ces mouvements étaient la seule forme sous laquelle des événements politiques pouvaient avoir de l'attrait. Ces fanaux allumés sur les cimes des

Andes et se répétant jusque sur le sommet du mont Athos jetaient à ses yeux un éclat extrêmement poétique sur le monde politique, et réveillaient en lui la pensée de se lever pour la cause des peuples, non-seulement avec sa plume, mais encore les armes à la main.

Lorsque la révolution éclata à Naples (1820), il écrivit au nouveau gouvernement une adresse à laquelle il joignit une contribution en argent et l'offre de ses services. La Romagne, où lord Byron séjournait, à cette époque, guettait avec impatience la tournure que les choses allaient prendre. Le poëte sentait pour elle comme si c'était sa patrie, et il aurait été prêt à risquer sa vie pour la cause de cette province. Il vivait, à Ravenne, avec la comtesse Guiccioli, femme peu ordinaire, qui fut son dernier et son plus véritable amour. La famille de la comtesse appartenait à la société des carbonari dans laquelle lord Byron se fit recevoir; le jeune frère de la femme aimée, le comte Gamba, imposa silence aux sentiments fâcheux que les relations de l'étranger avec sa sœur avaient fait naître en lui et devint son ami le plus dévoué. Partagé dans son attente, lord Byron espérait un jour voir éclater une guerre sanglante pour douter, le lendemain, de son succès, quand il voyait la façon d'agir des Italiens pusillanimes. D'ailleurs, sa nature aristocratique le rendait défiant envers toutes les tourbes démocratiques; néanmoins, il resta fidèle à la cause qu'il avait embrassée, et même, lorsqu'elle était perdue, il recueillit dans sa maison les armes des Romagnols compromis qui, en cas de besoin, l'auraient sacrifié. Sa vie était en danger (avril 1821) et les prêtres le rendaient suspect au peuple; dès que commencèrent les persécutions, on bannit la famille Gamba

principalement pour éloigner lord Byron avec elle.

Tout cela ne fit qu'attiser plus violemment encore l'indignation que la tyrannie triomphante inspirait au poëte. A leur grand étonnement, ses amis l'avaient vu renoncer à toutes les mauvaises passions de sa vie antérieure, dès qu'il s'était lié, à Ravenne, avec la comtesse Guiccioli. A partir de cette époque, il avait surpris et charmé ceux qui l'observaient par le zèle et par l'intérêt qu'il montra pour les affaires italiennes. Il reconquit dans l'esprit d'hommes innombrables l'estime perdue autrefois, et il recommença à s'estimer davantage lui-même, lorsque, en face des grandes agonies de l'époque, il semblait se rappeler le caractère mesquin des luttes entre des individus et des personnalités; lorsque lui, qui auparavant avait désespéré de lui-même, ne paraissait pas désespérer de la guérison de l'humanité souffrante; lorsque, plein de cette sympathie pour le monde et pour ses peines et avec une confiance plus grande en ses propres opinions et en ses sentiments, il se sentait pour ainsi dire la vocation de devenir le prophète de la cause du peuple et qu'il voulait se lever contre l'oppression exercée par les puissants du monde.

En dirigeant, en même temps, sa poésie vers un but plus précis et plus palpable, il lui donna une action plus directe sur le moment actuel et une efficacité plus concentrée pour de longues années à venir telles qu'aucun autre écrivain de notre siècle n'en a jamais exercé. En effet, il déchargea, pour ainsi dire, des milliers d'âmes oppressées de leurs muettes rancunes, lorsque, sans être empêché et sans être puni, il s'abandonna aux explosions les plus terribles de la colère révolutionnaire, et que, plein de fierté, il osa flétrir les fiers gouvernants avec

ce langage sans fard de la vérité la plus brutale, que, dans le sentiment du droit révolté, on avait partout sur les lèvres frémissantes, mais qu'on n'osait pas faire entendre tout haut en face du pouvoir.

S'abandonnant à toute sa fureur contre l'Autriche, qu'il haïssait au delà de toute expression comme l'ennemie héréditaire de toute liberté, lord Byron exhala sa rage contre la politique hypocrite des congrès, au moment « où vingt paillasses, à Laybach, devaient décider « le sort de millions d'hommes ». Dans sa parodie de la *Vision du Jugement dernier*, par Southey, il donna libre cours à son indignation par les sorties les plus violentes contre les panégyristes de cette politique; il déchargea contre eux son fiel dans les invectives les plus immodérées (1), lorsque le dernier triomphe de la réaction était imminent en Espagne (1823).

Nous avons cité ailleurs, dans différents endroits, les passages de son *Siècle d'airain*, où il voit avec bonheur que les Américains du Sud rendent à l'Ouest le nom de Nouveau-Monde, que la Grèce se soulève malgré l'attente du poëte, et que l'Espagne ose encore braver la Sainte-Alliance. A côté de cela, dans le langage le plus accessible aux intelligences vulgaires et avec le ton d'une exaspération véritablement démagogique, il se railla de l'alliance bénie, qui mettait trois personnes à la place de tous; de cette trinité terrestre, qui portait la forme de la Trinité céleste comme le singe imite les gestes de

(1) *Age of Bronze* (1823), poëme conçu dans l'origine comme une satire d'une plus grande étendue. Cet ouvrage représente en première ligne la poésie politique de lord Byron, à côté de *Childe Harold* (1812-1818), de l'hymne sous forme d'apostrophe *The waltz* (1812) et des *Odes* sur Waterloo (1815) et sur Venise (1819).

l'homme; de cette pieuse union conclue pour fondre trois sots en un seul Napoléon.

Ces invectives furent saluées avec des acclamations bruyantes par les réfugiés et les persécutés, par les conspirateurs et les révolutionnaires sans nombre, qui se sentaient intérieurement soulagés en écoutant la voix retentissante du poëte privilégié, qui prononçait dès lors ses « discours de parlement rentrés » devant un prétoire sans bornes, où tout le monde formait galerie et où aucun rappel à l'ordre n'imposait silence à l'orateur.

Le ton âpre de cette polémique traversa comme une bise froide et pénétrante la lourde atmosphère politique de l'époque; ce qu'on apprit sur les actes mêmes du poëte donna à ses paroles un assaisonnement encore plus mordant. Après avoir écrit son *Caïn*, il semblait s'être débarrassé de ses agitations intérieures et personnelles, pour s'absorber désormais complétement dans la pensée politique; on aurait même dit que, fatigué par ses dernières tentatives poétiques et obéissant à son instinct qui le poussait vers une activité nouvelle, il avait changé d'ambition et qu'il était avide de passer à une sphère de vie toute différente.

Immédiatement après la chute de l'Italie, il voulut se rendre en Grèce; mais, à ce moment, il se laissa encore retenir par les larmes de la femme aimée, qui venait de quitter son mari (septembre 1821) pour vivre entièrement avec lord Byron. Cependant, ses nouveaux projets de gloire ne laissaient pas de repos au poëte; il demanda (juin 1822) l'avis d'Ellice sur l'état de choses dans l'Amérique du Sud; puis il se décida pour la Grèce, comme nous l'avons raconté ailleurs. Dès lors, la comtesse ne

lui opposa plus de résistance. Elle lui avait souvent entendu dire qu'un homme doit faire pour la société quelque chose de plus que des vers. Avant son départ, lord Byron écrivit à Thomas Moore : « Si je vis dix ans de plus, « vous allez voir que ce n'est pas fini de moi : je ne « veux pas dire en littérature, car cela ne signifie rien, « et, quelque étrange que puisse paraître cet aveu, je « ne crois pas qu'elle ait jamais été ma vocation; mais « si le temps et la fortune le permettent, je ferai quelque « chose qui, *comme le fait la cosmogonie, occupera le « monde des philosophes de tous les temps;* je doute « seulement que ma constitution se soutienne jusque- « là. »

Il exprima ainsi un funeste pressentiment qui ne se réalisa que trop tôt. En racontant ailleurs les derniers jours de sa vie (Cf. t. XIII, p. 296, sq.), nous avons dit que, complétement débarrassé de toute idée fantastique, il tendit les bras à une cause désespérée, qu'il prit les armes pour ce peuple « que les rois trahissaient lâche- « ment », et qu'il montra un désintéressement absolu et un oubli complet de sa personne, au moment même où il fit à la face du monde entier ce qui sautait le plus aux yeux et ce dont un homme vain et orgueilleux aurait pu faire un sujet d'ostentation. Sa vie fut, pour ainsi dire, transfigurée par la mort, lorsque sa fin tragique (19 avril 1824) entoura son front de l'auréole d'un martyr.

Si la bonne fortune avait été funeste pour lord Byron lui-même, sa mort devint fatale pour le monde. S'il avait vécu plus longtemps, il aurait été plus que douteux que lui, étranger, eût jamais pu faire la moindre chose dans ce pays barbare, lui qui, dans sa propre patrie, avait à

peine tenté d'entrer dans la carrière politique, et qui aurait été peut-être aussi peu capable d'avoir une opinion ferme en politique que des opinions arrêtées en matière de religion.

Aristocrate de naissance et de tempérament, il n'avait de certaines antipathies pour l'aristocratie que parce qu'elles lui étaient inspirées par l'esprit de contradiction qui lui était inné. Il avait mauvaise opinion de toute constitution, mais la plus mauvaise de la démocratie, « cette aristocratie de la tourbe » ; dans le cas où les gouvernants, alors puissants, auraient été renversés, il semblait craindre, avec une trop grande méfiance envers lui-même, qu'après avoir simplement eu de la prédilection pour le côté le plus faible, il ne devînt ultra-royaliste.

Ainsi, son action politique, dirigée vers un but immédiat et réel, n'aurait été peut-être qu'une série de déceptions pour lui-même et pour le monde, et aurait peut-être passé avec la rapidité d'un météore. Mais lorsque le fil de sa vie se rompit soudain, il laissa au monde, comme un précieux héritage, ses œuvres poétiques et politiques, qui avaient commencé à exercer une puissante action dont on ne pouvait prévoir la fin ; dans les plus vastes étendues de l'univers, elles excitèrent l'opinion, l'enthousiasme et les passions du monde pour la cause *universelle* de la liberté, à laquelle le cœur du poëte était dévoué avec une fidélité au-delà de tout doute.

Il s'adressait au mécontentement général de ses contemporains, qui, privés de toute direction depuis que l'époque de la Restauration avait fait avorter toutes leurs espérances, cherchaient à trouver des consolations et des

satisfactions, même en exagérant leur découragement et leur désespoir. Sous le rapport humain et personnel, lord Byron s'adressait à ce désespoir en donnant libre cours aux explosions du scepticisme que lui inspirait l'état de son âme qui le faisait désespérer de lui-même. Sous le rapport politique, il essayait de consoler ses contemporains et de leur donner de la confiance en faisant, en pleine connaissance de cause, un appel pressant à toutes les forces intellectuelles de la communauté européenne, qui seule pouvait délivrer le monde du joug universel que les souverains, unis entre eux par la solidarité de leur tyrannie, faisaient peser sur lui.

Dans l'opinion de lord Byron, la semence de la liberté avait été couverte des décombres de la Révolution française, depuis que celle-ci avait pris ses allures sauvages, et elle avait été en apparence étouffée par la réaction. Vivant lui-même dans le pays le plus avancé au point de vue politique, lord Byron ressentait, comme Bentham, avec le plus d'amertume la honte de cette marche rétrograde et le préjudice qu'elle causait à la cause de la liberté. Le philosophe reprit la lutte au point de vue théorique et dans le domaine de la politique, en s'occupant avec une patience résolue des intérêts de l'humanité, en formant des projets à longue vue et en conservant un grand calme dans la préparation de ses plans ambitieux. Le poëte recommença le combat dans la sphère de l'âme et de l'intelligence, sans se proposer un but politique déterminé d'avance et sans chercher les moyens de l'atteindre. Il voulait simplement réveiller dans les hommes les forces agissantes qui fussent tant soit peu capables d'ébranler les lourdes masses du pouvoir, ces entraves du progrès; il ne songeait qu'à dé-

chaîner en grand les passions, qui sont le moyen universel pour attaquer n'importe quel objet détesté; l'esprit révolutionnaire, qu'on venait de refouler et qu'il voyait cependant partout s'agiter dans l'air, il voulait l'arrêter et le faire pénétrer dans les âmes; car, écrivait-il, ce n'est pas un seul homme, ce n'est pas même un million d'hommes qu'il nous faut, mais l'esprit de la liberté qu'il s'agit de répandre partout.

Lord Byron, comme avant lui Alfieri, comprenait la parfaite inutilité des conspirations et des révoltes isolées (Cf. t. II, p. 169). Dans l'opinion d'Alfieri, il importait seulement que les peuples *sentissent* d'abord en masse le poids de la tyrannie, qui, suivant lui, ne pouvait être déracinée que par la volonté et par les efforts hardis de tous. Chez lord Byron, au contraire, il faut voir un grand progrès du temps dans ce fait, que rien ne pouvait troubler en lui la conviction pleine de confiance dans l'*existence réelle* de cette « perception de la tyrannie », perception qui n'attendait que son heure pour se manifester et pour se traduire en acte. Il avait la ferme espérance de voir la victoire terminer, au même instant et chez tous les peuples, la lutte générale et tout intérieure entreprise pour la cause de la liberté. Il ne trouvait pas un seul exemple d'une lutte prolongée pendant laquelle les hommes n'eussent pas fini par triompher d'un système :
« Quand la tyrannie, disait-il, a manqué son premier
« bond, elle s'enfuit lâchement, comme le tigre, pour
« être poursuivie à son tour. »

Déjà dans son *Childe Harold* (1816), il avait dit fort nettement que l'abus dont la Révolution française s'était rendue coupable en employant mal les forces pour la cause de la liberté *ne durerait pas toujours.* Ceux qui

étaient à ce moment les vaincus gardaient le silence, mais ne se montraient en aucune façon soumis. Dans leur camp, « la passion constante retenait l'haleine » jusqu'au moment où viendrait l'heure qui compenserait des années de souffrances; « personne, ajoutait-il, ne doit « désespérer ; il est venu, il vient et il viendra, le moment « où nous aurons le pouvoir de punir et de pardonner ; « quant à l'un des deux, nous procéderons plus lente- « ment que pour l'autre. »

De la France, en particulier, il avait prédit à plusieurs reprises qu'on lui avait deux fois trop bien enseigné une leçon chèrement achetée : que son salut n'était pas dans un trône occupé par un Capet ou par un Napoléon, mais dans l'égalité des droits et des lois; que la bannière de la liberté flottait encore, déchirée à la vérité, mais bravant la tempête comme l'orage qui marche contre le vent; qu'un printemps meilleur ferait naître de meilleurs fruits.

Fixant toujours des regards sur le grand mouvement qui se faisait dans les intelligences, il avait, dans son Ode à Waterloo, promis la victoire à la liberté donnée par Dieu, victoire que remporteraient les cœurs, l'esprit et l'instinct de l'humanité dès que cette dernière se lèverait tout entière dans une union étroite à laquelle personne ne saurait résister. Aux yeux de lord Byron, cette prophétie semblait s'être accomplie dès la mort du duc de Berry (1820) ; combien n'aurait-il pas été fier de sa prédiction, s'il avait pu être témoin de la révolution de 1830 !

En domptant la France, la politique de la Sainte-Alliance semblait avoir pour toujours mis un terme aux égarements de l'esprit révolutionnaire; mais le poëte

rattacha alors le fil qu'on avait voulu briser pour toujours en mettant sur pied un million de soldats. Le républicanisme américain, le scepticisme allemand, la soif révolutionnaire des Français et le radicalisme anglo-saxon semblaient être ressuscités dans ce seul esprit, pour compléter, d'une manière redoutable, la froide doctrine de la raison, telle que l'enseignait Bentham, par le langage révolutionnaire du poëte qui parlait à l'imagination et à la passion.

Le puissant effet de cet appel adressé aux jeunes esprits du jour, Delavigne le caractérisa d'une manière excellente par une seule parole, en disant « que le serpent s'était moqué du poëte lors de son premier essor, « en lui reprochant de n'être pas un aigle; alors il avait « plongé son bec dans le dos du reptile et, le front « baigné du ciel lumineux, les yeux fixés sur le soleil et « étreignant la foudre dans ses serres, il avait demandé « qui il était? Aucun génie outragé pendant sa première « obscurité n'a aussi promptement changé sa nuit en « lumière et *son Moi en postérité!* »

Effectivement, vers la fin de la vie de lord Byron, son esprit commençait à hanter la jeune littérature européenne où sa mort, marquant nettement la séparation entre deux tendances, décida la rupture avec le romantisme qui ne s'occupait plus du temps présent; elle inaugura la nouvelle ère, pendant laquelle la poésie, faisant fi de la palme qui n'appartient qu'aux productions d'un art sévère, mettait sa gloire à agir sur le temps actuel en y intervenant par des réformes directes.

Pendant le dix-huitième siècle, par suite de l'absence complète de toute vie publique, la politique s'était réfugiée dans la littérature et l'esprit de réformes, qui ne

pouvait pas faire de tentatives pratiques, avait cherché un asile dans le monde des écrivains; ces derniers, qui ignoraient le maniement des affaires publiques, soumirent à leur tour les choses politiques à une critique abstraite et partant radicale, en face de laquelle les gouvernements se montraient insouciants ou impuissants. A l'époque actuelle, l'oppression universelle avait amené absolument le même résultat. Après que les révoltés avaient été terrassés partout; après que les publicistes et les orateurs dans les assemblées représentatives avaient été bâillonnés, et que la science s'était spontanément soumise, l'enfant de l'imagination, le poëte que sa patrie avait mis hors la loi, se mit à la brèche et souleva cet esprit universel qui était insaisissable pour le pouvoir.

Lord Byron répandit cette semence, non sans savoir quelle était la plante et quels étaient les fruits qu'il voulait obtenir ainsi, ni sans espérer que cette plante croîtrait et se développerait rapidement. Cependant, il ne pressentait en aucune façon qu'en agissant ainsi, il ne ferait qu'imiter Rousseau dont il avait blâmé lui-même l'action politique à la fois bonne et mauvaise. Il ne prévoyait pas que de mauvaises herbes fort pernicieuses lèveraient en même temps que le bon grain. Il ne savait pas que ses successeurs commenceraient à faire une spéculation de la polémique politique; or, ces successeurs étaient aussi répandus que l'était l'oppression générale engendrée à son insu par la génération actuelle; leurs opinions politiques étaient aussi douteuses que les siennes; comme lui, ils n'avaient pas de but fixe; ils ignoraient les moyens nécessaires pour l'atteindre, et, par conséquent, ils n'en étaient pas les maîtres. Il ne devinait pas que ses successeurs deviendraient les esclaves de l'opi-



nion publique, au lieu de la diriger; qu'ils en seraient les jouets et non les maîtres; qu'ils ne s'uniraient dans une même volonté que pour ne pas vouloir des choses établies; qu'ils ne déploieraient de l'activité que pour achever leur œuvre de destruction, et que, dans ce travail, ils montreraient une puissance terrible, parce qu'ils allaient soumettre leurs efforts et leurs aspirations politiques à l'influence entière de ce génie du mal dans la nature du poëte anglais, qui avait réveillé les instincts les plus mauvais et les plus pernicieux en même temps que ceux qui étaient les meilleurs et les plus généreux.

On ne pouvait cependant pas nier qu'à côté de cette influence funeste exercée par lord Byron, il n'y en eût une autre qui était fort salutaire; en effet cette agitation, par laquelle le poëte remuait avec un dessein arrêté toutes les intelligences, semblait être le seul moyen capable de donner au monde paralysé par l'apathie une première impulsion assez puissante pour l'amener à une action indépendante. Si l'on a pu faire à lord Byron les reproches les plus sérieux au point de vue de l'esthétique, de la morale et de la politique, il reste cependant une seule considération qui frappera les penseurs les plus réfléchis et qui amènera une seconde réflexion sur les critiques que le poëte faisait des autres et sur celles auxquelles il prêtait lui-même. On se demandera si en produisant cette agitation avec un dessein bien arrêté et en pleine connaissance de cause, lord Byron n'obéissait pas à un instinct plus profond, qui lui faisait reconnaître par une espèce de divination que, dans ce temps où la culture intellectuelle était poussée à un si haut degré, où tout était arrivé à un excès de raffinement et où le bien-être étouffait toute vie réelle, les âmes finiraient par dé-

générer et par devenir la proie d'un égoïsme efféminé et d'un misérable matérialisme; il sentait peut-être qu'il fallait réveiller quelquefois les passions aveugles de l'homme à l'état de nature, pour faire renaître les instincts primitifs qui l'avaient fait agir autrefois et qui seuls peuvent faire pénétrer le mouvement dans l'apathie monotone de l'existence moderne.

On se rappelle sans doute ce que nous avons dit sur les différences qui caractérisent les guerres de l'indépendance en Espagne et en Allemagne, et sur celles qui mettent les succès obtenus dans l'Amérique du Sud et en Grèce en opposition avec les insuccès en Italie et en Allemagne, où avec une servilité apathique on se laissait tracasser et opprimer par les gouvernants, dès que les diplomates de Vienne touchaient d'un doigt léger le plus délicat des fils par lesquels ils tenaient en bride les peuples et les gouvernements. Si l'on se représente ces contrastes, comment ne sentirait-on pas profondément qu'au milieu du calme plat de l'époque il était d'une nécessité absolue, qu'il y eût ces ouragans dans le monde intellectuel et moral, qu'il y eût ces tempêtes qui, sans distinguer entre le bien et le mal et en ébranlant tout l'ordre de choses établi, déchaînent dans les hommes les forces impitoyables et aveugles qui leur font oublier et sacrifier leur propre personnalité!

Changements dans l'influence exercée par la poésie de Byron.
L'Italie et l'Espagne.

Jusqu'à la mort de lord Byron, on avait en réalité à l'étranger, et même dans les cercles des poëtes, beaucoup plus parlé de ses œuvres qu'on ne les avait réellement connues. Comme nous l'avons dit plus haut, ce que les poëtes slaves avaient imité de lui, c'étaient en pre-

mière ligne les formes et les sujets de ces récits romantiques d'un contenu sombre, qui poursuivaient une certaine tendance tout au plus au point de vue de l'esthétique.

Ce n'est que la mort du poëte anglais qui marque le moment, à partir duquel ses œuvres furent répandues dans des cercles plus étendus. Dès lors, ses poésies où souffle l'esprit de la liberté attachaient le monde des jeunes poëtes avec des liens de plus en plus forts à leur maître. Dès cet instant, on vit s'accomplir, dans le domaine des belles-lettres, cette révolution qui demande à la poésie d'être plus qu'un art pur, et du poëte de ne pas se renfermer dans un isolement égoïste et de ne pas sentir et vivre pour lui seul et pour l'art, mais de vivre et de sentir pour le peuple et avec lui; de reconnaître dans sa vocation une mission et un apostolat, et non pas seulement de favoriser un raffinement politique, mais de travailler à ennoblir et à civiliser l'humanité en grand et dans son ensemble.

Jusqu'à quel point l'influence, exercée sur le monde des poëtes par la mort de lord Byron, était directe et puissante, c'est ce que quelques exemples montrent jusqu'à la dernière évidence. En Allemagne, Henri Heine, dans sa *Harzreise*, venait de déclarer qu'il dédaignait d'être « l'écho de lord Byron et l'imitateur de ses scélé« ratesses »; mais, immédiatement après (1), dès que le poëte « révolutionnaire » était mort, il tenait un tout autre langage, en disant qu'il ne se sentait de l'affinité qu'avec celui que les dieux avaient comblé de leurs grâces, qui avait été jugé digne du martyre de poëte et

(1) Cf. *Briefe an M. Moser*. 1862, p. 105.

qu'il avait toujours traité en vrai camarade égal à lui en tout point.

Le doux poëte Delavigne fut profondément ébranlé par la mort de lord Byron ; lorsque, suivant les traces de ce dernier, il parcourut les pays latins du Midi, il y puisa les sujets de ses *Nouvelles Messéniennes* qui, après les explosions de colère telles qu'on les trouve dans les chants de lord Byron, n'étaient que l'écho élégiaque et douloureux des gémissements que l'oppression arrachait aux habitants de ces contrées.

Pour Victor Hugo, la mort de lord Byron était un motif d'exhorter le monde à pardonner les fautes et les égarements qui avaient fait descendre le poëte de la double hauteur de son caractère et de son talent ; il fallait les lui pardonner, disait-il, « parce qu'il était « mort si noblement et si bien enterré ». Déjà une année auparavant, il s'était senti tenté de prendre l'épée, afin « de donner aux Grecs un Léonidas » ; la nouvelle auréole qui entourait le front du poëte martyr, réveillait avec d'autant plus de force la soif de gloire de son rival ambitieux.

Toutes les conjonctures de cette époque contribuèrent, par un concours de circonstances merveilleux, à faire de la mort de lord Byron le point de mire de tous ses contemporains, mais en premier lieu et avant tout en France. Le poëte tomba au service de la cause grecque, au moment où celle-ci était tout à fait désespérée et où les nouvelles désastreuses, venues d'Orient, réveillaient de nouveau le sentiment de pitié dans tout l'Occident.

Les peintres français captivaient le public par leurs terribles tableaux, représentant les plus horribles entre les scènes hideuses qui s'étaient passées pendant les com-

bats en Grèce. Au même moment parurent les *Chants populaires de la Grèce moderne*, de Fauriel, qui produisirent le même effet qu'une troupe auxiliaire envoyée au secours du pays qui luttait pour son indépendance. A la même époque, l'attention la plus vive fut réveillée par Canning, qui, dans la sphère politique, donna aux esprits la même impulsion que lord Byron dans le domaine de l'intelligence, en leur inspirant un courage plus mâle et des sentiments plus nobles. Il prépara et proclama l'indépendance des colonies espagnoles; puis, il songea à la délivrance de la Grèce et se mit à l'œuvre pour l'effectuer. Par cette conduite libérale, il attira l'attention de tous ceux qui, avec une sombre irritation, voyaient la politique de la France mise au service de la Sainte-Alliance, et qui auraient voulu que le cabinet de Paris prît les armes en faveur de la Grèce au lieu de les tourner contre l'Espagne.

Quelques semaines seulement séparaient la mort de lord Byron de la chute de Chateaubriand, événement qui fut cause que ce chef de la littérature française se jeta dans les rangs de l'Opposition et que son cortége de jeunes poëtes suivit les voies de lord Byron. L'activité hostile au gouvernement, que Chateaubriand déploya dès lors, commença à se traduire par un premier acte saillant, lorsqu'il prit part à la formation du comité grec, moment à partir duquel l'esprit politique en France se réveilla de sa léthargie avec une force nouvelle.

Tout l'intérêt du parti libéral, qui auparavant s'était éparpillé sur l'Amérique, l'Espagne, l'Italie, la France et l'Allemagne, se trouva concentré sur la seule cause grecque, dès que Byron se sacrifia pour elle et mérita,

dans l'opinion de Delavigne, que les Grecs gravassent sur son tombeau ces paroles : « Il a chanté comme « Homère et il est mort comme Achille. » Telle était aussi, dans sa brièveté laconique, la formule adoptée par l'école poétique, qui se rallia désormais autour du drapeau de lord Byron, et qui donna à la poésie nouvelle la mission de conclure l'alliance la plus intime entre l'art et la vie pratique.

Remplir cette mission, ce n'était pas une tâche très-facile au moment actuel, où la situation politique pesait de tout son poids sur le monde tout entier. Vers l'année 1825, on étouffait, en la refoulant en elle-même, toute vie intellectuelle en Russie et en Pologne ; néanmoins, on peut dire que peu de temps après, de 1825 à 1830, on trouve dans ces pays les premières traces de l'influence, exercée par la nouvelle doctrine poétique ; en effet, ce fut à partir de cette époque que les esprits commençaient à se transformer, comme le montrent l'*Onegine* de Pouchkine et le *Valléurod* de Mickievicz dont il a été question plus haut (Cf. p. 123 sq.).

En Espagne et en Italie, les esprits étaient surveillés par la police des apostoliques et des Autrichiens, qui épiait tout. En Espagne, comme nous l'avons dit plus haut (Cf. p. 138), on dispersa la société des jeunes poëtes, appelée l'Académie du Myrte ou des Numantins. Lorsque, en Italie, Niccolini osa pour la première fois, dans son *Giovanni da Procida* (1830), exprimer sa haine (proclamée plus tard avec une grande franchise) contre la double domination exercée d'une part par le pape et de l'autre par l'empereur, c'est-à-dire contre le *guelfisme* et le *gibellinisme*, l'ambassadeur d'Autriche à Florence eut soin de faire aussitôt supprimer la pièce,

et il dit à l'ambassadeur français qui la croyait dirigée contre la *gallomanie* des Italiens : « L'adresse est pour « vous, mais la lettre est pour nous (1) ».

Ainsi, en Espagne et en Italie, les nouvelles tendances littéraires ne purent se faire valoir qu'après 1830, comme d'ailleurs leur invasion générale n'eut lieu partout qu'après que la Révolution de juillet eut balayé toutes les résistances. Seuls, les réfugiés de ces deux États purent essayer d'ouvrir une première brèche; poussés par le mal du pays, par la détresse et par les déceptions, ils donnèrent libre cours à leurs sentiments impatients de vengeance, parce qu'ils pensaient que les sympathies d'un poëte tel que Byron les autorisaient à croire que leur propre ardeur enflammait tous les amis de la liberté dans le monde entier.

Parmi les réfugiés lombards, Berchet, qui au point de vue poétique était un des premiers romantiques de l'Italie (Cf. t. VIII, p. 308), et sous le rapport politique un des premiers unitaires de ce pays, Berchet, disons-nous, trouva sur le sol de la Grèce les premiers motifs de ses *Profughi di Parga.* Dans cette œuvre, il exhala ses propres fureurs d'exilé, en les mettant dans la bouche d'étrangers et en s'adressant à des étrangers, au sujet de la trahison de Parga, qui avait provoqué chez lord Byron une violente explosion de colère contre la politique de sa patrie ; puis Berchet épancha ses mêmes fureurs, dans la sombre romance intitulée *Le fantasie* (1829), en s'adressant comme Italien et en son propre nom aux Allemands oppresseurs de sa patrie. Dans ses *Romanze* d'une étendue moindre, cette hostilité du poëte italien

(1) Cf. Mariotte, t. II, p. 200.

avait recours à des armes plus fines et plus tranchantes; évoquant ouvertement une résistance opiniâtre contre le joug de l'Autriche, Berchet défendait sévèrement toute relation avec les étrangers, parce que, disait-il, entre esclaves et tyrans il ne pouvait y avoir d'autre pacte que la haine. On accueillait, à cette époque, comme des chants de guerre ces quelques poésies de peu d'importance de Berchet, que Maroncelli appelait le Tyrtée italien et chez lequel on trouvait « plus de ressemblance « avec Prométhée » que chez Leopardi; elles circulaient d'abord en manuscrit et elles étaient dans la bouche de tous les jeunes gens, qui les recherchaient avec d'autant plus d'avidité qu'elles étaient un fruit défendu.

Parmi les poëtes bannis de l'Espagne, on vit se produire des poésies tout à fait semblables, à côté de la franche polémique politique au sein de l'émigration espagnole. Le romantisme religieux, dévoué au trône et plein d'enthousiasme pour le moyen âge, tel qu'il s'était développé en France pendant la Restauration, n'avait pu trouver un terrain fertile en Espagne, où tout le monde appartenait à l'opinion royaliste et cléricale, et où le moyen âge était représenté par les classiques de la poésie espagnole elle-même.

Un Allemand profondément versé dans la connaissance de la littérature espagnole, Bohl von Faber, avait essayé (vers 1818) d'arborer en Espagne le drapeau de cette espèce de romantisme; mais il n'avait pu ébranler la poésie classique. Un Galiano même avait écrit, vers cette époque, contre cette tendance, en exprimant des idées que plus tard, dans l'exil, il apprit à abjurer; en effet, les poëtes émigrés buvaient à longs traits le romantisme de l'école de Byron, qui venait de mettre fin

au romantisme doux et tendre de la première période.

Parmi ces poëtes émigrés se trouvait le *numantin* Espronceda (Cf. p. 138) qui, après avoir mené pendant quelque temps une vie de débauche à Lisbonne, étudia, à Londres, la littérature anglaise. Il prit lord Byron pour modèle et mérita même le nom du Byron espagnol; dès cette époque, il anima ses poésies érotiques et ses plaintes patriotiques d'une nouvelle chaleur et d'une vraie passion; enfin, fidèle au nouveau catéchisme de l'art, il prouva par des actes ses sentiments patriotiques; aussitôt qu'éclatèrent la Révolution de Juillet et un nouveau soulèvement en Espagne, il entra dans les rangs de ceux qui combattaient dans les deux pays pour la cause de la liberté.

Une conversion plus radicale encore que la sienne dans le domaine de l'esthétique fut celle du duc Angel Saavedra de Rivas, l'ami des Isturiz et des Galiano. Après avoir passé par la rude école des malheurs, des pérégrinations constantes et de l'indigence, il semblait bien revenu des idées qu'il avait exprimées dans les poésies et les drames de sa jeunesse, véritables ouvrages de dilettante (1813-1816). Il s'était réfugié à Londres (1823) où, sous l'influence d'Ossian et saisi comme Berchet d'un sombre mal du pays, il composa ses premiers essais romantiques, remplis d'une douce mélancolie, qu'il fit paraître sous les titres de l'*Exilé* et du *Rêve d'un Proscrit.* Rivas se rendit d'Angleterre en Italie; chassé de ce pays, il chercha un nouvel asile dans l'île de Malte, où, sous la direction de l'Anglais Frere, admirateur enthousiaste de l'ancienne littérature espagnole, il apprit à connaître pour la première fois Lope de Vega, Shakespeare et Byron. Dans cette île, comme

plus tard à Paris et à Tours, où il vécut dans la plus grande détresse, il conçut le projet de briser le joug de l'école classique et de se préparer à devenir en Espagne l'apôtre de la nouvelle école poétique, bien que l'esprit sceptique et libéral qui la caractérisait fût moins du goût des Espagnols que de toute autre nation.

L'Allemagne. Boerne et Heine.

En Allemagne, les misères et les rigueurs de l'époque n'avaient pas abouti, il est vrai, au bannissement et à l'émigration ; néanmoins, il y avait, dans la littérature allemande, des proscrits et des exilés à l'intérieur. Nous voulons parler de ces écrivains d'origine juive qui, absolument comme les exilés espagnols et italiens, interprétaient le sentiment de haine dont ils étaient remplis comme un mouvement d'humanité froissée ; chez eux aussi, les attaques, qu'on avait commencé à diriger déjà à une époque antérieure contre le temps actuel au point de vue de l'esthétique, de la morale et de la politique, prirent, de 1825 à 1830, un ton beaucoup plus tranchant.

On doit considérer les Heine et les Boerne comme les écrivains qui, avant la Révolution de Juillet, frayèrent les premiers, en Allemagne, le chemin à l'esprit littéraire et politique, modifié par l'influence de lord Byron ; qui rendirent les âmes plus impressionnables et qui les disposèrent à accueillir avec plus de sympathie les mouvements violents et soudains de 1830. Néanmoins, quand on quitte les œuvres et la vie de lord Byron pour s'occuper des leurs, on est effrayé et consterné de voir l'état de choses en Allemagne, où tout est étiolé et mesquin, où la vie publique ressemble à une misérable friperie et où la littérature, produite par cette situation,

s'est avilie et rapetissée : aucune comparaison ne saurait faire monter plus haut dans l'opinion de l'observateur lord Byron et l'école de la vie publique en Angleterre par laquelle il avait passé.

Lord Byron était né au sein d'une classe, dont les priviléges lui permettaient de siéger dans le sénat de la nation la plus libre ; il avait grandi au milieu d'un entourage dont les membres se sentaient à tout moment liés aux intérêts du monde les plus vastes et les plus importants. Heine et Boerne, au contraire, étaient pour ainsi dire privés de patrie ; ils étaient fatalement enchaînés à des coteries et à des sphères limitées et fort étroites; les premiers regards qu'ils jetaient sur le monde ne rencontraient que la fâcheuse école du bel-esprit berlinois, école dans laquelle ils n'apprenaient rien aussi sûrement que de faire de toute chose le sujet de leurs satires mordantes.

Chez lord Byron, le caractère tragique de sa naissance et des destinées de sa jeunesse avait développé avec une grande exubérance un immense orgueil et le sentiment exagéré de sa propre valeur. Les deux écrivains allemands, au contraire, caressaient avec amour cette immense vanité qui, chez des juifs spirituels, dégénère si souvent en caricature, ce que les initiés des cercles berlinois reprochaient même à Boerne, qui cependant poursuivait un but plus sérieux que Heine.

L'orgueil à hautes visées de lord Byron se rattachait au côté le plus honorable de sa nature, qui non-seulement le rendait absolument incapable de se prêter à la moindre dissimulation et de descendre à la moindre fausseté, mais encore qui faisait qu'il n'en éprouvait pas même le désir. Heine, au contraire, montrait pendant

toute sa vie la plus grande indifférence à l'égard de la vérité : suivant l'intérêt du moment, il affirmait ou il niait, sur les hommes et sur les choses, la vérité ou l'erreur; Boerne lui-même, qui était cependant un caractère plus droit, paraissait à Schleiermacher affecté et faux, même dans sa jeunesse, où il était encore, de son propre aveu, « une âme très-croyante et fort bête ».

Chez Heine, comme chez lord Byron, l'ambition précoce du poëte avait réveillé les mauvais démons de leur nature, ce qui se montrait en premier lieu dans le plaisir que leur faisait éprouver tout ce qui était discordant et faux dans le domaine de l'esthétique. Mais, chez lord Byron, ce désaccord est essentiellement l'écho de son âme profondément troublée et malheureuse, tandis que Heine, même dans le plus grand nombre de ses chants qui datent de cette période récente (1), éprouve une espèce de volupté à tirer de sa lyre ces sons discordants. Dans ses romances et ses traditions populaires, il défigure un sujet sérieux par des tournures bouffonnes; dans ses chants, il mêle des plaisanteries de mauvais goût aux rêveries sentimentales, le frivole au pathétique, le lascif aux douces émotions du cœur, les obscénités aux sentiments décents et modestes; le langage de la douleur la plus profonde fait tout à coup place à des priapées inspirées par une imagination dépravée et cynique, de même qu'un sentiment vrai et sincère y est souvent traversé par des plaisanteries burlesques.

Chez Byron, ce qu'il y avait d'immoral dans sa vie et dans ses écrits provenait, en bonne partie, de son hostilité contre le vice national des Anglais, c'est-à-dire

(1) *Buch der Lieder*. 1827.

contre leur bigoterie hypocrite ; il donnait de nombreuses preuves que la conscience et le sentiment de la pudeur n'étaient jamais entièrement émoussés chez lui. Heine, au contraire, après s'être une fois dépouillé de l'exaltation romanesque et idéale de sa première jeunesse et après avoir anéanti ainsi en lui, jusqu'à la dernière trace, tout sentiment de pudeur, se plaisait à se souiller par un excès de haine et d'amour et de s'en faire une gloire. Il se vantait de son polythéisme païen dans le domaine de l'amour ; il se raillait de l'abstinence toute nazaréenne de gens pudiques, tels que Boerne ; il déclarait une guerre ouverte à la roide moralité et à la religion, qui avaient forcé les sens à se couvrir du masque de l'hypocrisie ; enfin, parmi toutes les grandes missions et parmi tous les premiers rôles que, d'après le sarcasme frappant de Boerne, il s'arrogeait dans le drame de la régénération du monde, il s'attribuait aussi le rôle d'antéchrist, dont Voltaire n'avait été que le précurseur.

Dans sa manie de se singulariser, il arrivait parfois à lord Byron de se rendre l'esclave d'une vie épicurienne, mais jamais il n'aurait voulu faire d'un eudémonisme vulgaire la philosophie de sa vie ; pour Heine, au contraire, le bonheur était la mesure de toute chose. Il se fit baptiser, non pas « pour jouer au chrétien » avec son ami Gans, mais pour pouvoir agir d'une manière plus « désintéressée » en faveur des juifs ; il se repentit de cette démarche, parce qu'il n'avait récolté que l'ingratitude et le malheur. Dans la lutte intérieure entre sa soif de jouissances égoïste, d'une part, et sa raison claire et les derniers restes de l'exaltation romanesque de sa jeunesse de l'autre, « la vie heureuse » exerce une influence décisive sur ses déterminations, même lorsqu'il

incline, cette fois-ci, vers l'enthousiasme qui sacrifie tout à ses convictions.

Après les égarements de sa jeunesse, lord Byron parvint au but de sa vie et de ses efforts, tel qu'il l'avait trouvé lui-même et tel qu'il l'avait poursuivi avec une grande fermeté. Au contraire, l'âme de Heine était dépourvue de tout caractère ; il disait lui-même qu'elle était de caoutchouc, parce que, changeant toujours, elle s'étendait tantôt dans l'infini et se rétrécissait tantôt jusqu'à devenir microscopique. A aucune époque, dans aucune cause, dans aucune religion, dans aucune condition, dans aucun État, ni dans la foi ni dans l'incrédulité, ni dans le réalisme ni dans l'idéalisme, Heine ne trouvait uu point d'appui ferme et inébranlable. Aucun sujet n'était sacré pour lui ; il n'y avait aucune connaissance ni aucun savoir qu'il prît au sérieux ; il n'y avait aucun travail mauvais sorti de sa plume qu'il n'eût blâmé, aucune erreur, aucune exagération, aucune folie commises par lui qu'il n'eût reconnues et avouées et dont il ne se fût repenti; mais il n'y avait pas non plus de repentir chez lui qu'il n'eût effacé par ses railleries amères. Ne lui faites pas l'outrage, conseillait Boerne, de le croire capable d'une conviction quelconque; « il sait aussi bien que n'importe qui, que « ne rien craindre, ne rien haïr, ne rien aimer, ne rien « respecter et ne pas avoir de principes, ce sont là les « traits qui font un grand caractère (1). »

En rien cette absence de principe ne se montrait avec

(1) *Boerne über Heine. Gesammelte Werke*, t. VII, p. 248 sq. Ce jugement est beaucoup plus vrai et plus frappant que l'écrit de Heine sur Boerne (1840); tous les deux ouvrages sont ce que les deux auteurs ont écrit de plus vrai et de plus frappant, parce qu'aucun sujet ne pouvait être plus approprié à leur jugement.

plus d'impudeur que dans les rapports de Heine avec la politique. Même au moment où lord Byron avait été le plus écarté du bon chemin par les destinées de sa vie et par la poésie, ses amis l'avaient toujours cru capable de devenir le sauveur de sa patrie ; lui-même finit par reconnaître, après qu'il eut recueilli les plus grands honneurs qui puissent être décernés à un poëte, que la vie publique était le théâtre où l'appelait sa véritable vocation. Heine aussi, du temps de sa vie errante (1827 sq.), lorsqu'il rédigeait avec Lindner les *Politische Annalen* à Munich, et qu'après le succès inattendu de la première partie de ses *Reisebilder* (1826), il en composait les parties suivantes dans le dessein d'en faire l'arme d'une polémique acerbe, Heine aussi, disons-nous, se croyait appelé à accomplir une mission politique, « à encourager l'esprit de liberté intimidé », à reprendre la guerre de délivrance de l'humanité, telle qu'elle avait été commencée par la Révolution française, et à travailler à l'émancipation des peuples opprimés et du monde entier. Mais aussitôt il disait que c'était une ironie du sort qui voulait que lui, qui aimait tant à se coucher mollement sur un lit de repos et à se livrer aux délices d'une vie contemplative et paisible, fût appelé à réveiller ses pauvres compatriotes à coups de fouet de leur vie tranquille et commode, à discuter les intérêts du jour et à aiguillonner les désirs et les passions révolutionnaires. On avait l'habitude de dire de Boerne que la politique avait été sa religion ; mais Heine n'y croyait guère ; car, même lorsque après la Révolution de Juillet il était arrivé au point culminant de ses agitations politiques, il ne croyait pas que Boerne se laissât réellement influencer par la détresse de sa patrie : il s'imaginait que le seul

mobile de ses actions était le sentiment douloureux d'avoir passé inutilement la moitié de son existence.

Quand Byron s'appelait lui-même inconstant dans ses inclinations à l'égard des partis politiques, la cause de cette inconstance était un trait du caractère national véritablement anglais, qui n'avait rien de contraire à l'honneur et qui le poussait à embrasser la cause du plus faible. Heine, au contraire, le fervent confesseur de la Déclaration des Droits de l'Homme, appartenait tellement à l'aristocratie de l'esthétique, que la seule « odeur du *dé-* « *mos* » l'intimidait et lui faisait oublier toutes ses missions d'athéisme, de libéralisme et de démocratie, de même que tout le terrorisme dont il menaçait les aristocrates et les jésuites.

Heine, qui s'était constitué le défenseur des Israélites à demi proscrits, et qui, en outre, avait eu à souffrir, à Munich, « des misères mesquines et venimeuses de la « propagande ultramontaine et aristocratique », Heine, disons-nous, haïssait trop naturellement les hobereaux et les cléricaux privilégiés, pour qu'il n'eût pas songé de bonne heure à opposer cette haine, dans le domaine de la poésie et de la politique, à la chevalerie, au monachisme, au moyen âge, au romanisme et au catholicisme. Mais encore, cette mission-là, il ne la traitait que comme une plaisanterie.

Ses luttes contre l'Église romaine n'étaient que celles « d'un chevalier de fortune qui, après la bataille, ne « garde aucune goutte de fiel dans son cœur, ni contre « la cause qu'il vient de combattre ni contre ceux qui « la soutiennent. » Ses campagnes contre le moyen âge n'étaient que des joutes à la plume, et le sujet valait à peine le jeu : comme un Don-Quichotte renversé,

il voulait anéantir tout ce qui était resté de l'époque des chevaliers (1).

Lord Byron passait avec un dédain silencieux à côté de cette polémique littéraire entre romantiques et anti-romantiques, dans le domaine de la littérature et de l'État; il dirigeait, au contraire, avec autant d'intelligence que d'intrépidité ses attaques franches et droites contre le centre solide et puissant de l'oppression, c'est-à-dire contre l'alliance des princes qui enchaînaient l'Europe. Ce fut contre cette alliance qu'il appela aux armes toute l'humanité, en sonnant le tocsin retentissant de la vérité, de manière à le faire entendre à tout le monde; Boerne, au contraire, disait que la vocation des publicistes de son genre était de faire entendre la vérité à son époque efféminée simplement au bruit des grelots qu'ils devaient agiter en véritables bouffons de la cour, et de ne parler sérieusement à leurs contemporains que sous le masque de la plaisanterie.

Quand on observe de quelle manière Heine et Boerne s'acquittaient de cette mission, eux qui étaient sans goût pour la vie politique et qui n'en avaient pas même le sentiment, on ne trouve chez eux que les germes les plus chétifs de l'esprit politique, germes qui lèvent péniblement au milieu d'un véritable désert et qui montrent jusqu'à quel point ces deux hommes étaient dépourvus de tout jugement. Chez eux, il faut chercher la franchise civique dans un amas confus de commérages sur la littérature et sur le théâtre; on les entend, avec des sarcasmes mordants, prononcer en dernier ressort sur les affaires les plus importantes de la nation et de l'État, en

(1) Cf. *Heine's Werke*, t. II, p. 414.

parlant un langage qui ressemble fort à celui de la chronique scandaleuse et aux bavardages de salon.

Lord Byron se dépouilla du caractère exclusif et borné que leur position d'insulaires donne si souvent aux Anglais; les deux écrivains allemands aussi se débarrassèrent du teutonisme de la *Burschenschaft;* mais, chez le poëte anglais, cette délivrance intérieure avait sa source dans un patriotisme juvénile, fondé lui-même sur un grandiose orgueil patriotique, tandis que chez ces écrivains allemands elle provenait de la différence de race, qui ne leur permettait pas de s'assimiler à une patrie ni à une nationalité.

Par une opposition consciente contre la politique universelle de la Sainte-Alliance, le patriotisme de lord Byron le transforma en citoyen du monde, sans qu'il eût jamais perdu le sentiment de sobriété politique qui le distinguait. Boerne, au contraire, avait emprunté son cosmopolitisme de Jean Paul (Friedrich Richter) (1), qui, à ses yeux, était le semeur de la liberté allemande; ce cosmopolitisme de Boerne aboutit à des fantaisies sur un État universel, dans lesquelles il se moquait des sentiments nationaux et patriotiques comme d'un enfantillage ridicule, et où il appelait l'État moderne un lit de Procuste qui mutilait les hommes, et le cercueil dans lequel était renfermée l'humanité (2).

Le libéralisme et l'esprit d'opposition de lord Byron avaient entre autres pour motif cette crainte, qu'en imprimant une trop grande tension au pouvoir du gouvernement, les tories ne jetassent sans nécessité sa chère

(1) Cf. *Denkrede auf Jean Paul*, du mois de décembre 1825.
(2) Cf. *Dramatische Blaetter*, dans : *Boerne's Werke*, t. IV, V.



Angleterre dans l'abîme de la révolution. Boerne, au contraire, apprit à interpréter l'histoire dans un tout autre sens : suivant lui, la liberté devait sortir de l'anarchie, parce que la puissance et la domination, qui ne se restreignent jamais elles-mêmes, ne peuvent être contenues par des digues que quand l'État n'a plus de maîtres.

Sous l'égide de son grand talent et de sa nationalité anglaise, lord Byron traversa le monde sans être en butte à des attaques, bien qu'il affichât ouvertement sa haine contre la puissance autrichienne, bien qu'il se compromît complétement par ses actes et que son exemple le rendît très-dangereux. Les deux écrivains allemands aussi échappèrent presque à toute attaque, mais pour des causes différentes. Metternich versait des larmes en lisant les poésies de Heine, et Gentz, avec sa nature blasée, saluait l'esprit démoniaque de ce poëte avec un bonheur méchant et en ricanant à ses saillies. Metternich voulait du bien à Heine et le croyait politiquement inoffensif, parce qu'il le savait dépourvu de caractère. Gentz, à son tour, voulait du bien à Boerne; il pardonnait à ce « juif proscrit » son radicalisme et ne désespérait pas de le gagner.

Les sages de Vienne voyaient Canning, l'homme d'État le plus conservateur, la torche à la main et assis sur un tonneau de poudre, et ils poursuivaient, en Allemagne, une ligue de conspirateurs qui n'existait pas; mais ils n'apercevaient pas l'alliance ouverte des intelligences à laquelle participaient ces deux écrivains, en chargeant en plein jour une mine qui allait faire sauter tout l'édifice politique de l'art diplomatique autrichien. Pourvu que ces écrivains n'attaquassent pas la forme de

la société actuelle, les hommes d'État viennois n'avaient pas d'yeux pour les dangers infiniment plus grands qu'ils faisaient courir à la société en y minant toute moralité et toute saine opinion.

Cependant, il est incontestable que l'agitation active et remuante de ces factieux littéraires exerça réellement, en Allemagne, cette influence subversive, et, bien qu'on puisse le regretter profondément, elle devait nécessairement avoir un pareil effet. Cet effet était aussi inévitable que l'était l'agitation produite par les poésies de lord Byron, agitation que les écrivains allemands favorisaient et dans laquelle ils trouvaient à leur tour un appui pour leur activité.

En comparant cette littérature mobile et son léger bagage avec la science contemporaine en Allemagne, et en mettant ce libéralisme sans conviction à côté du sentiment du devoir, qui pénétrait toute la génération sortie de l'école de Fichte, on ne peut s'empêcher de les regarder avec un profond mépris. On éprouve le même sentiment de dédain, quand on voit cette manière insolente de se moquer de toute religion à côté de la façon dont l'école de Schleiermacher s'assimilait à la science théologique et s'y absorbait; les coquetteries de Heine à l'égard de la philosophie allemande à côté des travaux sérieux et pénibles entrepris par l'école de Hegel; les idées politiques à la fois lâches et frivoles de la nouvelle école à côté des opinions nettes et fermes de Niebuhr et de Savigny, qui considéraient comme une chose sérieuse et sainte la connaissance de la véritable nature de l'État; cette ignorance de toute histoire qu'on étalait avec satisfaction à côté des travaux pénibles et étendus auxquels se livrait l'historiographie allemande; cette façon super-

ficielle, enfin, dont la nouvelle Allemagne passait légèrement sur la surface extrême des choses les plus nouvelles, à côté de la patience avec laquelle les archéologues allemands, en véritables mineurs, avaient pénétré dans les profondeurs de la science. Néanmoins, il faut avouer que, dans les grandes luttes et en présence des efforts faits par les contemporains pour seconder les progrès de l'époque, les escarmouches légères par lesquelles ces voltigeurs littéraires harcelaient l'ennemi étaient nécessaires; en effet, sans elles, la phalange des savants, qui n'avançait que lentement et en masse, ne serait arrivée que fort tard sur le champ de bataille; elle aurait peut-être manqué le combat et, en tout cas, elle aurait plutôt entravé que favorisé le mouvement des forces.

La France. Victor Hugo.

La lutte qui s'engagea, lorsqu'il s'agit de fonder la nouvelle école dont Byron était le modèle, s'éparpilla en Allemagne et dans les pays latins du midi de l'Europe, et ne se signala que par des combats isolés, pendant lesquels le gros des troupes se tenait à l'écart et dans des embuscades. En France, au contraire, où les oppositions politiques de cette époque, composées de forces plus égales que dans les autres pays, se mesuraient en rase campagne et dans une lutte ouverte, on en vint à une bataille rangée pour vider cette querelle. Tandis que les tirailleurs allemands préparaient les esprits pour les changements politiques vers lesquels on marchait en Allemagne, les premiers combats, qui furent livrés pendant cette nouvelle ère de l'esprit français, aidèrent à préparer ces changements politiques par les révolutions tumultuaires, accomplies dans le domaine même de la littérature.

De quelle manière la France s'acheminait vers ce revirement important, c'est ce qu'on peut observer de la manière la plus palpable dans les *Orientales* de Victor Hugo (1829) qui, composées à partir de 1826, sont entièrement remplies de l'esprit de lord Byron. La transformation du paisible romantisme emmanuélique en une nouvelle école romantique, inspirée par le poëte anglais, s'opère pour ainsi dire sous les yeux de l'observateur.

Pendant quelque temps, on peut croire que, fidèle aux errements de l'ancien romantisme, le poëte, pour échapper à la sombre humeur que lui inspire le temps présent, va se plonger en plein Orient, comme autrefois on s'était réfugié dans le moyen âge, « cette autre mer « de poésie ». Mais les localités dont il s'occupe suffisent pour le ramener, à travers la Grèce moderne, vers le temps actuel ; car, disait-il lui-même, les luttes de ce pays avaient fixé les regards de tous les peuples sur ce dernier, et avaient attiré l'attention de toute l'Europe continentale vers l'Orient, où elle s'attendait à voir s'accomplir de grandes choses. « Il faut se rappeler », ajoute-t-il dans une remarque qui caractérise toute la nature de ce poëte et sa poésie future, comme lord Byron se peint tout entier dans le plaisir avec lequel il s'occupait de tous les personnages bizarres, despotiques et barbares dont parle l'histoire, « il faut se rappeler, ajoute Victor Hugo, que « ce sol a produit le seul colosse qu'on puisse comparer « à Bonaparte, c'est-à-dire cet homme de génie appelé « Ali-Pacha qui, par rapport à Napoléon, est ce que le « tigre est au lion et le vautour à l'aigle. » C'est ainsi que, dans ce recueil de poésies, les différentes scènes de nuit de la vie des Turcs et des Grecs, des klephtes et des pachas, se groupent fort bien autour des récits

grecs de lord Byron ; mais, les poëmes couronnés en l'honneur de Kanaris et le recueil de poésies dans lesquelles Victor Hugo célèbre la bataille de Navarin, nous montrent le poëte s'assimilant, tout à fait dans l'esprit de lord Byron, aux mouvements pleins de vie du temps actuel.

En effet, les opinions politiques de Victor Hugo avaient déjà subi une modification plus radicale que celle qui s'était opérée dans sa direction poétique. Le poëte avait encore chanté le sacre de Charles X (1825) ; mais déjà le point de vue auquel il s'était placé était nouveau et fort peu royaliste : il insistait particulièrement sur le serment prêté à la Charte : « Le roi-prêtre qu'on « vient d'oindre, disait-il, doit offrir un sacrifice; il est « lui-même la victime qu'il immole, car redoutable est « le sceptre pour les rois de France appelés à diriger ce « peuple indomptable, qui règle l'essor des nations. » L'ancien partisan des Bourbons parlait de Napoléon tout autrement qu'auparavant, avec une admiration qui se transformait de plus en plus en véritable culte; dans une Ode à la colonne Vendôme (1827) qui, pour la première fois, porta le nom de Victor Hugo sur les lèvres du peuple, on l'avait déjà vu abjurer la légitimité.

En 1830, il écrivit que « depuis dix ans, ses convic- « tions royalistes et catholiques étaient tombées morceau « par morceau devant son âge et son expérience ; de- « puis ce temps, il n'était resté qu'une ruine religieuse « et poétique dans son esprit qui dès lors ne voyait dans « tout monarchisme qu'un pur fétichisme ».

Placé dès sa naissance, pour ainsi dire, entre les deux camps des impérialistes et des royalistes, le jeune enfant s'était posé en face de son père bonapartiste, comme le

défenseur des idées de sa mère qui était vendéenne; mais son père avait prédit juste, en déclarant que son fils, devenu homme, serait de l'opinion de son père. Plus tard, Victor Hugo devait encore bien des fois changer d'opinion. Obéissant aux changements vifs et prompts de ses sensations, il se voyait tenté par la mobilité et par l'inconstance de son esprit d'essayer de tout, du royalisme, de l'impérialisme, du constitutionalisme, du socialisme, du républicanisme et de l'anti-napoléonisme, et de transformer même cette versatilité en vertu et en abnégation prête à faire tous les sacrifices. Il disait, à l'occasion, que de tous les degrés, qui conduisent de l'ombre à la lumière, celui qu'il y a le plus de mérite à gravir et auquel on parvient avec le plus de difficulté est d'être né aristocrate et de devenir démocrate.

Personne ne se donnait autant que Victor Hugo l'air d'un caractère fort, et cependant lui aussi appartient à la grande masse des disciples de la nouvelle école, qui manquent de toute indépendance et qui, malgré leur soif d'originalité, se ressemblent tous d'une manière étonnante, ressemblance qui se montre chez eux surtout dans l'absence de tout caractère politique.

Parmi les esprits prééminents de cette époque, il n'y en avait en France que quelques rares penseurs philosophiques, tels que les Royer-Collard, les Cabanis et autres, qui semblaient agir d'après des convictions et des principes nettement arrêtés. La plupart des beaux-esprits, quand ils se mettaient en rapport avec la vie pratique, présentaient les mêmes changements : Victor Hugo aussi bien que Châteaubriand, Lamartine comme Béranger, Nodier comme Nisard, Cousin dans sa philosophie, Lamennais au point de vue religieux, Sainte-Beuve dans

sa critique : tous subissaient les changements des temps; d'étoiles fixes, ils devenaient des planètes, s'ils ne gravitaient pas comme des satellites autour de chaque nouvelle planète qui se levait à l'horizon.

Victor Hugo semblait vouloir devenir un phare immuable, et cependant il se laissait emporter comme un feu follet par tous les vents; il voulait être la lumière de son temps et le pasteur des peuples, et cependant ses poésies, dont la longue série reflète fidèlement les phases de l'époque par lesquelles passait le poëte, ne prouvent qu'une seule chose, c'est qu'il subissait tout simplement les événements de son temps. Dans une de ses poésies postérieures, il se faisait adresser la question : où il allait? il y répondait qu'il ne le savait pas, mais que néanmoins il marchait, et il se consolait par une maxime fallacieuse, en se disant que le droit chemin n'était jamais mauvais. Dans sa première Ode, il s'était adressé un avertissement prophétique, en se demandant ce qu'il « pouvait faire pour le monde, puisqu'il était plongé « lui-même dans la nuit noire qui l'enveloppait? » Il avait répondu d'une manière tout aussi prophétique, « que le mortel, qui était inspiré par Dieu, marchait « hardiment vers l'avenir, et en sondait la profondeur « en se précipitant dans l'abîme ».

C'est ce qu'il osa faire, au risque de se jeter entièrement avec sa poésie dans les agitations de la vie réelle, et de s'y précipiter même d'une manière plus résolue que lord Byron. Fidèle à l'esprit de la nouvelle école de l'art, il avait de bonne heure (1824) proclamé l'idée, que la muse du dix-neuvième siècle devait au besoin se mêler aux querelles publiques, afin de les juger ou de les apaiser. Bientôt après, devenu beaucoup plus sage, il montrait

quel danger il y avait à gaspiller ses forces d'une manière mesquine en s'occupant de toutes les questions fugitives du jour; cependant, il voulait que la poésie qui, peu de temps auparavant, s'était avec tant de timidité retirée des affaires de la vie, servît désormais la cause de l'humanité et se confondît avec les besoins du siècle.

Naturellement, l'art de Victor Hugo subit les mêmes transformations qui s'opéraient dans la personnalité de l'artiste. Il disait dès lors que le romantisme, qui jusque là avait été fort dévoué à la personne du roi et à la cause du royalisme, était synonyme de libéralisme. Peu s'en fallut qu'il l'identifiât à la Révolution. En effet, il pensait que la révolution politique en France ne s'était pas accomplie jusqu'au bout et avait besoin d'être complétée; que la révolution littéraire devait combler cette lacune et anéantir l'ancien ordre de choses dans les idées, comme la révolution politique l'avait détruit dans le domaine des faits. Effectivement, les attaques depuis longtemps fort fréquentes contre les idoles de l'ancienne école classique étaient une véritable transformation dans la sphère de l'intelligence, transformation qu'on pouvait à bon droit appeler le corollaire de la révolution politique.

Victor Hugo semblait espérer qu'il verrait s'éteindre le dernier cratère de ce volcan, afin de dominer et d'exploiter seul le sol défriché et rendu fertile. Dans la « Fin » des éditions postérieures de ses Odes (1828), il se fait adresser la question « pourquoi il entonnait à ce mo« ment ce sinistre chant et pourquoi il ouvrait le gouffre « impur de la Révolution? » Et il répond : « Parce que « celui qui voulait créer un monde avait besoin d'un « chaos; parce qu'il fallait au génie un peuple pour vi-

« vifier, pour éclairer et pour embraser sa flamme; « qu'il lui fallait un monde pour le gouverner en tyran. » Lui-même voulait être ce dictateur et ce césar dans le monde de la poésie.

Il se posa une question superbe en demandant « pourquoi il ne viendrait pas à ce moment un poëte qui, « par rapport à Shakespeare, serait ce que Napoléon « avait été à Charlemagne? » Plus tard, avec une ambition franchement avouée, il exprima cette pensée, devenue idée fixe chez lui, en disant que « de même qu'à « la révolution politique avait succédé la révolution lit- « téraire, de même Napoléon devait être suivi d'un in- « connu dans le domaine de la littérature et « qu'après « l'empereur le poëte » devait venir se faire sa place ».

Il ne voulait pas seulement être le dominateur de ce royaume des poëtes qu'il s'agissait de fonder, mais encore en devenir le législateur et l'organisateur. Dans les préfaces des *Orientales*, de *Cromwell* (1827) et d'*Hernani* (1829), il consigna son nouveau code poétique; de quelques observations superficielles il avait tiré quelques thèses arbitraires auxquelles il avait donné une forme concise et éblouissante : d'après ce code, le grotesque devait être le type de tout art nouveau et le trait caractéristique qui distinguait la littérature romantique de l'école classique. La muse antique, disait-il, n'avait compris la nature qu'à un seul point de vue, celui de la beauté; le christianisme, en y joignant la vérité, avait ajouté à la lumière l'ombre, au ciel la terre et au beau le laid qui, dans la première fièvre de la réaction, avait obtenu une funeste prépondérance chez les trois « Ho- « mères bouffons » (Arioste, Cervantes, Rabelais), jusqu'à ce que le « roi-poëte » (Shakespeare) eût rétabli l'é-

quilibre et réuni la double flamme de ces antithèses.

En partant des maximes de cet évangile de la nature, le nouveau nomothète rejette les théories classiques, qui avaient mis la régularité extérieure à la place de l'ordre intérieur, et il prêche une noble indépendance, qui n'imite rien que la nature, qui ne reconnaît comme loi ni les modèles ni les règles, qui ne connaît pas de fruits défendus dans le jardin de la poésie et qui permet au poëte « d'aller où il voudra et de faire ce qui lui plaira ».

Telle est « la loi » disait-il dans la préface des *Orientales*, cette production de la licence la plus grande et du contenu le plus anarchique, qui, en outre, était conçue dans les formes les plus impérieuses de l'absolutisme, et qui faisait croire qu'il était aussi impossible aux Français d'arriver à une liberté bien ordonnée dans le domaine de la littérature que dans celui de la politique. Il y déniait tout simplement à la critique le droit de demander raison au poëte du choix de ses sujets, puisque, à un point de vue plus élevé, il n'y avait pas en poésie de sujets bons et mauvais.

Victor Hugo accompagnait cette théorie révolutionnaire d'exploits littéraires, par lesquels il voulait atteindre les sommets les plus élevés du nouvel art. Mais, pour arriver à ce but, il fallait d'autres productions que de simples poésies lyriques. Le drame qui joindrait le grotesque au sublime devait être le genre particulier de la période actuelle dans la poésie; le « drame de l'avenir », dans lequel Victor Hugo, en dépassant lord Byron, voulait rivaliser avec Shakespeare, « le drame-pamphlet du « dix-neuvième siècle », la tragédie philosophique devait être l'arme choisie de l'art utile, belliqueux et offensif, « qui se jette au milieu des disputes politiques »; ce

drame devait devenir une œuvre de raillerie et de colère, s'efforçant hardiment de battre en brèche une société dont les ruines l'enseveliraient.

Ce drame devait refléter la nature comme un miroir à concentration qui idéalise tous les objets; mais son *Cromwell*, par lequel Victor Hugo commença sa carrière comme poëte dramatique, était plutôt un miroir concave qui faisait paraître la nature comme une caricature dont tous les traits étaient défigurés. Le style des Odes avait fait irruption dans ce drame, qui forme le plus bizarre de ces amalgames si fréquents dans la poésie moderne, où une surabondance de talent se joint à l'absence complète de tout bon sens. Délicat dans les détails de la diction et de la description, manquant de toute forme et de tout goût dans son ensemble, et absurde dans ses parties comiques, ce drame joint le monstrueux à ce qui est conforme à la règle; il tord le sujet historique d'une manière fantastique; il défigure son héros au point d'en faire un bouffon fanatique et, dans les autres personnages, il présente des caractères qui ne sont d'aucune race ni d'aucune époque et qui cependant tous « vivent « du souffle du seul et même poëte et parlent de sa voix ».

Cette pièce parut au moment où l'école romantique s'abandonnait aux espérances les plus extravagantes, lorsque la troupe de Kean et de Macready essayait d'acclimater Shakespeare à Paris et qu'avec une ambition téméraire on voulait se servir du poëte anglais pour renverser les derniers boulevards de l'école classique. Cependant, au sujet de Cromwell, pièce qui ne pouvait se représenter et qu'on ne pouvait que lire, l'opinion publique ne se prononça pas ouvertement, incertaine si elle devait l'accepter ou le rejeter.

Mais les choses changèrent aussitôt qu'on refusa les honneurs de la scène à *Marion Delorme*, la première des pièces de Victor Hugo qui était susceptible d'être jouée (1829), et que la curiosité, l'intérêt et l'esprit d'opposition du public furent stimulés ainsi au plus haut point. Puis, Alexandre Dumas, excité par les acteurs anglais, trouva le chemin de la scène dramatique, en faisant représenter les prémices de son art (1), productions dans lesquelles il dépassait, il est vrai, toutes les bornes par la témérité avec laquelle il innovait dans les procédés techniques et avec laquelle il exagérait la passion et la monstruosité des complications psychologiques. Lorsque Victor Hugo fit jouer ensuite son *Hernani* (commencement de 1830), toute la société semblait soudain entraînée par la fièvre dont étaient saisis les jeunes poëtes de cette période de tourmente et d'agitation violente en France, poëtes qui sentaient qu'ils étaient au milieu d'un des mouvements intellectuels les plus hardis que le monde eût jamais vus, qui considéraient leur lutte comme une croisade entreprise pour la conquête d'une chose sainte, et qui, avec toute la force de la conviction, s'étaient consacrés à leur nouvelle vocation comme à une espèce de culte.

Les romantiques modérés furent renversés ; les Girondins furent vaincus par la Montagne : les coteries appelaient le triomphe d'Hernani et de Henri III « le « 93 dramatique ». Dans la révolte universelle contre tout ce qui était vieux, on démolit comme une ruine Voltaire, que Victor Hugo, dans sa jeunesse, avait pro-

(1) *Henri III*, représenté le 11 février 1829, et la trilogie : *Stockholm*, *Fontainebleau* et *Rome*, qui suivit le 30 mars 1830.

fondément vénéré comme historien et comme poëte dramatique. Boileau, qui aux yeux de Victor Hugo avait fixé la langue française, reçut le sobriquet de Nicolas; Racine eut le même sort, lorsque la claque, qui avec des cris d'allégresse applaudissait les pièces de Dumas, disait dans ses refrains qu'il était dûment enterré; Corneille aussi fut qualifié de perruque, et tous les poëtes ensemble furent livrés comme des « polissons » au mépris public.

Le Parnasse était donc pris d'assaut et les applaudissements du public étaient pour les vainqueurs. Seul, le théâtre semblait vouloir opposer encore la force de la coutume aux envahissements des innovations téméraires. Lors de la représentation d'*Hernani*, Mlle Mars elle-même résista à l'emploi de certaines expressions bannies de la scène; lorsqu'on joua *Othello*, le seul mot de « mouchoir » avait fait tomber la pièce; quatre ans auparavant (1825), le mot de « chambre » dans le *Cid*, de Lebrun, avait même provoqué les murmures du parterre; mais dès lors, le moment était venu où l'on « enfonça les portes de cette chambre, et où l'on s'en fut « d'un seul bond jusque dans l'alcôve (1) ».

Toute résistance, de quelque côté qu'elle vînt, était inutile. La critique froide et sobre avait douté du talent du poëte, lorsque Victor Hugo avait publié son *Cromwell;* elle avait osé appeler les pièces de Dumas sauvages et brutales; Armand Carrel, dans le *National*, avait terriblement malmené *Hernani*, qui n'était pas traité avec plus de douceur dans le Rapport que publia le Comité du Théâtre-Français. Mais tout cela ne servit

(1) Cf. Sainte-Beuve : *Portraits contemporains*. 1855.

à rien. Les nouveaux imitateurs de la scène anglaise, en mettant des monstres cyclopéens à la place du style gothique de l'école romantique, semblaient vouloir confirmer le mot de lord Byron, lorsqu'il avait dit que, même dans les œuvres de Shakespeare, il n'avait trouvé que des amas de grossières pierres babyloniennes. Combien tout cela était contraire à toutes les traditions de la scène parisienne !

La nouvelle école proclama l'indépendance de l'art à l'égard de toute grammaire et de toute esthétique ; on affirma même son indépendance vis à vis de la moralité, bien qu'on l'asservît avec joie à l'immoralité. Combien cela devait blesser toutes les âmes saines du bon vieux temps ! Mais ces mécontentements ne se montraient pas ouvertement. L'opposition de l'école classique s'éteignait peu à peu. Les partisans emmanuéliques de la « Muse « française » passaient dans le camp des ennemis. Les doctrinaires du romantisme, qui écrivaient dans le *Globe* et dans la *Revue française* et qui, dans la sphère de l'État et de la littérature, travaillaient en faveur d'une liberté modérée, se virent bientôt débordés. Parmi les rédacteurs des *Débats*, Nodier appartenait à l'école moderne, tandis que M. de Hoffmann, homme inexorable, voyait avec indignation l'invasion des barbares qui se croyaient des titans et qui voulaient escalader l'Olympe. L'école classique se trouvait dans un état désespéré et était près d'expirer, comme le prouvaient les paroles de Baour-Lormian, lorsqu'il disait « qu'il s'imaginait entendre les romantiques grogner à son passage, comme « s'ils avaient vu entre ses mains la baguette magique « de Circé ».

La Révolution pénétra avec une force irrésistible de

la sphère de la littérature dans celle des autres arts : dans la peinture, où les Géricault, les Delacroix, les Delaroche, les Horace Vernet et les Prudhon se soulevaient contre les traditions classiques ; dans la musique, où Auber (la *Muette de Portici*, 1828) et Meyerbeer (*Robert le Diable*, 1829) supplantaient Rossini sur la scène. Les sommités reconnues parmi les poëtes et les parvenus ambitieux se voyaient irrésistiblement entraînés dans le camp des romantiques. Lamartine allait bientôt se sentir tenté d'employer, dans sa forme et dans ses sujets, les couleurs plus vives et plus criantes de Victor Hugo. Parmi les écrivains les plus jeunes, Alfred de Musset, âgé de dix-huit ans à peine, entra avec le plus d'audace dans les rangs des novateurs, en se persuadant qu'il avait le génie d'un lord Byron et en affectant le même trouble de l'âme et la même satiété de la vie que lui.

Parmi les critiques, Sainte-Beuve, en publiant ses *Théories* (1829) (1), passa à la nouvelle école ; c'était le plus mobile de tous les esprits ; il appartenait tour à tour à tout et à tous, mais seulement « à l'essai ». Au moment actuel, comme s'il obéissait à un charme, il s'assimila au romantisme de Victor Hugo et proclama à son de trompe les mérites de ce poëte. Depuis, il se vanta avec une jactance incessante de ce fait, comme d'un acte par lequel il aurait le premier solidement établi les droits de la nouvelle école.

Cet acte ne précéda que de peu de temps la catastrophe qui, d'après les paroles de ce même critique, souleva une tempête soudaine et mit tout sens dessus

(1) Qu'il annexa à ses *Poésies de Joseph Delorme*. 1829.

dessous, au moment même où l'Argo, avec les nouveaux poëtes à bord, était sur le point d'aborder, et où la flotte des classiques n'offrait plus qu'une faible résistance. La marche victorieuse de la nouvelle littérature fut interrompue par le mouvement qui s'opéra dans le monde politique et qu'elle n'avait pas peu contribué à hâter elle-même.

Béranger.

La tempête, qui grondait à l'horizon, avait été provoquée en grande partie par une autre branche de la poésie française, dont le représentant, en dehors de l'école romantique et sans en avoir suivi soit l'exemple, soit les doctrines, était vivement entré dans la sphère politique. Cette branche était représentée par les chansons populaires de Béranger, qui déjà à une époque antérieure avaient pris un caractère politique et d'opposition violente (Cf. t. IV, p. 85, t. IX, p. 89), et par la vulgaire satire politique qui, vers l'époque de la défection de Chateaubriand et de Victor Hugo, venait renforcer l'opposition naissante contre Villèle. Ce dernier genre, de peu d'importance du reste, trouvait son principal représentant dans le Marseillais Barthélemy.

Comme presque tous les poëtes de l'époque, Barthélemy avait commencé par le bourbonisme, et il avait même mérité un cadeau de Charles X, dont il avait chanté le couronnement dans une ode. Mais, comme on n'avait pas suffisamment reconnu ses services, il était entré dans les rangs de l'opposition poétique, et de concert avec Méry, son compatriote, il avait adopté une forme de poésie satirique et politique (1), inventée vingt-

(1) *Sidiennes*. — *Les Grecs*. — *Épître au Grand-Turc* (1826).

cinq ans auparavant par Joseph Despaze; suivant la mode qui avait été fort en vogue pendant le siècle dernier, tous les deux écrivains soumettaient la vie politique en France à une critique acerbe, en faisant semblant de n'attaquer par leurs satires que l'état de choses en Orient.

Enhardis par les applaudissements du public, ils commencèrent ensuite, dans des attaques directes (1825), par livrer l'administration de Villèle à la risée publique. Le succès de cette satire, répandue en quinze éditions (1), les encouragea ensuite à se servir de leur fouet poétique pour traiter à leur façon toute nouvelle question du jour qui surgissait (2), jusqu'à ce qu'ils eussent le bonheur de chanter la chute de Villèle (3) et de pouvoir, grâce à la liberté que leur laissait l'administration de Martignac, taquiner les Bourbons par les sympathies qu'ils témoignaient à la cause napoléonienne (4).

Villèle avait usé d'indulgence envers ces adversaires insignifiants, mais qu'il dépréciait peut-être trop; il avait également laissé passer un nouveau volume de chansons de Béranger (1825), sans y attacher d'importance; le poëte croyait deviner la raison de cette conduite du ministre, en supposant qu'au début du règne de Charles X il n'avait pas voulu augmenter la faveur dont

(1) *La Villéliade* (1826), suivie plus tard d'une *Peyronnéide* et d'une *Corbiéréide* (1827).

(2) *Les Jésuites.* — *Rome à Paris.* — *Malagatti. et Ratta.* — *Le Congrès des ministres*, etc.

(3) *Étrennes à Villèle.* 1827.

(4) *Napoléon en Égypte* (1828), épopée que Barthélemy essaya en vain de présenter au duc de Reichstadt à Vienne. Un petit libelle poétique qui se rapportait à ce dernier et qui avait pour titre : *Le fils de l'homme* (1829) attira à l'auteur une amende et la prison.

le chansonnier jouissait auprès du peuple, ni donner une plus grande importance aux productions de sa muse. Les choses changèrent entièrement de face sous Martignac : toute l'Opposition commença à agiter les ailes pour prendre un essor plus hardi ; Béranger aussi ne se gêna en aucune façon pour donner libre cours à toute l'indignation qu'il éprouvait en voyant le gouvernement favoriser les excès des cléricaux, bâillonner la presse, emprisonner la pensée et montrer le plus grand zèle à élever des statues à l'asservissement de l'intelligence. On le traduisit en justice (1828) à cause de ses *Chansons inédites* ; il fut condamné à 10,000 francs d'amende (que ses amis payèrent pour lui) et à neuf mois de prison.

Son cachot devint pour lui une scène de triomphes. Des hommes de toutes classes, de tous partis et de toutes conditions affluèrent à la Force pour lui apporter leurs hommages. C'étaient des amis anciens et nouveaux, des hommes de la sphère politique, tels que Laffitte, avec lequel il était personnellement le plus lié, et Dupont, dont le caractère et les opinions lui étaient le plus sympathiques ; les membres les plus différents des cercles poétiques, tels que les romantiques Victor Hugo, Alexandre Dumas et Sainte-Beuve ; Debraux, son imitateur comme chansonnier (mort en 1831) et qui, comme lui, avait été persécuté par la Restauration ; enfin, les poëtes dramatiques Lebras et Escousse, jeunes gens blasés qui, plus tard, combattirent sur les barricades et qui ensuite s'asphyxièrent ensemble (1832) avec de la vapeur de charbon.

Lorsque Béranger tendait ainsi la main à Victor Hugo et à Lamartine, ainsi qu'à Châteaubriand et à Lamen-

nais qui lui faisaient les mêmes avances, bien que leurs inclinations et leurs actions fussent complétement en contradiction avec les siennes, on reprocha à Béranger aussi bien qu'à ces écrivains l'inconséquence de ces nouvelles amitiés. On accabla Châteaubriand de sarcasmes, parce qu'il se laissait louer par celui qui avait souffleté son roi et son Dieu ; on aurait pu se moquer aussi de Béranger, parce qu'il permettait de faire son éloge à celui qui s'était agenouillé devant l'homme souffleté par lui, et parce qu'il continuait, même après la chute du roi, « à mettre des squelettes sur des « ruines ».

Mais le chansonnier pardonnait à tous ceux qui lui rendaient hommage de s'être égarés, comme il se pardonnait à lui-même de s'être réconcilié avec eux, « parce qu'on devait toujours une sorte de respect aux « esprits supérieurs ». Les autres tenaient absolument la même conduite à son égard, peut-être moins pour ce même motif, que parce qu'ils appartenaient tous au même degré au parti des vaniteux qui, comme Béranger le savait fort bien, était extrêmement répandu en France.

Béranger lui-même citait une parole sortie d'un mauvais cœur et d'après laquelle « il fallait traiter ses amis « comme si un jour ils pouvaient devenir des ennemis », maxime qu'un autre renversait, en disant qu'il fallait agir en sens contraire : or, le poëte resta fidèle au premier adage quant à ses amis qui le blâmaient, et au second à l'égard de ses ennemis qui le louaient. Telle qu'était sa règle de conduite dans ses relations personnelles, telle elle était aussi dans son attitude vis-à-vis du peuple, objet de son véritable amour. Il avait besoin

de faveur et d'applaudissements et, à ce prix, il acceptait ses amis et le peuple avec toutes leurs faiblesses. Il avait le même sort que tous ceux qui se laissent enlacer par les réseaux de cette vanité, il ne montrait pas de caractère dans ses rapports avec la vie publique.

Il partageait avec le peuple français tout l'aveuglement de ses passions politiques, parce que toute sa politique reposait sur la base des antipathies et des sympathies les plus populaires, sur un patriotisme exalté et sur la haine exagérée des étrangers, qui en était le revers.

L'impression extrêmement profonde que les deux invasions de 1814 et 1815 avaient laissée en lui, avait préparé ces sentiments politiques. Le patriotisme, sa grande et son unique passion, lui barrait le chemin, même dans l'expression de ses opinions et de ses principes, chaque fois qu'il avait à craindre que leur application ne mît la patrie en péril. Ce fait nous explique pourquoi sa politique et sa poésie politique erraient si souvent à l'aventure, sans obéir au gouvernail ni à la boussole ; en effet, le patriotisme n'est que la vague qui porte le navire, et sur laquelle l'esprit politique a la mission de diriger ce dernier.

Béranger n'appartenait ni à un parti, ni à une doctrine, il obéissait avant tout à un instinct mobile. Ce n'était pas sérieusement qu'il avait commencé par faire l'éloge des Bourbons, il voulait simplement irriter les étrangers; ce n'était pas non plus sérieusement qu'il avait chanté les louanges de Napoléon (Cf. t. IV, p. 87), il ne voulait que contrarier les Bourbons. Il aida à renverser le trône des Bourbons et à en élever un nouveau; puis, il tourna ses chansons contre ceux qui avaient accompli cette œuvre avec lui. Il prétendait avoir été

républicain dès sa jeunesse; mais, lorsque ses rêves républicains étaient devenus une réalité, il eut peur des nouveaux cadeaux qu'apportait cette époque et qui le convainquaient que les fautes de la Révolution n'avaient fait « qu'esquisser » la culture politique peu mûre de ses Français.

La politique n'était pour lui qu'une opposition, et cette dernière consistait à nier toujours l'ordre de choses établi. Il croyait pouvoir se mettre en opposition avec lord Byron, qui, disait-il, n'avait eu que « des professions de « foi négatives » ; mais lui-même n'en avait pas d'autres. Sa nature et l'histoire de sa vie expliquent suffisamment cette attitude indécise et mobile vis-à-vis des affaires publiques (1). Souffrant longtemps pendant sa jeunesse, il avait grandi en s'abandonnant à une insouciance rêveuse, à son penchant pour une vie retirée et sans besoins au sein de la nature et de son imagination, ainsi qu'à une grande timidité qui l'éloignait du monde et de ses devoirs; il était devenu ainsi un jeune homme réfléchi et méditatif, qui s'effrayait longtemps à la pensée de devenir un homme.

Pendant la Révolution, il avait vécu à Péronne en Picardie, chez une tante et sous l'influence d'un homme excentrique, M. de Bellenglise, qui l'élevèrent dans les sentiments républicains. Puis, après être entré dans la maison et dans les affaires de son père à Paris, il s'était trouvé en relations avec des royalistes, il s'était vu imposer des occupations qu'il haïssait et il avait fait de fâcheuses expériences dans les affaires : tout cela avait de

(1) Cf. Béranger : *Ma biographie*. 1858.

nouveau refoulé en elle-même sa nature méditative et peu expansive.

Il était content que Dieu lui eût dit à sa naissance : Ne sois rien ! Pendant toute sa vie, il refusa ou secoua, avec un désintéressement complet, tout ce qui l'aurait obligé à entrer dans le grand monde de la société parisienne : faveurs, audiences, pensions, places et honneurs ; malgré toutes les occasions qui s'en offraient, il n'était jamais tenté d'intervenir activement dans la vie pratique et publique. Néanmoins, semblable en cela à Lamennais, il ne pouvait jamais vaincre une certaine démangeaison qui le poussait à prendre une part active dans les destinées de sa nation et à jouer un rôle quelconque dans leur accomplissement. Tel qu'il était, il se liguait avec le peuple par ses chansons dangereuses et irritantes, dont le charme principal consistait, d'après une parole frappante de Lamartine (1), dans des allusions transparentes, dans des équivoques méchantes, et dans ce qu'il y avait caché entre les lignes ; tout cela imprimait pour ainsi dire à ses chansons les traits de sa figure : le front ouvert, les yeux clignotants, la bouche équivoque, la joue joyeuse, le regard espiègle et le demi-sourire avec le doigt sur les lèvres.

L'effet produit par ces chansons fut immense, comme nous l'avons dit ailleurs. On peut donc à peine s'étonner que l'éclat de ses succès ait fini par éblouir la modestie de cet homme si simple, et que le caractère populaire de sa direction politique ait porté atteinte même à la bonté de sa nature morale. Effectivement, il finit par élever lui-même des prétentions au

(1) Cf. *Cours familier de littérature*. 1857. Entretiens 21, 22.

titre d'Aristophane français, bien qu'aucune comparaison ne pût être plus mal choisie. Le poëte athénien était entièrement pénétré de cette vérité, qu'au sein d'un peuple libre, en voie de progrès et avide de culture intellectuelle, rien n'est aussi indispensable et aussi salutaire, en face de l'esprit novateur, que de respecter l'ordre de choses établi et de comprendre la valeur des institutions acquises. Si Béranger avait eu cet esprit conservateur du poëte comique d'Athènes; s'il avait partagé avec lui le même amour austère de la vertu et des mœurs pures, telles que les pratiquaient les pères; si, dédaignant toute faveur populaire, il avait comme lui flagellé de sa critique toutes les faiblesses du démos, il aurait peut-être, avec des ressources moindres, atteint une semblable grandeur. Alors, il aurait pu rendre à sa patrie des services peut-être moins reconnus, mais certainement plus dignes de reconnaissance; mais alors, il se serait gardé d'attiser à dessein la haine aveugle du peuple contre les Bourbons, comme il continuait à le faire à cette époque.

Homme estimable et aimable dans sa vie privée, compatissant, bienfaisant, doux et bon à tel point qu'il pouvait affirmer n'avoir jamais donné à qui que ce fût le nom d'ennemi, il traita cependant les Bourbons avec la haine la plus opiniâtre, telle qu'on ne la montre qu'aux ennemis les plus implacables. En effet, avec autant de frivolité que de justesse, il se vantait lui-même d'avoir lancé à cette époque les traits qui avaient excité la royauté à sa dernière et funeste défense; il se faisait une gloire d'avoir fourni, dans ses chansons, les cartouches qui avaient criblé le trône, et d'avoir été le souffleur des grands événements à venir, dont il voulait ensuite laisser

la responsabilité aux ambitieux et aux dupés. Cela voulait dire, d'après l'interprétation de Lamartine : « Il « gonfla le ballon, il coupa la corde et l'abandonna aux « vents. »

---

3. — CULTURE DE LA SCIENCE EN FRANCE

—

Innovations socialistes.

Telle était la situation de la poésie française et tels étaient ses rapports avec l'État et avec la vie pratique. Les attaques qu'elle dirigeait contre les institutions politiques et morales dans l'État et dans la vie étaient appuyées, à la même époque, dans le domaine de la science, par des forces dont l'efficacité était plus dangereuse encore. Parmi les hommes nombreux, d'une nature toute différente, qui, vers ce temps, se pressaient autour de Béranger, il y avait aussi une classe de nouveaux docteurs qui enseignaient des doctrines fausses et merveilleuses, et que, dans une de ses chansons, le poëte désignait laconiquement sous le nom de « fous », mais qu'il vénérait comme des sages ; il considérait leurs élucubrations sociales ou antisociales comme des idées généreuses, et il trouvait même que leurs erreurs étaient plus faciles à comprendre que le libéralisme de ses prudents amis politiques.

Nous voulons parler des partisans du comte de Saint-Simon et de l'homme du peuple, Charles Fourier. Saint-Simon, né à Paris en 1760, appartenait à la fière famille

ducale de ce nom, qui faisait remonter son origine à Charlemagne, tandis que Fourier (né en 1772) était le fils d'un marchand de drap à Besançon. Ces deux hommes entrèrent en scène à l'époque où les Say et les Charles Comte transplantaient d'Angleterre en France et y acclimataient par des tentatives sérieuses la jeune science de l'économie politique, qui, dans l'Europe continentale, était encore dans les langes. Imitant les allures de la philosophie de la nature des Allemands, dont ils avaient subi l'influence d'une manière très-superficielle, Saint-Simon et Fourier avaient bientôt dédaigné la marche lente de cette science acquise; se fondant sur des abstractions fallacieuses que leur avaient fournies des connaissances peu exactes et des expériences incomplètes, ils étaient arrivés aux idées les plus chimériques et les plus bizarres sur la condition du monde, des États et de la société.

Dans tous les temps, depuis la *République* de Platon jusqu'à la *Basiliade* de Morelly (1753), on avait vu naître des projets d'un État chimérique et des romans qui s'occupaient d'un État communiste, mais dont les auteurs avaient toujours plus ou moins douté de la possibilité d'exécuter leurs projets. Saint-Simon et Fourier, au contraire, passaient tout de suite de l'idée à la réalité, du projet scientifique à son exécution pratique; par des dispositions arbitraires, ils s'efforçaient de fonder un nouvel ordre social et un unique État de l'humanité, destiné à s'étendre sur le monde tout entier et à faire sortir l'âge d'or de l'Astrée des rêves de la poésie en l'appelant à une vie réelle.

Comme nous l'avons fait remarquer à l'occasion, toutes les fois que l'esprit humain se fraye d'autres voies pour

arriver à des connaissances nouvelles, les premières innovations paraissent, comme toutes les choses nouvellement nées, sous un extérieur difforme. En outre, une expérience commune nous montre que, de temps à autre, l'humanité sè livre aux orgies des saturnales, pendant lesquelles elle trouve plaisir à détendre ses facultés de raisonnement. Néanmoins, rien ne semblait plus étrange que de voir paraître ces rêves d'une imagination malade, précisément sur le terrain de cette science qui avait été fondée par les esprits les plus positifs de l'Angleterre avec tout le calme d'une froide raison; de la voir naître vers la fin de la Révolution française, qui venait de réveiller l'humanité d'une manière si terrible de semblables rêves et d'égarements intellectuels de la même nature; de la voir se développer au milieu des exploits de Napoléon, qui attiraient l'attention de la manière la plus diverse; de la voir s'achever au milieu de l'oppression que la Restauration faisait peser sur le monde; de la voir se répandre enfin, précisément au sein du peuple français, qui, à bon droit, se vante de sa supériorité dans les sciences exactes, et dont les saillies spirituelles et les moqueries sont d'ordinaire mortelles à toutes les folies, quelque soigneusement dissimulées qu'elles soient.

Leurs racines.

Mais dans tous ces faits, qui semblaient devoir être autant d'obstacles pour la propagation des doctrines enseignées par ces hommes excentriques, on peut découvrir, en réalité, autant de causes qui aidaient à préparer et à favoriser cette propagation. L'histoire française nou présente un balancement continuel entre deux extrêmes opposés, balancement que nous avons dû, à un point de vue tout à fait général, considérer. comme le fond des

choses dans cette histoire. En France, on trouve plus qu'ailleurs cette soif des extrêmes que rien ne saurait satisfaire d'une manière durable, le goût des grands mots, des idées et des formules générales, et cette prétention à une infaillibilité tranchante, qui, d'un seul éclair de l'intelligence, réduit en système tout un ordre de choses diverses : « Il y a en France, disait Château-« briand, prodigieusement d'esprit; mais la tête et le « bon sens nous font défaut : deux phrases nous « enivrent. »

Ce qui, en France, favorisait tout particulièrement ces doctrines, c'était ce trait du caractère national qui pousse les Français vers l'unité, vers l'uniformité et vers la prépondérance d'une puissante autorité dans l'État, principe qui, depuis longtemps, avait en France préparé le terrain pour ces doctrines; qui, plus que tout autre, était au fond du socialisme et en déterminait la direction; principe, enfin, que, dans sa manière de comprendre les différences ethnologiques, Gérard indiquait tout simplement comme l'expression de la nature spécifiquement gauloise (1). Déjà les économistes avaient vanté, comme une supériorité de la France sur l'Angleterre, ce fait qu'en France l'État pouvait, en un clin d'œil, changer toute la condition du pays, former et transformer la nation, et faire des hommes ce qu'il voulait (2). De cet avis était encore Garat, lorsqu'il demanda à Bonaparte (1798) une île, une espèce de lieutenance à la façon de Sancho-Pansa, afin d'y faire l'essai d'une transformation complète de l'espèce humaine, dans le dessein de rendre tous

(1) Cf. *Le socialisme gaulois et l'individualisme germanique.* 1850.
(2) Cf. Tocqueville : *L'ancien régime et la révolution*, p. 296.

les hommes capables de se servir de la même façon de leurs têtes et de leurs bras.

De même que le faisaient, à l'époque actuelle, les novateurs modernes, de même les économistes du dernier siècle s'étaient formalisés de la liberté qui permettait à tous les citoyens de s'occuper à titre égal d'entreprises industrielles, liberté qui avait produit des positions et des succès d'une grande inégalité. Déjà Morelly avait enseigné (1) l'abolition de la « détestable » propriété, à l'époque même où Quesnay fondait son école, de même que Mably (2) avait qualifié de faute presque impossible l'introduction de la propriété. Rousseau aussi, dans une note de son *Contrat social*, avait déposé le germe de la doctrine socialiste sur le nivellement des richesses et de la pauvreté.

Quand des idées d'une nature aussi subversive sont destinées à se traduire en efforts pratiques, cette transformation s'opère surtout à des époques où des États sont formés à l'improviste, c'est-à-dire par voie de colonisaton, et où les essais de fonder un État rationnel sont dans l'ordre naturel des choses; à des époques où de grandes découvertes et d'importantes inventions dans le monde physique stimulent les esprits à s'élever à des pensées plus hardies dans l'ordre moral et intellectuel; à des époques, enfin, où les peuples s'émancipent et où la démocratie essaye d'épuiser toutes les conséquences de son principe : il était donc également naturel que l'époque révolutionnaire en France amenât à maturité de

(1) Cf. *ode de la nature*. 1755.
(2) Cf. *outes proposés aux économistes*. 1768. — *La législation, ou principes as lois*. 1776.



pareilles catastrophes, comme l'époque de la Réformation l'avait fait en Allemagne.

La Révolution, à son apogée, n'avait pas peu contribué à fortifier l'idée outrée de l'égalité et celle d'un pouvoir exagéré de l'État, par son radicalisme, par sa déclaration des droits de l'homme, par l'égalité fraternelle établie parmi tous les citoyens dans leurs relations sociales, par l'extension donnée au droit de cité et au droit d'élection, et par les changements violents opérés dans tout ce qui touchait à la propriété. Pendant que la Révolution expirait, on vit éclater la conspiration communiste de Babeuf (1796), ce Thomas Münzer de la Révolution française, conspiration qui avait pour but d'établir la communauté des biens et de la culture intellectuelle. A partir de cette dernière lutte de son agonie, la Révolution s'affaissa sur elle-même, après avoir rendu impossible, par ses propres excès, le développement de la plupart des œuvres enfantées par elle.

Nous avons vu que ces excès, que ces atrocités de la Révolution avaient été la source d'où découlait la disposition d'esprit particulière des poëtes et des esprits religieux du temps de la Restauration, hommes sensibles et que la frayeur avait refoulés vers une vie tout intérieure et contemplative au sein de la nature. De même dans les conséquences de ces excès, dans la banqueroute où l'on perdit les conquêtes de la Révolution, nous pouvons dès maintenant découvrir une des causes principales du premier mécontentement de ces hommes qui s'occupaient des questions sociales. Autant que ces natures pieuses et poétiques, ils étaient consternés en voyant les horreurs de la Révolution, qui détruisait tout; mais ils l'étaient bien plus encore en voyant cette dernière se détruire

elle-même et se montrer incapable de produire des créations positives.

Le comte Saint-Simon, que la Révolution avait dépouillé de sa fortune et auquel elle avait enlevé la liberté pendant onze mois, avait passé tout le temps de la Terreur au milieu des agitations les plus violentes que provoquait chez lui une imagination ardente. Le grand seigneur méditait déjà sur ses idées relatives à une transformation sociale de l'humanité, lorsque, dans sa prison au Luxembourg, son aïeul Charlemagne lui parut pendant la nuit et lui prédit, en philosophie, les mêmes succès qu'il avait eus lui-même comme homme d'État et comme homme de guerre.

Cette agitation se montra sous une autre forme chez Fourier qui croyait que l'issue de la Révolution avait rejeté la société dans un état de barbarie ; dès lors, il se demanda, comme Saint-Simon, si l'on ne pouvait pour toujours et par une révolution paisible mettre un terme à ces continuelles crises politiques, et quels étaient les moyens par lesquels on pouvait atteindre ce but.

Remontant à la cause de la Révolution, il trouva qu'elle était le fruit amer d'une philosophie peu mûre, fruit qui le dégoûta à jamais de toutes les querelles politiques sur la liberté, sur la forme du gouvernement et sur l'administration. Comme le résultat de cette même science « si peu sûre », il considérait encore toute la civilisation, dans laquelle la philosophie avait vu le sommet de toute perfection, mais qui à ses yeux était une guerre de tous contre tous, guerre qui change la société en un véritable chaos. Puis, le noyau de ce fruit était, selon lui, la condition dans laquelle se trouvaient le commerce et l'industrie. D'un côté, disait-il, il y avait les

entraves insensées qu'y apportaient les priviléges, les monopoles, les prohibitions et les droits, et, de l'autre, la liberté de fairè le commerce et la libre concurrence, ainsi que les spéculations auxquelles se livrait la classe riche pour exploiter la classe pauvre : tout cela ne formait qu'un vaste système de spoliation organisé pour dépouiller la société par une unique distribution des biens de la fortune, par la pauvreté, l'escroquerie, les banqueroutes, l'agiotage, l'usure, la pléthore industrielle et la réplétion commerciale.

C'est pourquoi Fourier, comme Saint-Simon, regardait avec un mépris extrême tous les philosophes et théologiens, tous les politiques et moralistes avec leur science insuffisante, qui, en manquant son grand coup d'essai, la Révolution, lui semblait être déchue et perdue sans retour. En s'occupant de problèmes politiques et industriels, il commença donc ses études par le doute absolu au sujet de l'ancienne science si peu sûre et de son produit, la civilisation. Mais, tandis qu'il semblait ainsi entièrement submergé dans les flots du scepticisme, il reparut tout à coup à la surface comme le sauveur destiné à délivrer l'humanité de tout mal, qu'il n'attribuait pas, comme Saint-Simon, à des puissances fatales, sombres et invincibles, mais à la civilisation pourrie et aux hommes scientifiques qui l'avaient créée.

La satiété du monde, telle qu'elle s'était montrée chez les poëtes, prit un caractère pratique dans ces deux hommes, chez le plébéien qui, à force de travail, s'éleva jusqu'à la classe du prolétariat littéraire, et chez le grand seigneur qui, avec beaucoup d'efforts, y descendit : en effet, tous les deux se préoccupèrent de toutes les forces de leur âme des soucis qui accablent les classes

souffrantes, et cherchèrent les moyens de remédier à ce mal. Mais chez l'un et chez l'autre, qui ne voyaient pas l'âge d'or derrière nous dans le passé, mais devant nous dans l'avenir, ce sentiment des poëtes se transforma en promesse certaine d'une future délivrance du monde.

A l'époque où Bonaparte commençait sa carrière politique, Fourier, en se livrant à ses études agronomiques, découvrit (1799), sans qu'il s'y attendît et sans les chercher, les lois de l'association, avec elles l'unité du système du mouvement dans le monde matériel et dans le monde moral, et, avec cette unité, la théorie des destinations humaines. Vers la fin de la domination de Napoléon (1814), tout « le clavier de la création » s'ouvrit devant lui et compléta la connaissance du mouvement général, en vertu duquel, disait-il, « les mortels partageront avec « Dieu la prescience des événements futurs (1) ».

Les grands exploits de l'empereur, au lieu d'amortir les idées hardies de ces deux hommes et d'autres penseurs encore, ne firent que les attiser davantage. L'art avec lequel il fondait les nations les unes dans les autres; la manière dont il voulait au dehors réaliser son projet de domination universelle, et la force que ce souverain, qui s'occupait de tout, donnait à son administration à l'intérieur : tout cela fit précisément de la période de son règne une époque extrêmement favorable à l'éclosion de nouvelles théories hardies et de nouvelles tentatives pratiques également téméraires.

C'était à l'époque où Bentham élargissait la sphère de ses idées jusqu'à professer le cosmopolitisme; où Fichte, dans son *État commercial isolé*, demandait l'organisa-

(1) Cf. *OEuvres complètes de Charles Fourier*. 1840, t. Ier, p. 147.

tion du travail et des travailleurs; où Krause, dans son *Journal de la vie de l'humanité* (1), s'occupait de certaines questions et de quelques problèmes du socialisme. C'était à l'époque où un Souabe, du nom de Rapp, conduisit en Pennsylvanie (1803) une colonie d'un caractère essentiellement religieux, colonie qu'il transporta plus tard (1819) dans l'Indiana, où, sur les bords du Wabash, les colons se livrèrent à frais communs à l'agriculture et à l'industrie. C'était au même temps où Robert Owen prit à son compte une filature au décadence à New-Lanark, en Écosse, où, vivant en véritable patriarche, il transforma en société modèle une horde d'ouvriers adonnés à la boisson. En leur donnant un bon exemple, en les surveillant, en leur faisant des observations pleines de douceur, en éveillant chez eux le sentiment de la honte, mais sans punir et sans se montrer sévère, il les changea si complétement, que bientôt ils étaient aussi célèbres à cause de leur manière de se nourrir, de faire des économies, de soigner leurs malades et d'élever leurs enfants, que leur directeur l'était à cause de son honnêteté dans les affaires qu'il poussait jusqu'aux dernières limites. C'était, enfin, l'époque où les prophètes ambitieux qui, comme Châteaubriand, voulaient élever leurs propres empires à côté de celui de Napoléon, mirent pour la première fois sous les yeux du monde les élucubrations de leur nouvelle sagesse.

Le comte Saint-Simon était convaincu que, malgré tout l'éclat de la puissance et de la sagesse politique de Napoléon, la lutte s'allumerait de nouveau entre ceux qui possédaient et ceux qui ne possédaient pas. C'est pour-

(1) *Tagblatt des Menschheitslebens.*

quoi l'empereur n'était pas pour lui une entrave qui aurait pu l'arrêter dans sa marche; Fourier même, ainsi que Châteaubriand et Victor Hugo, se sentait stimulé davantage par lui.

Dans tous les efforts que fit Napoléon; dans la domination à laquelle il soumit l'Europe continentale; dans sa lutte contre la suprématie maritime de l'Angleterre; dans les tentatives qu'il fit pour soumettre à sa police le commerce du monde : dans tous ces faits, Fourier ne vit que les préparatifs nécessaires pour la réalisation de ses propres idées, la voie qui conduisait vers l'unité, vers le bonheur et vers la paix éternelle du monde, cet idéal de ses rêves, et enfin la délivrance de l'humanité qui devait sortir de la « civilisation » détestée. Il faisait semblant de parler de Napoléon (1808), quand il annonçait l'apparition prochaine d'Hercule qui allait nettoyer le monde des immondices sociales; mais, en réalité, il voulait parler de lui-même, « de ce garçon de boutique, « qui était destiné à renverser les bibliothèques morales « et politiques, ce fruit honteux des anciennes et des « nouvelles charlataneries ».

En effet, c'était sur le terrain de la science, d'où était venue la ruine, qu'il fallait chercher le salut que ne trouva même pas le héros de l'époque, héros qui n'était « grand qu'à demi ». La nouvelle science de l'économie politique n'avait pas de promesses pour cette direction. Les partisans de Saint-Simon croyaient dépasser de beaucoup cette science par une universelle « science du « genre humain ». Fourier passa sur les Smith et les Bentham en les mentionnant à peine, de même que sur les Bacon et les Rousseau, bien qu'il se vît obligé de reconnaître en eux le plus de dispositions pour découvrir

les lois de la société. Devant Newton seul, par la méthode mathématique duquel les deux écrivains voulaient donner aux sciences morales la certitude des sciences exactes, ils s'inclinaient tous les deux, Saint-Simon avec un respect absolu et Fourier en y mettant quelques restrictions.

Newton avait trouvé la loi de l'attraction et du mouvement matériels. Fourier prétendait avoir trouvé les lois analogues dans les mouvements des corps sociaux, animaux, organiques et aromaux (impondérables); complétant Newton, il entreprit, à son tour, d'expliquer les lois de « l'attraction passionnelle et industrielle ». Il se rattachait ainsi à la sévère méthode classique de Bacon et de Newton, que, disait-il, « on ne pouvait pas suspecter « de visions » ; cependant, il sentait lui-même clairement que ses investigations sur l'attraction passionnelle, telles qu'il les faisait, auraient été plutôt du ressort de l'esprit romantique. Le saint-simonisme aussi devait bien vite comprendre jusqu'à quel point il se rattachait au romantisme.

Saint-Simon et Fourier sous le règne de Napoléon.

Le trait le plus saillant dans l'organisation morale du comte de Saint-Simon avait été de bonne heure la haine des prêtres et des institutions cléricales (1). Après avoir passé par l'école de d'Alembert, il se montra un esprit fort dès l'âge de treize ans, lorsqu'il refusa de faire sa première communion; plus tard aussi il était universellement considéré conmme un athée. C'est pourquoi on

(1) Comp., sur la vie et sur les œuvres de ces deux hommes, Raybaud : *Études sur les réformateurs contemporains*, 2e édition, 1841-1850. — Stein : *Communismus und Socialismus*, 2e édition, 1848.

voyait ressortir dans son premier ouvrage (1) comme dans ses derniers travaux, la même pensée d'une transformation de la société à un point de vue religieux et rationaliste.

Il considérait la religion comme la seule institution qui tendît à une organisation universelle de l'humanité, organisation qui était l'idée favorite de Saint-Simon comme de Fourier. Mais, comme à ses yeux la philosophie et la Révolution avaient brisé le lien du christianisme, il croyait qu'il était nécessaire de fonder une nouvelle religion qui, au moyen d'une organisation du corps scientifique, remplaçât par une force spirituelle le pouvoir clérical dégénéré.

Son écrit (1803) était donc un appel à l'humanité qu'il engageait à désigner, sur le tombeau de Newton, vingt et un des génies les plus distingués du monde, trois pour chacune des branches principales des arts et des sciences; il voulait que ce choix d'honneur fût fait par le peuple avec participation des femmes, et qu'on donnât ainsi aux hommes élus le rang suprême qui les plaçât même au-dessus des princes. En même temps, il demanda qu'on ouvrît en leur faveur une souscription qui ajoutât à la considération le second moyen principal de domination, c'est-à-dire l'argent et l'indépendance, et qui les mît ainsi en état de diriger toujours leurs intérêts personnels vers l'intérêt général.

La voix de Dieu avait annoncé au nouveau prophète, que Rome abandonnerait sa position usurpée (c'est-à-dire le vicariat du Christ); qu'à la droite de Dieu il y

(1) Cf. *Lettres d'un habitant de Genève à ses contemporains*. 1803. — *OEuvres de Saint-Simon*, publiées par Rodrigues. 1841.



avait dès lors (non pas le Christ, mais) Newton, chargé de gouverner les habitants de toutes les planètes. Les vingt et un « élus de l'humanité », formant le Conseil de Newton, devaient représenter Dieu sur la terre; ces chefs des classes instruites devaient régner sur le monde, comme les philosophes dans la République de Platon. Au-dessous de leur Conseil, il devait y avoir, au sein des quatre principales nations de l'Europe, quatre Conseils subordonnés qui, dans quatre temples, devaient organiser le culte d'une nouvelle religion qui serait fondée par un homme auquel on donnerait pour cela les pouvoirs nécessaires. L'établissement de ces Conseils, ajoutait-il, ferait disparaître la guerre de la surface de la terre; dans ce monde ainsi rendu à la paix, « tous les « hommes devaient désormais travailler »; les savants et les industriels, les premiers travaillant de la tête pour les derniers et ces derniers travaillant de leurs bras pour les premiers, devaient devenir les éléments fondamentaux qui, par leur nouvelle organisation, allaient transformer toute la société.

Le premier ouvrage de Fourier (1) contenait aussi le système complet des pensées de l'auteur, qui resta le même à quelques rares modifications près qu'il y fit plus tard; mais la fermentation de la pensée avait été tout autrement complète qu'elle ne l'était dans le petit ouvrage de Saint-Simon. Nous allons essayer de caractériser ce système dans ses traits principaux, en tenant compte des améliorations que Fourier y introduisit plus tard.

Le regard prophétique, qui permet à Fourier de pré-

(1) Cf. *Théorie des quatre mouvements*. 1808.

voir l'avenir, lui fait reconnaître que l'existence et la carrière de l'humanité sont de 80,000 ou de 81,000 ans, dont 70,000 appartiennent à la période fortunée de « l'harmonie » ; les derniers 5,000 marquent la phase de la caducité, tandis que les premiers 5,000 ans forment l'époque de l'enfance, dans laquelle nous vivons encore actuellement. De ce court espace de temps, nous avons parcouru l'Éden de l'âge primitif et ensuite les trois faux degrés de la sauvagerie (l'inaction), de la patriarchie (l'agriculture moyenne) et de la barbarie (la grande agriculture). Nous demeurons encore actuellement dans la cinquième époque, celle de la civilisation (les arts et les sciences) qui forme le quatrième faux degré. Les degrés suivants conduiront ensuite l'humanité, à travers le garantisme (la demi-association) et le sociantisme (la simple association), vers la huitième période de l'harmonisme qui approche, c'est-à-dire de l'association composée. Il est inutile d'organiser la sixième et la septième période, l'état intermédiaire entre la civilisation et l'harmonie, parce que l'échelle des progressions est déjà complétement découverte et qu'il est permis d'établir sans retard la période harmonistique.

Le commencement de cette dernière période dépend de la formation de l'association composée, qui embrasse à la fois les passions et les travaux, et qui rend productifs tous les appétits, caractères, instincts et penchants naturels de l'homme, afin de faire avancer par la mécanique des passions aussi celle de l'industrie. Pour cela, il est nécessaire de prendre telles qu'elles sont les passions, ces tigres déchaînés de l'époque de la civilisation, que la morale veut par conséquent modifier et émousser ; il faut de cette manière les dompter et changer des

fléaux en bienfaits. Mais, cet équilibre harmonieux ne peut être établi que quand on aura d'abord écarté les entraves que l'état actuel de la société oppose à tout libre mouvement des passions, c'est-à-dire à la loi de leurs attractions.

Donc le pivot intérieur du système se trouve dans la doctrine de l'attraction passionnelle. Autant de passions fondamentales, autant d'attractions et autant de destinations ou de satisfactions correspondantes. On distingue trois buts de l'attraction : le besoin du luxe, auquel correspondent les cinq passions sensuelles qui ne concernent que chaque être individuel ; puis, l'inclination de se grouper, à laquelle tendent les quatre passions de l'âme qui visent à l'union (l'amitié, l'amour, l'ambition et le penchant pour la famille). Ces neuf passions sont connues. Les trois passions suprêmes, au contraire, les distributives ou directrices, qui tendent vers l'unité, sont entièrement méconnues et décriées comme des vices, bien qu'elles soient les plus précieuses de toutes, parce qu'elles ont la propriété de former et de diriger les séries de groupes (qui n'existent pas dans la civilisation), propriété qui est le véritable ressort moteur de l'harmonie sociale.

Par le concert de ces trois passions, de la passion composée (c'est-à-dire l'impétuosité aveugle de l'enivrement de l'enthousiasme), de la passion cabalistique (c'est-à-dire l'esprit de cabale et de parti, l'impétuosité réfléchie qui mêle toujours ses calculs à la passion) et de la passion versatile et avide de changement, dont l'intervention compense les impulsions opposées des deux autres passions : par ce concert, les ressources des hommes seront doublées; leurs facultés seront augmen-

tées ; l'ambition, l'émulation et la jalousie seront élevées au rang des passions les plus nobles qui produisent l'union ; par l'association des passions aux travaux, l'activité sera changée en jouissance; les 19/20 des travaux, accomplis dans de courtes séances, deviendront, grâce à la division et à la variation des occupations, bien plus attrayants que nos fêtes actuelles, et l'on opérera des miracles d'industrie, d'humeur accommodante, de bonheur et de richesse.

Pour prouver la réalité de ces miracles, il ne faudra qu'un seul essai d'une association combinée, où, sous la loi de l'attraction, des hommes de fortune inégale se réuniront comme société par actions, en groupes ou familles, en séries de vingt-quatre à trente-deux groupes et en une seule phalange (union de séries contenant jusqu'à 1,800 ou 2,000 individus), dans un canton d'une lieue carrée, pour y constituer un ménage commun, bien que divisé en différentes classes, et pour y travailler en commun dans les champs et à la maison, dans un salutaire concours des intérêts généraux et des intérêts particuliers.

Le produit de cette activité commune sera distribué de façon que les 5/12 appartiendront au travail, les 4/12 au capital et les derniers 3/12 au talent, auquel la voix générale reconnaîtra un titre et un grade. Les produits positifs du travail agronomique et industriel seront, dans cette société véritable, triplés et quadruplés, tandis que les fruits relatifs, la somme des jouissances, seront multipliés vingt fois et même augmentés à l'infini.

Les véritables fondements de l'harmonie sociale seront jetés par l'éducation des enfants qu'on formera à l'unité des mœurs. Pour arriver à ce but, on chargera les

enfants de toutes les classes des occupations les plus viles, comme de l'enlèvement des boues; en revanche, dans l'opéra, qui sera pour eux une sorte d'exercice religieux, ils recevront une éducation physique uniforme, qui les rendra aptes à s'acquitter de tous les services qui conviennent à une âme harmonieuse. Dans la cuisine, où l'on mettra en jeu le goût le plus puissant de la jeunesse, la friandise, « cette divinité de tous les « enfants », on leur enseignera à se passionner pour de fines nuances, pour des fantaisies et des caprices, sans lesquels on ne peut pas rivaliser dans les séries passionnelles pour le travail commun.

L'introduction de ces séries; l'unité dans l'éducation; l'uniformité de la culture intellectuelle; l'entretien assuré de la classe indigente, qui produit une insouciance générale relativement à l'intérêt, qui ôte aux pauvres toute envie à l'égard des riches et qui met le riche à l'abri des escroqueries du pauvre : tous ces moyens feront de toute la phalange une commune d'amis.

La richesse produira un luxe de communauté dont on n'aura pas encore vu d'exemple : en comparaison des phalanstères, le plus beau palais « civilisé » semblera un lieu de bannissement. Grâce à un système de récompenses extraordinaires, le développement des arts et des sciences procurera, au point de vue des fêtes et des spectacles, aux membres les plus pauvres plus de jouissances que n'en ont de nos jours les princes ; de même pour les plaisirs de la table et de l'amour.

Par rapport aux libertés de l'amour, le réformateur, tenant compte des préjugés actuels, ne propose guère aux curieux que des énigmes, auxquelles il joint cependant des allusions qui permettent de deviner sa pensée.

Le mariage est, à ses yeux, un groupe défectueux, qui a été faussé puisqu'il a été restreint au singulier et puisqu'il manque de liberté et de variété. Le législateur a donc pris les précautions nécessaires pour étendre les priviléges des femmes dans le code de l'amour légèrement esquissé dont il avait effacé les défenses qui, dans le domaine de l'amour comme dans celui du commerce, ne produisent que la contrebande. Même sur ce terrain, les séries passionnelles auraient amené une espèce d'association et des « mœurs phanérogames » toutes nouvelles, que même les disciples enthousiastes de Fourier n'osaient pas défendre et propager.

Par rapport à l'alimentation, le maître avait fait espérer l'éclosion d'une gastrosophie d'une perfection tout à fait nouvelle. Le nouveau genre de vie devait produire une santé tout autre, et celle-ci une force consomptive du corps toute différente et telle qu'elle serait en harmonie avec l'immense accroissement des aliments. De cette manière, l'ordre combiné protégerait ce que nous appelons vice, comme par exemple la friandise et la luxure, qui cependant sont l'œuvre de la nature, tandis que « les fantaisies philosophiques, qu'on appelle les devoirs, « n'ont aucun rapport avec la nature ; car elles viennent « des hommes, tandis que l'attraction vient deDieu ».(1)

Ainsi, ces associations de l'avenir devaient traduire en actes les paroles d'Épicure et fonder le bonheur « qui « consiste à avoir beaucoup de passions et de nombreux « moyens de les satisfaire ». La civilisation ne connaît que peu de passions et n'a guère les moyens nécessaires pour en satisfaire le quart ; c'est pourquoi notre globe

(1) Cf. *OEuvres complètes de Ch. Fourier*, t. Ier, p. 107.

est actuellement le plus malheureux de l'univers. En effet, Dieu a donné à nos passions une force appropriée aux 70,000 années de l'ordre harmonistique, puisque chaque jour nous apportera des jouissances tellement variées, qu'on sera obligé de raffiner méthodiquement les passions des enfants, pour les rendre capables d'assouvir les innombrables voluptés.

Le couronnement de tout ce bonheur manquerait, si la science sociale n'avait pas la garantie mathématique de l'immortalité et si elle ne donnait pas la certitude que, même dans l'autre monde, cette vie de plaisirs se continuera par des joies plus concentrées encore. C'est un chemin semé de roses que cette association qui opère des miracles; c'est pourquoi, si l'on établissait seulement un premier canton d'essai, toute la confusion inextricable de la civilisation disparaîtrait avec la rapidité de l'éclair; même tous les barbares et tous les sauvages imiteraient l'exemple ainsi donné; dans le monde tout entier il se répandrait environ trois millions de pha langes, dont chacune serait présidée par un unarque; puis, il y aurait des groupes présidés par des duarques (pour quatre), par des triarques (pour douze), par des tétrarques (pour quarante-huit) et, enfin, à la tête de tous les trois millions, un omniarque qui résiderait à Constantinople devenue la capitale du monde; ce chef serait donc le maître d'un unique royaume terrestre avec une seule langue universelle (le français), à côté duquel l'empire de Napoléon et de la grande nation ne paraîtrait que comme une construction de pygmées.

Cette multiplication des sceptres et des magnatures qui, sauf quelques fonctions héréditaires, devaient être des places électives pour une seule année, accessibles à

tous, même aux plus pauvres et aux femmes, satisferait même les plus vastes appétits de gloire et d'intérêt personnel. « Les passions formeraient un immense orchestre « de 800 millions de caractères et changeraient le globe « terrestre en un paradis (1). »

Dès que cette organisation sera accomplie, l'homme, fort éloigné d'être un misérable ver de terre comme on le qualifie, aura, par son œuvre, montré à Dieu lui-même le chemin d'une nouvelle phase bien plus complète de la création : une couronne d'aurore boréale se fixera au pôle nord ; elle donnera au climat de la Sibérie la douceur du ciel de l'Andalousie; elle fondra les mers glaciales, de manière à les rendre navigables, et elle donnera à toutes les mers dessalées une espèce de goût de limonade ; puis, tous les monstres marins, ces emblèmes de nos passions, seront domptés et mis au service de l'homme, les anté-baleines seront attelées aux vaisseaux en guise de chevaux marins.

Leurs succès et leurs expériences.

Dans sa République, Platon avait exagéré l'esprit de l'antiquité, d'après lequel l'individu n'existe que pour l'État, ce dernier étant un but et la personne n'étant qu'un moyen ; il avait ainsi établi l'idéal d'un État parfait qui, semblable à une grande école des mœurs, devait élever les meilleurs d'entre les hommes pour les buts les plus élevés et, dans l'esprit austère de l'école stoïque postérieure, leur enseigner le mépris des choses matérielles. Fourier, au contraire, dénaturait jusqu'à la caricature l'esprit de l'individualisme moderne, qui considère la personne comme un but et la société

(1) Cf. *OEuvres complètes de Ch. Fourier*, t. II, p. 173.

comme un moyen, et qui n'envisage que les droits de l'homme comme les demandes légitimes de l'individu, tandis que les anciens ne connaissaient que les droits du citoyen comme des concessions faites par l'État. Fourier formait ainsi un établissement industriel et lucratif, destiné à augmenter autant que possible les jouissances de chaque individu isolé, au profit duquel les États et les nationalités seront dissous, de manière à ne plus former qu'une société universelle unie par un lien fort lâche.

On voit bien qu'il y avait de la méthode dans le contenu de cette doctrine, jusque dans ses folies les plus extravagantes. Dans la forme, au contraire, la méthode faisait absolument défaut. Chacun des écrits de Fourier est un pêle-mêle de verbiage confus, comme l'avouait l'auteur lui-même, « qui n'était pas un écrivain, mais un « inventeur » ; il pensait présenter au monde un diamant, mais il savait qu'il était enveloppé de boue. Son premier livre était un ballon d'essai, destiné à montrer de quel côté soufflait le vent de l'opinion publique. Son intention, qui trahissait le talent d'un véritable charlatan ou d'un sectaire, était de leurrer toutes les classes d'intérêts par le contenu et par la forme de ses livres ; d'attirer toute sorte de lecteurs, et, en premier lieu, d'inviter tout le monde à souscrire pour sa théorie proprement dite de l'attraction passionnelle.

Il ne semblait pas douter du succès de cette souscription. En effet, dans l'épilogue de son premier livre, il disait que le charme de son exposition pourrait produire un tel effet, qu'avant la nouvelle publication de son ouvrage principal il aurait peut-être à refroidir le zèle d'un plus grand nombre de prosélytes qu'il n'y aurait de sceptiques à convaincre.

Mais il allait être amèrement déçu dans cette espérance. Il n'y eut guère de journal qui fît la moindre attention à son livre. Dans cette époque de grands exploits, toute la société semblait prendre spontanément, en face de ces folies, la même attitude d'un esprit sain, que montra Shakespeare en se détournant avec le silence du mépris d'une description d'un état de société semblable qui, à ses yeux, était un « rien ». Un seul coup d'œil, jeté sur l'histoire de la vie de ces deux réformateurs, pourra nous montrer combien leurs premières déceptions étaient amères et cruelles.

On raconte de la jeunesse de Fourier deux anecdotes qui donnent la clef de toutes ses pensées et de toutes ses rêveries. A l'âge de cinq ans, il fut blâmé par son père d'avoir, avec une franchise naïve, dévoilé un mensonge de boutique ; plus tard, lorsqu'il était âgé de dix-neuf ans, il assista, à Marseille, à une submersion de blé que des négociants firent jeter dans la mer pour spéculer sur le renchérissement des vivres. Il est souvent arrivé à d'autres esprits, qui s'étaient égarés d'une manière semblable, d'être devenus les esclaves d'une impression accidentelle reçue pendant leur jeunesse : tel était aussi le cas de Fourier.

Il ne put jamais oublier l'impression produite sur lui par l'approbation d'un mensonge et par ce crime révoltant du monopole. Il se sentit poussé à prêter « le serment d'Hannibal » contre le commerce, et à développer son système en le fondant sur son expérience personnelle de la corruption qui régnait dans le monde commercial ; il prit, pour cela, l'attitude d'un penseur solitaire, qui ne sentait pas le besoin de vivre dans le monde qu'il voulait corriger. Il était rempli d'une pro-

fonde défiance qui donnait quelque chose d'amer et de malheureux au regard de cet homme petit et hâve; il vivait dans un contact continuel avec les classes pauvres dont la misère l'avait tellement frappé, que ses idées passaient d'une manière abrupte de la privation à la plénitude excessive des jouissances, sans qu'il en eût cependant personnellement le désir et sans qu'il parvînt jamais à en goûter.

Il s'attachait seulement, avec la ténacité d'un monomane, au désir de voir faire un essai de sa phalange d'harmonie. Il guettait quelque potentat disposé à faire pour lui ce que Ferdinand avait fait pour Colomb, ou quelque riche philanthrope qui voulût bien lui avancer les ressources nécessaires. Il fit un appel aux amis du beau, aux célèbres romantiques, Walter Scott et lord Byron, en leur demandant de convertir le monde à l'harmonie générale. Mais il appela en vain; il attendit inutilement pendant toute sa vie, et il s'aigrit même contre la France, sa patrie ingrate, jusqu'au point de concevoir l'idée d'émigrer, pour préparer à son pays un repentir semblable à celui que la ville de Gênes avait éprouvé après avoir dédaigné les services de son Colomb.

Des destinées plus dures vinrent assaillir le comte de Saint-Simon (1). Il avait nourri les grands projets de sa vie dès l'âge de seize ans, où il se faisait réveiller de grand matin par son domestique, en lui faisant comprendre « qu'il avait de grandes choses à faire ». Mais les grands exploits de sa vie n'étaient autre chose que les aventures d'un vain faiseur de projets.

Il commença par entrer dans l'armée, en se mettant

(1) Cf. Hubbard : *Saint-Simon, sa vie et ses travaux*. 1857.

au service de la liberté en Amérique (1777); puis il menait une vie vagabonde en errant successivement au Mexique, en France, en Hollande et en Espagne (1779-1789), voulant exécuter, dans chacun de ces pays, des entreprises différentes ou s'associant aux projets d'autres personnes. A l'époque de la Révolution, on le voyait agir et on l'entendait parler en partisan de l'égalité. Plein de foi dans la victoire et dans la durée de la Révolution, il chercha à se dédommager de la perte de sa fortune, en s'associant au comte von Redern, ambassadeur de Prusse à Londres, pour faire de grands achats de biens nationaux dans le département de l'Orne, achats qui rapportèrent aux deux spéculateurs une fortune de cent cinquante mille francs de rentes (1796).

Après ces expériences de guerre, de voyage et de finances, Saint-Simon se jeta de nouveau dans une autre espèce de tentatives au sein de la société : il s'abandonna à la vie du monde dans toute sa largeur; débauché par système, il se livra à un genre de vie abject, afin de prendre connaissance de toute théorie et de toute pratique, telles qu'elles étaient en vogue dans toutes les classes de la société humaine. Il se croyait déjà l'homme le plus extraordinaire, lorsqu'il fit une offre de mariage (1802) à la femme la plus extraordinaire (Mme de Staël), afin d'engendrer avec elle un fils plus extraordinaire encore. C'était à l'époque où il publia, à Genève, son premier ouvrage, après avoir conçu ses grands projets scientifiques en même temps qu'il avait fait ses expériences sur la vie de débauche.

A l'âge de trente-huit ans, il recommença son instruction depuis les premiers rudiments; il recevait dans ses salons les savants les plus célèbres. Pendant des années

entières, il se consacra, en premier lieu, à l'étude des sciences exactes et se crut un profond physicien et physiologue, lorsque, dans ses écrits (1), publiés ultérieurement sous l'empire (1808-1814), il se lança témérairement dans les sujets les plus dangereux, en se livrant aux considérations et aux hypothèses les plus arbitraires. Semblable à Fourier, il s'égara dans des suppositions sur l'avenir du globe terrestre; ou bien, comme Vico à une époque antérieure et comme Ballanche au moment actuel où il se livrait à ses études palingénétiques (2) fort stériles en résultats, il crut avoir trouvé, à l'aide de quelques rares observations fort vagues tirées d'analogies historiques, la loi de tous les développements humains, et il s'imagina pouvoir voir les choses futures dans les choses du passé.

Il communiqua quelques-uns de ces travaux simplement à quelques savants, qui n'y firent pas attention; il en présenta d'autres aux corps scientifiques à Paris, qui les mirent de côté comme de pures niaiseries; il en fit imprimer d'autres dont le public se moqua comme de folies; il envoya enfin son Mémoire sur la gravitation à l'empereur, dont les courtisans le considéraient comme un fou inoffensif. L'esprit et l'âme de Saint-Simon furent profondément altérés par ces expériences scientifiques auxquelles il se livrait pendant la nuit, tandis que, le

(1) Cf. *Introduction aux travaux scientifiques du dix-neuvième siècle*, t. I et II, 1807. Abrégée dans les *Lettres au bureau des longitudes*. 1808. — *Prospectus d'une nouvelle Encyclopédie*. 1810, et de la même année les *Mémoires sur la science de l'homme* et *Mémoires sur la gravitation*, dont il n'a paru que des fragments.

(2) Cf. *Essais de palingénésie sociale*. 1827-1828. Œuvres complètes, t. III, IV.

jour, il lisait des romans qui, à ses yeux, étaient la seule source de toute connaissance du cœur humain. En même temps, il fit une expérience qui n'était plus du tout volontaire : sa santé était complétement ruinée et il se voyait plongé dans la pauvreté la plus douloureuse.

Afin de poursuivre ses idées réformatrices, il avait dissous son association avec Redern, après avoir été désintéressé par le payement d'un capital relativement petit, c'est-à-dire de cent cinquante mille francs. Bientôt il eut dissipé encore ce reste de sa fortune par sa vie extravagante d'homme du monde, et le descendant de Charlemagne se vit forcé d'accepter (1808) une pauvre place de copiste dans un mont-de-piété. Ensuite, il fut pendant quelque temps recueilli par un certain Diard (1809), qui autrefois avait été à son service. Enfin, après la mort de ce dernier (1810), il tomba tellement bas qu'il se fit mendiant, qu'il se vit obligé de vivre de pain sec et de boire de l'eau et de demander des secours à ceux qu'il avait jadis reçus dans son hôtel comme des convives. Dès lors, il sentit lui-même que toute sa vie n'avait été qu'une série de défaites. Néanmoins, il trouva qu'il n'avait cessé de monter.

FIN DU TOME DIX-NEUVIÈME





TABLE DES MATIÈRES

DU TOME DIX-NEUVIÈME

IX. — MOUVEMENT INTELLECTUEL DE 1820 A 1830

1. — CULTURE DE LA SCIENCE EN ALLEMAGNE

2. — LA POÉSIE ROMANTIQUE ET SES VARIATIONS INTÉRIEURES PENDANT SA PROPAGATION EN EUROPE

3. — CULTURE DE LA SCIENCE EN FRANCE

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — IMPRIMERIE L. POUPART-DAVYL, 30, RUE DU BAC.

